n° 40 - 18 F

L'histoire

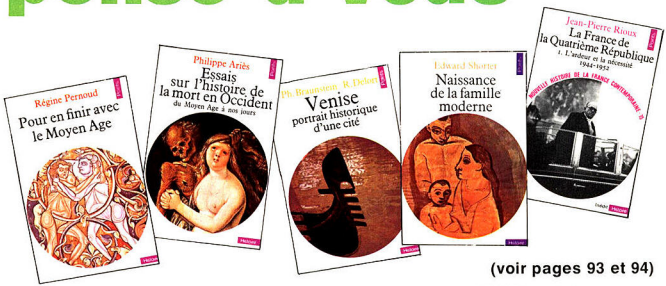
Les rapts d'enfants à Paris

«Saint Louis a-t-il existé?»
La question basque □ Les Gaulois nos seuls ancêtres?
La Quatrième République contre le PC

BELGIQUE : 146 FB CANADA : $ 3 SUISSE : 9 FS M 1842 40 18,00 F ISSN 0182 2411

Pensez à vos amis...

L'histoire pense à vous



(voir pages 93 et 94)

et vous offrira l'un de ces livres

Revue mensuelle

L'histoire

57, rue de Seine, 75006 Paris

NUMÉRO 40 - DÉCEMBRE 1981

Le Seuil/La Recherche

Le monde est difficile pour les enfants des pauvres, traqués par la police parisienne, convoités par les « enleveurs », attrapés et vendus... p. 48 (Peinture de N. Lépicié (1735-1784) *L'Enfant en pénitence*, Lyon, musée des Beaux Arts; cl. Giraudon).

5 *Billet : Quand Paris défend ses enfants*
par Michelle Perrot

6 ANTONIO ELORZA
Les Basques : un siècle de lutte contre l'Espagne
L'ETA met à l'ordre du jour le problème basque. Mais les attentats spectaculaires ne peuvent occulter une question essentielle: d'où vient ce nationalisme qui n'en finit pas d'hésiter entre l'indépendance et l'autonomie?

16 MICHEL DE BOÜARD
Les Gaulois, nos seuls ancêtres?
A partir du cas exemplaire de la Normandie, il faut bien conclure, dans l'attente d'autres preuves, que les Gaulois ne furent pas nos seuls ancêtres.

26 RENÉ SOMMER
« Paix et Liberté » : la Quatrième République contre le PC
Qui se souvient de Paix et Liberté, créé en 1950 pour lutter contre « la propagande de Moscou »? C'était au temps où socialistes et communistes se livraient une guerre sans merci.

36 ANNE-MARIE MOULIN et PIERRE CHUVIN
Des Occidentaux à la cour du sultan...
Au XVIIIe siècle, c'est chez le sultan de Constantinople que les minoritaires protestants et Juifs, chassés d'une Europe intolérante, trouvaient refuge et devenaient conseillers du prince. L'avenir de l'Empire ottoman était entre leurs mains.

48 JEAN NICOLAS
La rumeur de Paris : rapts d'enfants en 1750
La rumeur s'amplifiait. Des policiers déguisés en bourgeois traquaient les gamins de Paris. Au milieu du XVIIIe siècle, de mystérieuses disparitions d'enfants faisaient vivre les Parisiens dans l'angoisse. Pour défendre ses petits, le peuple était prêt à prendre les armes. Mais contre qui?

58 *Voyage dans le temps*
BERNARD NANTET
Les villes caravanières de Mauritanie
Chinguetti, Ouadane, Tichit, Oualata... Les cités fastueuses du désert mauritanien risquent de disparaître et, avec elles, les vestiges historiques d'une grandeur passée.

68 *Informations*

72 *Magazines de l'Histoire*

72 **Quand est né Jésus-Christ?** *par Jean-Claude Parisot*

75 **Moyen Age : la spéculation immobilière à Paris,** *par Simone Roux*

77 **Ancienne France: ils partageaient le bois de chauffage...** *par Andrée Corvol*

79 **Droits de la femme : Victor Hugo féministe!** *par Jean Rabaut*

82 **20 millions de morts! la grippe espagnole a frappé,** *par Jean-Jacques Becker*

84 **La guerre à la « une »,** *entretien avec Gérard Chaliand*

87 GASTRONOMIE HISTORIQUE
De l'eau dans le vin, *par Philippe Gillet*

90 *Entretien avec Jacques Le Goff*
« Saint Louis a-t-il existé? »
Que de légendes autour de ce bon roi! Jacques Le Goff, qui prépare une biographie de Saint Louis, nous dit qui fut vraiment Louis IX.

100 LIVRES
Comment peut-on être protestant? *par Philippe Joutard*

103 Notes - Livres du mois - Mots croisés

DANIEL BOORSTIN

Histoire des Américains

Des premiers pionniers à la navette spatiale

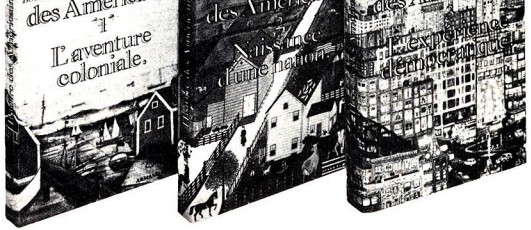
Peu d'ouvrages sur les U.S.A. ont l'ampleur, l'originalité, la saveur et le ton familier du livre de Boorstin.

Comment les pionniers réussirent-ils à surmonter la dure réalité d'un continent souvent inhospitalier? Comment ces immigrants venus d'Europe, d'Asie ou d'Afrique vont-ils se transformer en américains si différents dans leurs manières de penser et de vivre et créer une nouvelle nation? Parce qu'il est un écrivain né, qu'il a le goût du vécu, et le sens de l'humour, Daniel Boorstin, l'un des plus grands historiens américains d'aujourd'hui, sait nous passionner. Il brosse en séquences rapides et par petites touches suggestives une vaste fresque : silhouettes d'hommes d'affaires sans pitié, figures solitaires d'inventeurs obstinés, débrouillards de génie, personnages légendaires comme Washington, Davy Crockett ou Al Capone, citadins prisonniers du " boom immobilier " et de la société de consommation...

Derrière chaque ligne, on sent l'observateur, tantôt amusé, tantôt complice qui, peu à peu, se fait l'ami du lecteur.

I - **L'aventure coloniale** • II - **Naissance d'une nation** • III - **L'expérience démocratique**

Trois volumes abondamment illustrés.



Contre votre carte de visite adressée aux Editions Armand Colin - 103, Bd St-Michel - 75005 Paris vous recevrez une documentation complète sur l' " Histoire des Américains "

ARMAND COLIN

ARL

Quand Paris défend ses enfants

UNE ville se bat pour garder ses enfants. Afin d'empêcher les archers du roi d'embarquer — vers quelle destination inconnue? — un de ses petits, le quartier Saint-Roch, un jour de mai 1750, se soulève.

L'étrange événement, dont Jean Nicolas fait l'autopsie (cf. «La rumeur de Paris: rapts d'enfants en 1750», p. 48) *nous introduit au cœur des conflits, des refus et des rêves d'un peuple effervescent. S'il protège ses enfants, c'est qu'il les aime... C'est aussi qu'il en a besoin. Dans le ménage, cellule d'une économie familiale aux équilibres précaires, l'enfant a ses tâches et son rôle. Bouche à nourrir, il sera demain la main ouvrière, le bras protecteur.*

Cl. X, tous droits réservés.

Ces Parisiens se dressent contre un despote (que nous appelons État) qui entend disposer d'eux pour ses fins chimériques, pour de lointains rivages d'où nul ne revient, ô Mississippi! Ni l'armée ni la marine ne suscitent d'enthousiasmes suffisants pour leurs besoins militaires ou coloniaux. Il faudra bien du temps pour que le «service militaire» devienne cette espèce de rite de passage qu'il demeure aujourd'hui encore dans une large fraction des couches populaires...

Ces rebelles défendent aussi l'intégrité de leur corps: la dépouille des pauvres n'est-elle pas l'objet de trafic louche? La morgue et ses suicidés, la place de Grève et ses suppliciés, les cimetières qu'on dit violés ne fournissent pas assez de macchabées aux recherches médicales. Les enfants volés ne vont-ils pas nourrir ce macabre commerce aux finalités obscures?

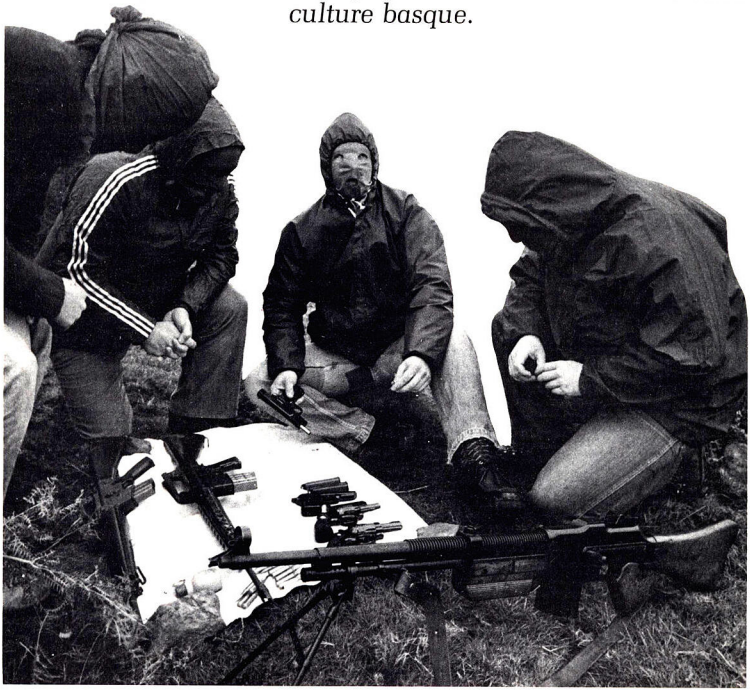
L'ampleur de la révolte de 1750 suggère la force de l'angoisse, la puissance du ressentiment et de la souffrance, en même temps que la vigueur de l'autodéfense. Dans les rues, les réseaux de solidarité et de connivences sous-tendent une révolte dont la spontanéité n'est qu'apparente et dont la violence, comme ritualisée, est une savante mise en scène où chacun joue son rôle. La ville est un théâtre dont le peuple est l'acteur.

Événements dont la singularité dissimule parfois un fil invisible, faits-divers d'hier et d'aujourd'hui dont l'incohérence regorge de sens cachés, invitent à la lecture sans cesse renouvelée des rapports sociaux et des espaces imaginaires. Plongée vertigineuse dans les textures de l'infiniment petit, cette microhistoire toute pascalienne a quelque chose à nous apprendre que nous ne savons pas.

ANTONIO ELORZA

Les Basques : un siècle de lutte contre l'Espagne

Indépendance ou autonomie, lutte armée ou légalisme politique : depuis un siècle le nationalisme basque n'en finit pas de se débattre dans ses contradictions et ses divisions. Avec en toile de fond une préoccupation essentielle : la survie de la culture basque.



LE nationalisme basque en Espagne a presque un siècle. C'est dire que la période franquiste, si elle a contribué à l'aiguiser et à lui donner certaines des formes que nous lui connaissons aujourd'hui, ne l'a pas créé. Le nationalisme est apparu dans le dernier quart du XIXe siècle alors que le Pays Basque espagnol — c'est-à-dire les provinces de Biscaye, Guipuzcoa, Alava et Navarre *(cf. carte p. 8)* — commençait à perdre certains des traits qui, depuis les temps les plus reculés, lui avaient donné sa spécificité.

L'isolement relatif des régions basques, dû à leur géographie montagneuse et à leur situation de pays frontière à cheval sur deux États (France et Espagne), leur a permis de conserver jusqu'à nos jours une langue « archaïque », celle de populations autochtones aux origines encore inconnues, bien antérieure aux langues celtes et indo-européennes. La langue basque — l'*euskera* — n'est cependant pas le seul trait original du Pays Basque puisque, depuis le Moyen Age, elle n'y fut jamais d'usage exclusif: le castillan était en effet couramment parlé dans les villes. La géographie a aussi imposé une forme d'organisation sociale particulière à ces régions, caractérisée par une grande dispersion de la population rurale, vivant en unités d'exploitation familiales et indépendantes, appelées *caseríos*. Cette organisation agraire propre aux Basques constituera du reste un point d'ancrage de la doctrine nationaliste.

Une brusque mutation

Plus que la géographie, c'est surtout l'histoire, lointaine et récente, qui fournit aux Basques les principes de leur nationalisme. Celui-ci naît sur les décombres des institutions autonomes dont jouirent la Navarre jusqu'en 1841 et les trois autres provinces jusqu'en 1876. L'autonomie était matérialisée par les *fueros* (« chartes » ou « privilèges ») par lesquels la Biscaye, le Guipuzcoa et l'Alava (entre le XIIIe et le XVIe siècle) et la Navarre (depuis le XVIe siècle) furent reliés à la couronne de Castille. En vertu des *Fueros*, les provinces basques disposaient de leurs propres institutions de gouvernement (*Juntas Generales* et, en Navarre, *Cortes*); elles n'étaient pas soumises au régime fiscal général et pouvaient refuser d'appliquer chez elles les décisions royales qui contrevenaient à leurs lois. Ces privilèges furent battus en brèche au XVIIIe siècle par le centralisme des Bourbons, mais ils survécurent jusqu'à la fin de l'Ancien Régime. La présence des Basques aux côtés des prétendants absolutistes entraîna d'abord en 1839-1844, des restrictions dans le régime « foral », puis sa perte définitive, après la défaite carliste de 1876[1]. Comme seule compensation, le gouvernement central établissait les *Conciertos económicos* (« Concertations économiques »): les députations provinciales gardaient le droit de discuter l'impôt et sa répartition. Les *Conciertos* se maintinrent jusqu'en 1937.

***Le nationalisme basque a presque un siècle. C'est en 1890 que Sabino de Arana Goiri (ci-dessus) publia sa brochure* La Biscaye pour son indépendance. *Plus que la géographie, c'est surtout l'histoire qui fournit aujourd'hui encore aux Basques de l'ETA (ci-contre) les principes de leur nationalisme** *(cl. X, tous droits réservés, et E. Montès/Gamma).*

La perte des *fueros* n'explique cependant pas à elle seule la naissance du nationalisme. A la fin du XIXe siècle, la Biscaye, berceau du mouvement, connaît une industrialisation et une urbanisation rapides, qui mettent en danger les fondements de la société basque traditionnelle. Riche région minière, la Biscaye profite en effet de l'invention du procédé Bessemer, et, à partir de 1876 (année même où se termine la guerre carliste), elle exporte son minerai vers l'Angleterre en quantités croissantes. De 1876 à 1906, 122 millions de tonnes de minerai de fer sont extraits. Le capital anglais d'abord, puis le capital franco-belge interviennent dans l'exploitation des gisements. Mais ici — à la différence de ce que l'on peut observer à la même époque en Andalousie — des familles basques participent à l'exploitation minière et peuvent ainsi financer l'industrialisation de la Biscaye. En 1876-1900, 53 % des bénéfices reviennent aux entrepreneurs basques et 47 % aux étrangers. Les investissements donnent naissance à une sidérurgie qui compte très tôt des entreprises importantes, à forte concentration ouvrière, parmi lesquelles on peut citer « La Vizcaya » et « Altos Hornos » (société des hauts fourneaux), constituées en 1882 et dont les usines s'installent sur la rive gauche de la ría de Bilbao.

Cette haute bourgeoisie basque, peu nombreuse et représentée par de grandes familles comme les Chavarri et les Ibarra, étend rapidement son action économique et politique à toute l'Espagne et entretient des liens étroits avec le gouvernement central, ce qui l'isole du reste de la bourgeoisie basque qui ne participe pas à l'essor minier. Dans le même temps, l'industrialisation entraîne un important accroissement de la main-d'œuvre, formée en grande partie d'immigrants venus d'autres régions du Nord de l'Espagne. A la fin du XIXe siècle, les ouvriers non basques sont nettement majoritaires dans les mines. Avec l'immigration et l'accroissement de la population ouvrière, les socialistes s'implantent en Biscaye et prouvent leur efficacité par la grève générale de 1890 et leur succès aux élections municipales de 1891.

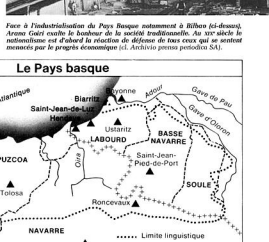
La réaction face à de telles transformations politiques, économiques et sociales ne tarde pas: en

1. On appelle « carlisme » une tendance politique attachée à l'absolutisme et aux Bourbons, en la personne du prétendant Charles V, frère de Ferdinand VII et évincé du pouvoir par celui-ci au profit de sa fille Isabelle II. Trois guerres carlistes se sont succédé de 1833 à 1876. Cf. Guy Hermet, « Juan Carlos ou les avatars de la monarchie espagnole », *L'Histoire* n° 34, avril 1981, p. 26.

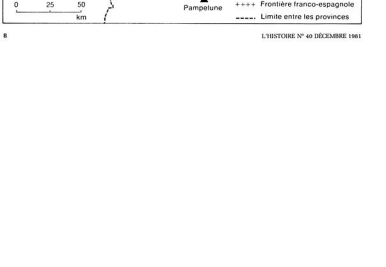
Le nationalisme basque

PROFESSEUR d'histoire des idées politiques et sociales à l'université de Madrid, **Antonio Elorza**, membre de la Société d'études basques, a consacré ses recherches à l'idéologie libérale en Espagne au siècle des Lumières. Il étudie actuellement l'évolution du mouvement ouvrier et du nationalisme basque. Il a récemment publié en Espagne une étude sur les idéologies du nationalisme basque, 1876-1937 (San Sebastián, 1978).

1890, Sabino de Arana Goiri, Biscayen de vingt-cinq ans, fils d'un propriétaire de chantiers navals et ex-carliste, écrit quatre brefs récits consacrés à quatre victoires médiévales que les Biscayens avaient remportées sur leurs envahisseurs castillans. Il réunit ses récits dans une brochure au titre suggestif: *La Biscaye pour son indépendance*. La doctrine que développe Arana Goiri et la fondation du parti nationaliste basque (PNV) en 1895 rencontrent un écho favorable dans la bourgeoisie traditionnelle biscayenne: chez les armateurs et constructeurs navals, la petite bourgeoisie urbaine des commerçants et des professions libérales et, plus tard, dans la paysannerie et chez les propriétaires des caseríos.



Face à l'industrialisation du Pays Basque notamment à Bilbao (ci-dessus), Arana Goiri exalte le bonheur de la société traditionnelle. Au XIXe siècle le nationalisme est d'abord la réaction de défense de tous ceux qui se sentent menacés par le progrès économique (cf. Archivio prensa periodica SA).



autre archiviste, Juan V. de Araquistain).

A cette vision nostalgique du passé s'ajoutaient deux facteurs de cohésion: la langue et la pureté du sang. La langue vernaculaire, l'euskera, procurait d'incomparables preuves d'identité nationale après la perte des privilèges. Mais la langue basque, par son archaïsme et son absence totale de liens avec le castillan (à la différence du catalan), résistait mal à l'afflux de travailleurs non basques et à l'action du système d'enseignement. Elle tendait donc à devenir un symbole de la personnalité basque menacée. Après la suppression du régime « foral », le cri de ralliement de euskera — « l'euskera est mort » — appelle à résister aux forces qui conduisent à l'hispanisation définitive du pays.

En Biscaye et en Guipuzcoa, la pureté du sang servait de fondement au privilège, unique en son genre, dont jouissaient les deux provinces: celui de la noblesse *universelle*, qui donnait à tout Basque d'origine les mêmes privilèges qu'au noble. A l'extérieur des provinces, ce statut garantissait aux Basques les mêmes droits juridiques et fiscaux qu'aux nobles espagnols, tandis qu'à l'intérieur le principe créait une égalité de droit entre tous les Basques, à l'exclusion des immigrants, des morisques, des descendants de Juifs convertis ou pas, etc. Il était donc fort difficile d'acquérir, pour qui ne pouvait prouver ses origines basques, ce privilège enviable. Au moment où naît le nationalisme, la pureté du sang (qui a perdu ses fondements institutionnels) devient un argument supplémentaire contre les immigrants.

C'est-à-dire dans les groupes sociaux biscayens qui voyaient leur position sociale bouleversée par les nouvelles conditions économiques et démographiques nées de l'industrialisation.

La doctrine de Sabino Arana Goiri s'appuie avant tout sur le passé des *fueros*, qui concrétisaient à ses yeux l'indépendance des provinces basques face au royaume de Castille. Arana Goiri décrit la société agraire comme un ordre harmonieux. Le bonheur et la moralité dépendaient de l'existence des *fueros*, qui devenaient ainsi l'antidote aux changements que pourrait entraîner une quelconque modernisation. Tout au long du XIXe siècle s'était développée une littérature d'inspiration romantique, qui exaltait la vie heureuse du caserío, vantait un ensemble de vertus religieuses et morales attribuées au monde rural (ainsi, en 1866, le *Bosquejo de la vida social de Vizcaya*, œuvre de l'archiviste Antonio de Trueba) et recueillait des légendes sur l'indépendance primitive des Basques et leur résistance acharnée aux envahisseurs de tout acabit (telles les *Tradiciones vasco-cantabras* d'un

Intégrisme et anticapitalisme

Pendant ses dix années d'activité politique, entre 1893 et 1903 (date de sa mort), Arana Goiri tente de forger une organisation nationaliste en Biscaye. Son idéologie vise à traduire, en termes de confrontation ethnique, les conflits sociaux et culturels nés de l'industrialisation. Sa doctrine incorpore des éléments de nature disparate:

a) le refus des mutations économiques et surtout de leurs conséquences (rejet de l'ouvrier socialiste en tant qu'immigrant ou « étranger »), et la critique du capitalisme de Bilbao, générateur de l'immigration;

b) la défense de la culture agraire prétendu-traitée, érigée en modèle face à la dégradation culturelle et morale de la vie urbaine symbolisée ici encore par Bilbao;

c) une intransigeance morale et religieuse intégriste, qui permet de condamner le libéralisme espagnol et l'hispanisation du Pays Basque comme autant de péchés contre Dieu;

d) la revendication de la langue nationale, l'euskera, qui préserve l'originalité de la communauté menacée;

e) l'attachement au passé du fuero, symbole de l'indépendance qu'il faut retrouver en restaurant l'organisation confédérale des anciens territoires basques actuellement soumis aux États espagnol et français.

Le fondement de l'idéologie d'Arana Goiri est l'« antimaképhisme », c'est-à-dire le rejet de l'Espagnol (maketo est le sobriquet basque pour désigner l'Espagnol), que ce soit un travailleur socialiste, un bourgeois ou un fonctionnaire. Il y a là pour Arana Goiri un danger moral, auquel la différence linguistique elle-même est subordonnée et dont le rôle est de souligner l'incompatibilité entre les deux races, biscayenne et espagnole. «Ce n'est pas le fait de parler telle ou telle langue, mais la différence de langue qui est le moyen de nous préserver de la contagion des Espagnols et d'éviter le croisement des deux races», remarque Arana Goiri. « Si nos envahisseurs apprenaient l'euskera, il nous faudrait renoncer à cette langue... »

Comme il convient de souligner les traits qui distinguent l'euskera de l'espagnol, Arana Goiri consacre des travaux à la grammaire basque. Il crée une école puriste, plus préoccupée d'isoler l'euskera que de promouvoir efficacement sa continuité à travers le système d'enseignement. C'est seulement dans les années trente que l'éducation passera au premier plan dans la théorie nationaliste, pour devenir l'objectif central dans les années soixante. Race et langue se conjuguent aussi pour souligner l'importance du mariage: celui-ci doit ai-

Repères chronologiques

1876 : Suppression des *fueros*.

1890 : Première grève générale en Biscaye. Publication de *La Biscaye pour son indépendance*, d'Arana Goiri.

1901-1903 : Naissance des « Hauts fourneaux de Biscaye, SA », fondation du « Banco de Bilbao ». Mort d'Arana Goiri.

1906-1908 : Les nationalistes définissent le programme et l'organisation du parti nationaliste basque (PNV).

1913 : Les nationalistes publient le quotidien *Euzkadi*.

1916 : Le PNV devient *Communion nationaliste*.

1907-1919 : Succès électoraux des nationalistes.

1921 : Scission du mouvement nationaliste.

1930 : Réunification des deux partis nationalistes. Scission de la gauche démocrate du parti.

1931 : Alliance du PNV avec la droite monarchiste et traditionaliste ; projet de statut dit *« de Estella »*.

1933 : Succès électoraux du PNV en Biscaye et en Guipuzcoa après le vote d'un nouveau projet de statut d'autonomie.

1936, février : Recul des nationalistes aux élections du Front populaire.

1936, juillet : Alignement du PNV aux côtés de la République.

1936, octobre : Octroi définitif du Statut d'autonomie et constitution du Gouvernement basque présidé par J.A. Aguirre, qui dirige la Biscaye jusqu'à la déroute militaire, en juin 1937.

Durant les années 1931-1936, l'obtention du statut d'autonomie est l'objectif principal des nationalistes. Tout sera remis en cause avec la victoire de Franco en 1937 : le gouvernement autonome (ci-dessus, son armée), récemment formé, doit alors s'exiler en France. La répression franquiste dans les provinces basques touche nombre de nationalistes (cl. X, tous droits réservés).

der à la préservation de la pureté de sang. Arana s'est toujours montré intransigeant sur cette question, qui fut jusqu'en 1936 un thème obsessionnel de la littérature nationaliste. Arana Goiri écrit même deux pièces de théâtre, l'une au sujet médiéval (*Libe*), l'autre actuel (*Il viendra d'ailleurs*) sur les malheurs d'un mariage contracté avec l'étranger espagnol.

Face aux problèmes sociaux, Arana Goiri rejette catégoriquement le principe de la lutte des classes comme un produit importé, étranger à l'*Euskadi* brisée par le capitalisme exploiteur et fourrier du socialisme. L'ouvrier basque doit combattre le socialisme, avatar de « la lie du peuple *maketo* ». Il doit revenir aux doctrines salvatrices de ses ancêtres — l'égalité entre Basques purs —, incarnées par le nationalisme. C'est selon ces principes qu'est créé, en 1911, *Solidaridad de Obreros Vascos* (« Solidarité des Ouvriers basques ») qui aura un caractère marqué de syndicat « jaune » jusqu'à ce que se produise, dans les années trente, sa transformation en syndicat de masse revendicatif, sous le double signe du nationalisme et de la doctrine sociale-chrétienne.

Cet héritage doctrinal sabinien s'est maintenu jusqu'à nos jours : l'organisation sociale « naturelle » de l'*Euskadi* est souvent encore jugée incompatible avec le capitalisme. Le fait que la grande industrie minière et sidérurgique biscayenne ait débordé le cadre local pour s'intégrer à l'économie nationale espagnole a favorisé cette tendance anticapitaliste qui marquait déjà les groupes radicaux d'avant la guerre civile, tels les *Jagi-Jagi* de 1932-1936 : sabiniens indépendantistes, violemment antisocialistes et antiespagnols, les *Jagi-Jagi* sont

tout aussi hostiles au capitalisme responsable de l'immigration et de l'exploitation des ouvriers basques. Rêvant d'une *Euskadi* libérée de la grande industrie, ils entendaient remplacer cette dernière par un ordre égalitaire fondé sur le petit atelier et la petite propriété paysanne. Un tel schéma se retrouve encore au début des années soixante, dans les déclarations de l'ETA sur la libération nationale et sociale du pays basque.

Indépendance ou autonomie?

La profession de foi indépendantiste d'Arana Goiri admettait une certaine marge de manœuvre. Il s'agissait de placer le Pays Basque confédéral sous la devise *Jaungoikua eta lagi-zarra*. « Dieu et la vieille loi » (c'est-à-dire le *fuero*). La récupération de la souveraineté perdue était qualifiée de « réintégration du *fuero* », ce qui, sous une apparence d'indépendantisme intransigeant, permettait d'adopter des formules « d'auto-gouvernement » de type autonomiste. Après la mort de Sabino Arana Goiri, ses théories sont complétées et redéfinies par son disciple Engracio de Aranzadi (dit « *Kizkitza* »), qui concilie l'orthodoxie formelle avec la priorité accordée au « travail social » de redressement de l'« âme basque ». A ses yeux, l'indépendance ne sert à rien si l'influence néfaste des Espagnols sur la culture et les mœurs basques n'a pas d'abord été vaincue. Ainsi, tout au long de notre siècle, la profession de foi indépendantiste se montre compatible avec l'autonomisme pratique du *Partido nacionalista vasco* (PNV).

L'attitude des nationalistes à l'égard de l'industrialisation change également du vivant même d'Arana Goiri. Arana reconnaît que le projet doit s'adapter aux changements économiques. Parlant de l'*euskera* dans une lettre à Aranzadi, il remarque qu'on ne sauvera pas la langue basque en la cantonnant chez les paysans, mais en faisant d'elle un moyen d'expression utilisable par le capitalisme des zones urbaines. Pour la même raison, il ébauche dans les dernières années de sa vie le projet d'une « Ligue de Basques espagnolistes », dont l'action politique se développerait dans le cadre de l'ordre institutionnel espagnol.

A la veille de la guerre civile, le Parti nationaliste est, selon le futur président du gouvernement basque José Antonio Aguirre (ci-dessus), un « modèle de société basque ». Toutes les formes de culture nationale sont vivement encouragées *(cl. X, tous droits réservés).*

A sa mort, le 25 novembre 1903, Arana Goiri laisse un corps de doctrine, des disciples nombreux (avec à leur tête un délégué général, Angel de Zabaea Ozamiz), mais pas d'organisation. Entre 1903 et 1908, le parti se déchire, connaît ruptures et expulsions. Le conflit oppose le groupe sabinien des indépendantistes à ceux qu'on appelait *euskalerriacos*, partisans de transformer l'héritage du *fuero* en un régionalisme de type catalan. Ainsi se concrétise dès les origines du PNV la tension interne entre les éléments petits-bourgeois, indépendantistes, et les membres plus aisés du mouvement, enclins à la modération et désireux de concilier leur projet avec l'unité espagnole. Les *euskalerriacos* acceptent, en particulier, le principe des *conciertos económicos* que les sabiniens orthodoxes considèrent comme une aumône reçue en échange de la perte de la souveraineté basque. Dans les premiers temps, alors que le parti se consolide, à partir de 1908, sous la présidence du frère aîné de Sabino, Luis de Arana Goiri, les tensions sont dissimulées par la rigidité d'une organisation qui laisse peu d'initiatives aux militants, encadrés localement dans les centres de réunion *(batzoki)*, sous le contrôle strict des organes de direction supérieurs, les conseils régionaux. Cette organisation permet en fait de concilier l'orthodoxie doctrinale avec une politique tactiquement plus souple.

Les grandes espérances

Entre 1908 et 1936, deux périodes cruciales marquent l'histoire du nationalisme basque: 1914-1921 et 1930-1936. De 1914 à 1921, l'économie basque connaît une croissance remarquable grâce à la neutralité espagnole pendant la Première Guerre mondiale. Le capitalisme basque est en Espagne le principal bénéficiaire de l'accroissement des exportations, de la reconquête du marché intérieur et de la hausse vertigineuse des frets due aux pertes de la marine marchande britannique. Sur une base 100 en 1913, l'indice des bénéfices des principales compagnies de navigation atteint 737 en 1917 et 1248 en 1918. La compagnie la plus importante, la *Sota y Aznar*, passe de 2,5 à 35 millions de bénéfices entre 1914 et 1918!

Cette croissance économique permet un rapprochement entre les bourgeoisies catalane et basque, associées dans le même refus du projet de taxation des bénéfices extraordinaires. Elle accélère aussi la politisation de la bourgeoisie basque. L'armateur Ramon de la Sota, principale figure des capitalistes non liés aux monopoles miniers, prend le contrôle de l'organisation nationaliste et la dirige dans la perspective d'une autonomie régionale. Le parti nationaliste se transforme alors en Communion nationaliste. On en vient à parler péjorativement dans ses rangs de la « fiction séparatiste », tandis que se succèdent, entre 1917 et 1919, les succès électoraux: contrôle de la députation de Biscaye et des districts ruraux biscayens pour le Congrès; pénétration en Guipuzcoa, etc.

Mais c'est bientôt la fin des espérances autonomistes. La crise économique d'après-guerre survient et les conflits sociaux s'accentuent. La Jeunesse basque nationaliste, qui a fait un large écho au soulèvement indépendantiste irlandais de Pâques 1916, quitte la Communion

Euskal Herria : «Pays de la langue basque»

Appel à l'affiliation aux organisations nationalistes, 1977 (cl. X, tous droits réservés).

LE nationalisme basque, s'il n'a pas produit une doctrine politique novatrice, s'est créé une terminologie propre. En euskera, Pays Basque se dit *Euskal Herria* («Pays de la langue basque»). Depuis la naissance du projet national, et sur une proposition de Sabino Arana Goiri, on dit *Euzkadi*, ce qui signifie «peuple» ou «ensemble des Basques». C'est également Arana qui a créé le drapeau bicrucifère ou *ikurrina*, arrangement des couleurs de l'écu de Biscaye sur le modèle de la *Union Jack*. D'abord drapeau de la Biscaye, il a été adopté dans les années trente pour l'ensemble des provinces basques.

Le projet d'unité politique se reflète dans la devise *«zazpiak bat»* («sept en un») qui fait allusion aux ex-États basques ou territoires historiques: *Lapurdi* (Labourd), *Benabarra* (Basse-Navarre) et *Zuberoa* (Pays de Soule), sous domination française (Euskadi Nord); *Araba* (Alava), *Bizcaia* (Biscaye), *Gipuzcoa* (Guipuzcoa) et *Nafarroa* (Navarre), c'est-à-dire l'Euskadi Sud. Quant aux capitales, les noms les plus difficiles à identifier sont *Donostia* (Saint-Sébastien), *Donibane Garazi* (Saint-Jean-Pied-de-Port), *Gazteiz* (Vitoria) et *Iruinea* (Pampelune).

Pour la devise qui résume le programme politique, *«Jaungoikua eta lagi-zarra»* («Dieu et la vieille loi»), on utilise le sigle JEL d'où dérive *«Jelkide»*, pour désigner le militant nationaliste qui l'adopte. De même, de *aberri* («patrie») dérive *abertzale*, «patriote» («individu» ou «organisation»). Le mot s'applique actuellement à l'éventail politique comprenant le PNV, l'ETA, Herri Batasuna, Euskadiko-Ezkerra et EHAS en Euskadi du Nord.

Le centre de réunion nationaliste est le *batzoki* et l'organigramme du PNV comprend le conseil local *(buruburu-batzar)*, régional (en Biscaye, par exemple, *Bizkai-buru-batzar)* et national *(Euzkadi-buru-batzar)*. Le président du gouvernement basque est désigné par *lendakari*. *«Gora Euzkadi Askatuta»* («Vive Euskadi libre») est le cri patriotique.

A la fin du XIX^e siècle, la discrimination contre le travailleur immigré est marquée par le terme *maketo* (peut-être la déformation de «métèque» dans la zone hispanophone de la Biscaye), et dans les zones où le basque est parlé, par les mots *belarrimotz, azurbaltz*, etc. Depuis les années 50 a surgi le qualificatif péjoratif de *«succursalista»*, pour désigner les partis politiques espagnols.

nationaliste en 1921 et recrée le PNV au nom de l'orthodoxie sabinienne. Le nationalisme basque est divisé et affaibli au moment où s'exerce en Espagne la dictature militaire de Primo de Rivera (1923-1930). Les grands industriels renforcent leurs liens avec le gouvernement central, sans que les débuts du redressement économique mettent fin au mécontentement ouvrier. Cependant, lorsque s'instaure en Espagne la seconde République, en 1931, le PNV et la Communion se sont réunifiés depuis peu tandis que la base populaire du nationalisme se renforce. Mais les démocrates et les non-sabiniens créent un nouveau parti, l'Action nationaliste basque: parti non confessionnel, démocrate, partisan du fédéralisme, il critique le «racisme» des sabiniens et leur antirépublicanisme. Son peu de succès reflète la faiblesse, en *Euskadi*, de la bourgeoisie laïque qui dans le reste de l'Espagne constitue le support du républicanisme.

Durant la seconde République (1931-1936), le PNV développe une efficace mobilisation populaire. Ses campagnes électorales sont plus dynamiques que celles des républicains, mais aussi des partis de droite, en particulier des carlistes, fortement enracinés dans les zones rurales les plus traditionnelles — l'Alava et la Navarre notamment.

Dans les réunions électorales, les orateurs du PNV se font parfois accompagner de poètes populaires *(bertsolariak)*. On organise à tout propos des tournées, des semaines ou des journées consacrées à la commémoration d'éphémérides historiques ou culturelles. Chaque inauguration d'un *batzoki* local ou d'un centre féminin, sert de prétexte à une concentration de masse. Ces manifestations culminent à partir de 1932 avec la célébration du «jour de la patrie», *Aberri Eguna*, qui a lieu le dimanche de Pâques, en symbole de la résurrection nationale.

Autour du parti, les organisations sectorielles prolifèrent au point de constituer une microsociété qui permet aux militants et à leurs familles de vivre en nationalistes. Le rôle de la femme comme propagatrice de l'idéologie est renforcé avec l'*Emakume Abertzale Batza*, organisation qui s'adonne à des activités culturelles et d'assis-

tance sociale, sur le modèle du *Cumannan Ban* irlandais. Politisation des femmes qui s'avérera rentable sous le franquisme pour assurer la survivance idéologique du nationalisme. Autour des *emakumes*, on organise les jeunes *(gastetxus)*, les enfants et même les institutrices et les infirmières. Suivant les termes employés par le parlementaire José Antonio Aguirre, la structure interne du PNV est un modèle de société basque : c'est un « peuple en marche ». Le parti se dote de structures qui préfigurent l'État basque. Après l'assemblée de Tolosa, en janvier 1933, il élit un président et organise des départements ministériels. La culture basque est encouragée, en particulier la poésie et le théâtre national, avec des organisations comme *Euskaltzaleak*, qui donnent vie à la « renaissance basque », dont l'unique point faible reste le développement de l'enseignement en *euskera*. Mais de Xabier de Lizardi à Nicolás de Ormaechea *(Orixe)*, c'est l'essor d'une littérature nationaliste de qualité.

Un symbole : Guernica

Et surtout, pour la première fois dans son histoire, le nationalisme pénètre dans toutes les classes sociales, en particulier dans la classe ouvrière basque de récente extraction rurale. La crise de 1929 et la crainte d'une expansion des organisations révolutionnaires espagnoles (communistes ou socialistes) favorisent chez le patronat une attitude qui avantage la syndicalisation nationaliste. Divers « prêtres propagandistes », comme « don Poli » Larrañaga, l'organisateur syndical de *Solidaridad de Obreros Vascos*, José de Aristimuño et Alberto de Onaindia, jouent également un rôle actif dans la classe ouvrière en militant pour le nationalisme et la défense de la culture basque. *Solidaridad de Obreros Vascos*, en 1936, est de force égale au syndicat socialiste, l'Union Générale des Travailleurs — UGT — jusqu'alors majoritaire. Ces prêtres se heurtent toutefois à l'Église espagnole, favorable au patronat et hostile au mouvement social-chrétien basque qui se rapproche alors d'autres secteurs ouvriers, comme en témoigne la participation des membres de *Solidaridad de Obreros Vascos* à la grève générale d'octobre 1934. Il est vrai qu'à l'époque les militants socialistes, traditionnellement opposés au nationalisme depuis les années 1890, esquissent un timide changement : l'influence léniniste conduit les communistes basques à prendre en compte le caractère populaire du nationalisme et à adopter le programme de la « double libération », nationale et sociale. En juin 1935, ces militants fondent le Parti com-

La guerre civile espagnole divisa les Basques : les carlistes alavais et navarrais rejoignirent les putschistes. Au printemps 1937, c'est la défaite, avec un symbole, Guernica, petite ville historique de Biscaye écrasée sous les bombes allemandes le 27 avril 1937. La légende en espagnol de la photo dit : « Guernica témoigne à la face du monde de la brutalité des conceptions politiques, religieuses et sociales des militaires espagnols » *(cl. X, tous droits réservés).*

muniste d'Euskadi, organisation nationale en pays basque du PC espagnol.

Dans les années 1931-1936, l'hégémonie du statut d'autonomie est l'objectif principal des nationalistes. Un premier projet d'inspiration carliste et antirépublicain est plébiscité dans l'Assemblée d'Estella par les municipalités basques. Un deuxième statut, élaboré en 1933, accorde au Pays Basque son autonomie dans le cadre des institutions républicaines. Il est condamné par les carlistes et entraîne, au sein du PNV qui l'a accepté, une nouvelle scission radicale indépendantiste autour de l'hebdomadaire *Jagi-Jagi*. Mais, à court terme, la lutte pour l'autonomie sert au PNV à affirmer son hégémonie politique: aux élections parlementaires de 1933 il obtient la majorité en Biscaye et en Guipuzcoa, et il est le deuxième parti en Alava; en février 1936, c'est le reflux sous la poussée de la droite contre-révolutionnaire et des partis du Front populaire. La constitution du gouvernement basque en pleine guerre civile (octobre 1936), sous la présidence du nationaliste José Antonio Aguirre, consacre le PNV comme principal acteur du système politique basque.

La guerre civile espagnole met fin pour de longues années aux espoirs d'autonomie, en même temps qu'elle divise le Pays Basque: les carlistes alavais et navarrais, adversaires de la démocratie républicaine, se joignent, dès les premiers jours, au soulèvement militaire. Contre toute attente, les nationalistes de Biscaye et de Guipuzcoa se rallient à la République. Puis c'est la défaite, au printemps 1937, avec un symbole: Guernica, petite ville historique de Biscaye (à partir du XV^e^ siècle s'y étaient réunies les Juntes Générales qui administraient la province), est écrasée sous les bombes allemandes le 27 avril 1937, jour de marché. *Le Concierto económico* est immédiatement supprimé dans ces deux provinces.

2. Aux mêmes élections, l'Unión del Centro Democrático (UCD) progouvernementale, victorieuse nationalement, obtient sept sièges au Pays Basque, dont cinq en Alava et en Navarre, traditionnellement très conservatrices. Le Parti socialiste, proche du franquisme, obtient un seul siège; le parti socialiste obtient quant à lui huit sièges, tandis que le parti communiste n'en obtient aucun.

pour les punir d'avoir rallié la République.

Le gouvernement autonome récemment formé s'exile alors en France. Les provinces basques font l'objet de représailles et de confiscations de biens qui touchent beaucoup de nationalistes (parmi lesquels les armateurs de la Sota). Comme en Catalogne, toute manifestation d'identité nationale est prohibée, en particulier l'usage de la langue basque. Pendant les années cinquante, une relative tolérance se fit jour dans ce domaine, mais sans la moindre concession en faveur des publications en basque et de l'enseignement. Ce n'est qu'au début des années soixante que commence le mouvement d'enseignement privé du basque.

De Franco à Juan Carlos

L'opposition politique ne pouvait qu'être faible et réduite sous la dictature franquiste, et elle se manifestait surtout par un fort taux d'abstentions aux élections. Cependant, à la fin des années cinquante, le nationalisme connaît un nouveau spectaculaire avec la création de l'ETA (Euskadi ta Askatasuna, «Pays Basque et Liberté»). L'ETA est née d'une nouvelle scission du PNV, organisée par des intellectuels et des étudiants radicaux impatientés de la passivité du vieux parti. Le but de l'ETA est de lutter contre le gouvernement franquiste, au besoin par la violence. En 1961, l'ETA réalise sa première action d'importance en essayant de faire dérailler un train d'anciens combattants franquistes. Cette action marque un retour aux sources. Dès 1890, Arana Goiri avait décrit Euskadi comme un pays occupé; Franco occupait effectivement le Pays Basque. Les revendications indépendantistes de l'ETA, son rejet de l'Espagne, sa conception mythique du passé basque, sont proches des idées d'Arana Goiri, même si viennent s'y greffer par la suite la libération du Tiers Monde (avec la guerre d'Algérie surtout) et une phraséologie marxiste destinée à gagner l'appui des travailleurs basques. Organisée de façon hiérarchique, en petits groupes isolés les uns des autres, l'ETA n'a jamais dû compter plus de mille adhérents. Bien que ses méthodes inspirent la méfiance, elle se gagne des sympathies dans l'opinion publique basque après l'assassinat d'un policier tortionnaire en août 1968, et surtout elle occupe le devant de la scène politique avec l'attentat contre le Premier ministre Carrero Blanco, en décembre 1973. La répression est toujours féroce: grand procès de Burgos (décembre 1970), exécutions de septembre 1975.

«Guernica, le symbole» lors de la campagne électorale sur l'autonomie du Pays Basque en 1979. En mars 1980, le parti nationaliste sort vainqueur des élections au parlement régional. Mais les fondements de la culture nationale sont fragiles: 50 % de la population comprend le basque; 46 % le parle; 25 % le lit mais 11 % seulement l'écrit (cf. *Bouqillon/Gamma*).

Pourtant l'ETA ne laisse pas de montrer, après la mort de Franco, ses faiblesses politiques et ses divisions, en même temps que le danger de ses méthodes d'action dans le cadre du nouveau régime espagnol. L'ETA militaire prône la lutte armée nationaliste contre la démocratie qui, selon elle, ne fait que prolonger la dictature; elle rejette le nouveau statut d'autonomie au nom d'une alternative en cinq points qui devrait ouvrir la voie à un Pays Basque indépendant et socialiste. Pour sa part, l'ETA politico-militaire offre une alternative au terrorisme en essayant de capitaliser le prestige de la lutte antifranquiste de l'ETA sur le plan politique et de constituer un «parti des travailleurs basques». Devenue le parti Euskodiko Ezkerra, elle abandonne les actions terroristes et se réclame d'un «socialisme démocratique basque».

Le retour à la démocratie, avec les élections législatives de 1977, est aussi l'occasion pour le PNV de faire la preuve de sa force dans le mouvement nationaliste: il est le premier parti des trois provinces, devançant les socialistes. Mais le poids du nationalisme radical est loin d'être négligeable: en mars 1979, *Herri Batasuna* (coalition électorale proche de l'ETA militaire) obtient trois députés, le PNV sept et Euskodiko Ezkerra un seul[2]. Les élections au Parlement basque de mars 1980 confirment cette répartition électorale et l'importance de l'appui populaire dont jouit l'ETA traditionnelle, devenue de plus en plus une menace pour la démocratie espagnole et donc, paradoxalement, pour l'autonomie basque.

Le PNV a prôné l'abstention dans le référendum de décembre 1978 sur la constitution espagnole. Et pourtant, après des décennies d'oppression centraliste, l'Euskodi retrouve son autogouvernement grâce à un statut d'autonomie qui consacre l'hégémonie du PNV, vainqueur des élections au Parlement basque, en mars 1980. «Notre avenir, proclamait en décembre 1978 le sénateur du PNV Mikel Unzueta, dépendra de notre capacité à élaborer quelque chose autour des idées exposées par Arana.» L'héritage d'Arana Goiri ne se limite pas au PNV. Le pathos radical des premiers nationalistes, associé au temps d'Arana aux défenseurs basques de l'absolutisme dans les guerres carlistes, correspond aujourd'hui, plus qu'au PNV, aux divers courants de l'ETA et, dans le domaine politique, à *Herri Batasuna*.

On peut alors se demander quels sont aujourd'hui les traits marquants de la nationalité basque. En 1970, 50 % de la population des provinces d'Euskadi comprenait le basque, 46 % le parlait, 25 % le lisait et 11 % seulement l'écrivait: la fragile culture basque est beaucoup plus atteinte que la catalane. L'avenir dira peut-être si un statut d'autonomie politique peut encore permettre de sauver une culture et une identité nationales. □

(Texte traduit et adapté de l'espagnol par Annick Lempérière.)

Pour en savoir plus

- Francisco Letamendia, Les Basques, Paris, Éd. du Seuil, coll. «Combats», 1977.
- Jokin Apalotegi, *Nationalisme et question nationale au Pays Basque, 1830-1976*, Bayonne, Elkai, 1977.
- Antonio Elorza, *Ideología del nacionalismo vasco (1876-1937)*, San Sebastián, 1978.

Le nationalisme basque

L'HISTOIRE N° 40 DÉCEMBRE 1981

MEMBRE de l'Institut et professeur à l'université de Caen, **Michel de Boüard** est l'auteur d'un *Manuel d'archéologie médiévale* (SEDES, 1975). Il a dirigé la publication, aux Éditions Privat, d'une *Histoire de la Normandie* (1970) et des *Documents d'histoire de la Normandie* (1972). Il a notamment publié dans *L'Histoire* « Guillaume le Conquérant » (n° 3, juillet-août 1978), « Le Suaire de Turin » (n° 20, février 1980) et « La Reine Blanche » (n° 33, avril 1981).

Würm II, la région fut peut-être abandonnée; à vrai dire, on constate seulement une sévère raréfaction de l'habitat, mais on ne peut préciser s'il y eut émigration vers des régions au climat moins rude; en tout cas, la culture moustérienne disparaît vers la fin du Würm II *(cf. « Repères chronologiques »)*. Au Würm III, c'est-à-dire au début du Paléolithique supérieur, on connaît assez peu de sites occupés dans la région située entre Paris et la mer. Cette rareté pourrait être, certes, imputée au hasard des découvertes: on sait qu'en pareille matière, l'argument *ex nihilo* se révèle souvent bien fragile; pourtant, ce raisonnement n'est sans doute pas valable dans le cas présent car des recherches ont été assez activement menées des deux côtés de la Basse-Seine. Dès lors, on tente une explication en alléguant les dégradations produites par le climat de la période précédente sur la faune et la flore, ainsi que les conditions défavorables qui règnent encore au début du Würm III: vents extrêmement violents, températures basses et dépôts éoliens incessants qui constituent le loess.

Vers la fin du Paléolithique supérieur, la rigueur du climat s'est atténuée; mais la densité de l'occupation ne semble pas s'être notablement accrue.

Concernant le Mésolithique, l'intensification des recherches et l'emploi de méthodes de fouilles de plus en plus fines ont permis, au cours du dernier quart de siècle, l'identification de sites jusqu'alors inconnus ou mal datés; mais il ne semble pas que la densité de l'occupation humaine ait, durant cette période, sensiblement progressé. Comme on n'a conservé de ces hommes aucun ossement, il n'est pas possible de définir en toute certitude leur appartenance ethnique; on admet souvent qu'ils devaient être, dans la région, les derniers représentants des types de Cro-Magnon ou de Chancelade. Il ne pouvait s'agir encore, en tout cas, que de populations nomades de chasseurs.

Or, depuis le VI[e] millénaire avant notre ère, était apparue au Proche-Orient une civilisation fondamentalement nouvelle: les hommes se groupent, s'installent durablement sur le sol qu'ils cultivent, domestiquent et élèvent des animaux, fabriquent de la poterie, des tissus: c'est le Néolithique. Il faudra près de deux mille ans pour que ce nouveau mode de vie atteigne l'Ouest de la France. Il s'était propagé, tantôt par migrations humaines, tantôt par contagion de voisinage, le long de trois axes principaux d'est en ouest: le Caucase et les plaines de l'Est européen; les Balkans et l'Europe centrale la Méditerranée.

Les Méditerranéens graciles

On pensait encore, voici un quart de siècle, que le peuplement dense issu du courant danubien n'avait guère dépassé, vers l'ouest, la plaine d'Alsace; les traces de civilisation danubienne éventuellement observées au-delà de cette frontière auraient été en relation soit avec de petits groupes de colons isolés, soit avec une influence culturelle s'exerçant de proche en proche sur des populations d'origine différente. En fait, on connaissait en Normandie quelques sites danubiens, signalés notamment par la présence de céramique rubanée. Mais, au cours des deux dernières décennies, de nouvelles fouilles ont été faites dans l'Eure, la Seine-Maritime, le Calvados, la Manche; il s'agit, en plusieurs cas, de sépultures et notamment de tumuli à chambres multiples[2], dont le plus important est, sans aucun doute, celui de La Hoguette, à Fontenay-le-Marmion (Calvados); il avait été sommairement exploré à la fin du XIX[e] siècle; une fouille menée à bien de 1964 à 1969 a permis de recueillir, avec la céramique typiquement danubienne, les ossements d'une soixantaine d'individus. Bien que ceux-ci fussent souvent dans un état de conservation médiocre, le docteur Dastugue a pu établir que la population inhumée dans les chambres de ce tumulus était, elle aussi, de type danubien. Voici une trentaine d'années, R. Riquet avait déjà rattaché à ce type trois squelettes provenant d'un autre tumulus, situé aussi à Fontenay-le-Marmion, celui de La Hogue; et tout récemment, on a trouvé dans un tumulus néolithique à chambres, à Vierville (Manche), c'est-à-dire à quelque soixante-quinze kilomètres au nord-ouest de Fontenay-le-Marmion, des ossements appartenant à ce même type. Il existait naguère en Normandie une dizaine au moins d'autres tumuli analogues qui ont été malheureusement détruits au siècle dernier; mais sur divers sites, au voisinage de la Seine ou sur la rive droite du fleuve ont été trouvés des ossements humains que l'on a pu rattacher au groupe danubien. Voici comment J. Dastugue en définit les caractéristiques majeures: « Crâne dolichocéphale à occiput saillant; front bombé à bosses bien marquées; face étroite, dite harmonique; arcades zygomatiques fort grêles; reliefs osseux extrêmement discrets; bref, tout un ensemble morphologique qui, associé à une stature médiocre, intègre ces hommes dans le type « Méditerranéen gracile ».

A la lumière des connaissances acquises, tout se présente comme si ces nouveau-venus s'étaient installés en sédentaires, vers le milieu du IV[e] millénaire avant notre ère, dans une région vide ou fort peu peuplée. Sans doute, d'ailleurs, certains de leurs semblables ont-ils passé la Manche, car les ossements trouvés dans les « long barrows » du Sud de l'Angleterre sont aussi du type « Méditerranéen gracile ». Les autres, venus de l'Est, ont pu s'acheminer vers l'Ouest en franchissant la Seine: on a trouvé à Léry, près du confluent de la Seine et de l'Eure, deux sépultures datant du Néolithique ancien; ce sont des tombes individuelles qui pourraient être plus anciennes que les cimetières en tumulus à chambres de Fontenay-le-Marmion. Mais on a parfois avancé que la Basse-Seine constituant alors un obstacle diffi-

2. Il s'agit de tumuli funéraires à l'intérieur desquels sont aménagés des compartiments dont les parois sont faites de pierre sèche.

"QUAND ARRIVENT NOS ANCETRES"

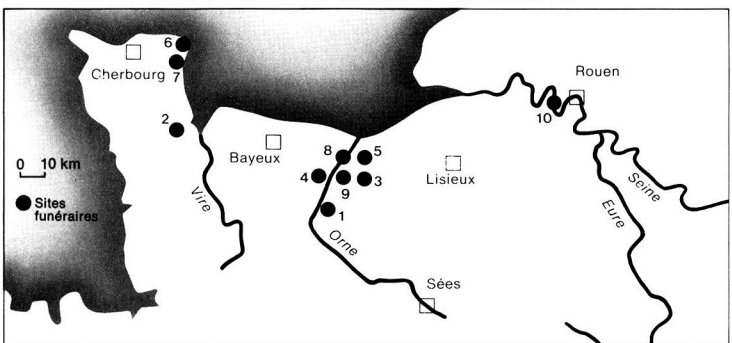
Chronologie	Types humains	Cultures	Glaciations
+ 800			
+ 500		Mérovingiens	
0		Gallo-romain	
— 500		2e Age du fer (La Tène)	
— 1 000		1er Age du fer (Hallstatt)	
— 2 000		Bronze Chalcolithique	
— 4 000		S.O.M. Chasséen Néolithique Danubien	
— 9 000		Mésolithique Epipaléolithique	
— 30 000	Cro-Magnon Chancelade Grimaldi	Paléolithique supérieur	Würm III
— 35 000		Paléolithique moyen	Würm II
— 80 000	Néandertal	Paléolithique inférieur	Würm I

Grâce au laboratoire d'anthropologie physique et de paléopathologie de l'université de Caen, créé par le professeur Jean Dastugue, la Normandie a pu exploiter les données anthropologiques fournies en grand nombre. C'est par centaines que des ensembles osseux exhumés principalement en Basse-Normandie et datant du Néolithique, jusqu'au VIIIe siècle de notre ère, ont été minutieusement examinés par des équipes de scientifiques.

cilement franchissable, la progression des Danubiens avait pu s'effectuer à partir du sud-est, sur l'une et l'autre rive en direction de la mer.

Ce sont encore des « Méditerranéens graciles » que l'on a trouvés dans un bûcher-crématoire établi sur le flanc du tumulus de La Hoguette, un millier d'années environ après la première utilisation de ce dernier; pourtant, le mobilier qui accompagne ces restes osseux est très caractéristique d'une nouvelle culture, connue sous le nom de « Seine-Oise-Marne », qui a donc été acquise par la population locale, et non imposée par des nouveau-venus. En Haute-Normandie, au contraire, l'étude anthropologique des squelettes recueillis dans plusieurs sépultures collectives de la période S.O.M. a révélé la présence d'un nouveau type humain; il s'agit de sujets de petite taille, mais très différents des « Méditerranéens graciles »: ils sont brachycéphales; l'ossature est grossière; bref, il est évident que ce sont des immigrés; on admet généralement, avec G. Bailloud, qu'ils venaient du bassin du Rhin supérieur. Compte tenu du nombre relativement restreint des observations faites à ce jour, on ignore s'ils se substituèrent plus ou moins tota-

LA NORMANDIE DES MEDITERRANEENS GRACILES



1. Tumuli néolithiques de La Hogue et de La Hoguette.
2. Tumulus néolithique de Vierville.
3. Nécropole gallo-romaine et mérovingienne de Frénouville.
4. Nécropole mérovingienne de Verson.
5. Nécropole mérovingienne d'Hérouvillette.
6. Nécropole mérovingienne de Réville.
7. Nécropole de Jonville (VIIe-IXe siècle).
8. Caen. Cimetière Saint-Martin (VIIe-IXe siècle).
9. Fleury-sur-Orne (jadis Allemagne). Cimetières mérovingiens (VIe-VIIe siècle et VIIe-IXe siècle).
10. Bardouville. Nécropole du Néolithique final (S.O.M.).

MICHEL DE BOÜARD

Les Gaulois, nos seuls ancêtres ?

N'en déplaise à certains, il n'y a pas de « race française ». Et les Gaulois ne sont pas nos seuls ancêtres. C'est ce que montre l'histoire exemplaire du peuplement de la Normandie.

LORSQUE l'on parle aujourd'hui du peuplement d'un continent, telle l'Eurasie, ou de l'une de ses grandes régions, on se réfère à l'étude des cultures et de leurs composantes techniques, sociales, linguistiques ou mentales, beaucoup plus qu'à celle des hommes eux-mêmes dont les restes osseux seraient les meilleurs témoins, et les plus indiscutables, d'une appartenance ethnique. Ainsi doit-on juger dérisoires, jusqu'à plus ample informé, beaucoup de théories et de polémiques actuelles mettant en cause des « races » — les Gaulois, par exemple — alors que l'on ne connaît d'elles, la plupart du temps, dans le territoire qu'elles sont censées avoir occupé, que des vestiges de cultures et non pas des témoins anthropologiques.

Certes, les restes osseux sont d'autant plus rares que l'on remonte plus haut dans le temps : la définition de certaines « races », comme celles de Cro-Magnon ou de Chancelade, s'appuie sur un nombre limité d'observations. Puis, plus récemment, la coutume de l'incinération a parfois prévalu. Pourtant, même lorsqu'il s'agit des temps historiques, où la pratique de l'inhumation a généralement prévalu, on n'a pas, tant s'en faut, tiré de l'examen des ossements humains tout le parti possible. Chaque année, en France et ailleurs, des archéologues exhument des centaines, voire des milliers de squelettes humains datant de l'Antiquité ou du haut Moyen Age, totalement ou partiellement conservés ; très faible est le nombre de ceux qui font l'objet d'un examen approfondi. Chez nous, la plupart des fouilleurs se bornent, au mieux, à faire définir, vaille que vaille, le sexe et l'âge du sujet en cause par un médecin ou un pharmacien local. On ne dénoncera jamais assez ce lamentable gaspillage de vestiges archéologiques précieux entre tous.

Un observatoire privilégié

La Normandie connaît, à cet égard, un sort assez privilégié grâce au Laboratoire d'anthropologie physique et de paléopathologie créé à l'université de Caen par le docteur Jean Dastugue. L'étude du peuplement de cette région dispose de données proprement anthropologiques en nombre assez exceptionnel : c'est par centaines que des ensembles osseux exhumés principalement en Basse-Normandie et datant du Néolithique jusqu'au VIIIe siècle de notre ère ont été minutieusement examinés par le docteur Dastugue et par les élèves qu'il a formés. Ainsi cette région est-elle, pour l'histoire du peuplement, un bon échantillon, certes d'étendue limitée, mais où l'on peut observer, grâce à l'apport de l'anthropologie physique, bien des faits inattendus.

On ne conserve pourtant, à l'heure actuelle, en Normandie, aucun ossement humain qui puisse être incontestablement reconnu comme antérieur au Néolithique. Les dates très anciennes proposées au siècle dernier pour quelques restes recueillis au cours de fouilles peu soigneuses sont aujourd'hui rejetées. Et cependant, on a observé un nombre appréciable de sites occupés par l'homme au Paléolithique supérieur ou au Mésolithique (*cf.* « *Repères chronologiques* »). On connaît, en particulier, l'importance des recherches effectuées par le regretté François Bordes et couronnées par une thèse mémorable sur *Les limons quaternaires du bassin de la Seine*[1]. Des vestiges de présence humaine ont été observés aussi bien sur des terrasses fluviatiles que sur le littoral, où ils peuvent être aujourd'hui recouverts par la mer, du moins à marée haute.

Les observations faites donnent à penser que l'occupation pouvait être assez importante au début du Paléolithique moyen, c'est-à-dire, plus précisément, avant le début du Würm ; puis bientôt, avec l'apparition du climat très froid et sec du

Ce crâne de femme a été trouvé dans une chambre funéraire du cairn néolithique de la Hoguette à Fontenay-le-Marmion (Calvados). La capacité élevée de la boîte cranienne (1450 ml), le type dolichocéphale, le prognathisme avec inclinaison des incisives et de leurs alvéoles, l'effacement avec sillon de la base de l'orifice nasal et, en outre, la petite taille du sujet (1,53 M) ont conduit, entre autres caractères, les chercheurs à lui attribuer une origine danubienne (cl. Pr. J. Dastugue).

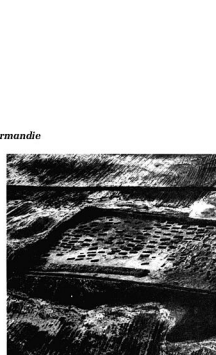
1. Paris, Masson, 1954.

Le peuplement de la Normandie

lement à la population antérieure; on ne sait pas non plus si leur occupation fut de longue durée car on n'a étudié, à ce jour, en Normandie, aucun squelette humain datant de l'Age du bronze; cette absence de sépultures fait d'ailleurs un étrange contraste avec l'abondance des objets de bronze retirés, depuis deux siècles, du sol normand.

Les vestiges du premier Age du fer sont relativement rares dans l'Ouest de la France et la civilisation hallstattienne semble avoir eu du mal à s'implanter, en particulier en Basse-Normandie où l'économie du bronze avait été florissante et demeurait active jusque vers 500 av. J.-C. On ne connaît guère, à ce jour, dans l'ensemble de la Normandie, qu'une quinzaine de sites hallstattiens, dont la moitié ne sont signalés que par la présence d'un petit nombre d'objets de fer, mais parfois aussi de bronze. Deux d'entre eux, pourtant, découverts dans la plaine, au sud de Caen, ont livré des restes osseux humains: il s'agit, au total, d'une vingtaine d'individus. Si trois des squelettes étaient trop mal conservés pour que l'on pût caractériser leur appartenance ethnique, les dix-sept autres appartiennent incontestablement au type des Méditerranéens graciles, que l'on trouvait déjà, trois mille ans plus tôt, à Fontenay-le-Marmion: même taille modeste (165 cm pour les hommes, 150 cm pour les femmes), même dolichocéphalie, même gracilité du squelette. Ainsi apparaît-il à peu près certain que, dans cette région de la Normandie moyenne située entre Caen et Falaise, un même groupe ethnique a perduré pendant trois millénaires sans connaître d'importante immigration, mais sans se replier, non plus, dans une excessive endogamie qui eût pu engendrer des altérations du type, notamment dans le sens d'une brachycéphalisation. De fait, les objets trouvés dans les sépultures évoquent un genre de vie où les échanges avec l'extérieur tenaient une bonne place.

Cette constatation ne porte, certes, que sur un territoire limité; on



peut supposer que dans la vallée de la Seine et dans ses environs, un brassage de population a pu se produire, à la faveur de l'intense courant de circulation que permettait le fleuve. Etant donné que le rite de l'inhumation prévalut durant ce premier Age du fer, on peut raisonnablement espérer que la découverte de nouveaux cimetières montrera si l'étonnante continuité que l'on note dans la plaine de Caen est, ou non, exceptionnelle.

Les Gaulois, nos ancêtres?

Pour l'époque de la Tène, second Age du fer [*cf.* « Repères chronologiques »], on a exhumé au siècle dernier un nombre assez important de restes osseux qui n'ont pas été étudiés; puis, à la Tène finale revient en honneur la pratique de l'incinération, de sorte que, pour les quatre siècles précédant l'ère chrétienne, nous n'avons presque aucune information sérieuse concernant le type ethnique auquel appartenaient les habitants de la future Normandie, encore que l'on ait mis au jour un nombre important d'habitats datant de cette époque.

C'est vers la fin de La Tène qu'apparaît clairement, dans ces populations, une structure tribale, dans le cadre de laquelle devait s'organiser la résistance à la conquête romaine. Tribus gauloises, disent nos manuels. De fait, la civilisation de ces hommes offre-t-elle nombre de traits que l'on retrouve dans l'ensemble du monde celtique; en particulier les grandes enceintes, entourées d'un haut et large talus de terre, comprenant un dispositif d'entrée bien fortifié, sont à mettre en relation avec l'organisation tribale au sein de laquelle elles eurent une fonction généralement économique, mais parfois aussi militaire, politique ou religieuse. De même, les rites funéraires observés dans la région sont-ils ceux de la civilisation celtique, comme aussi la céramique et la métallurgie du fer. Mais qui étaient ces hommes? Des Gaulois, c'est-à-dire des Celtes qui auraient peuplé, au cours des six ou sept siècles précédant l'ère chrétienne, le pays qui devait devenir la Gaule? C'est la thèse généralement acceptée, comme si elle allait de soi. Un historien de la Normandie parlait, voici une dizaine d'années, de «ce grand bouleversement qui, dès l'époque du bronze probablement, puis plus massivement, pense-t-on, à partir de la Gaule à la fin de la Tène et au temps de la conquête romaine, aux informations données par César. Lorsqu'il parle, par exemple, du soulèvement dirigé par Viridovix [56 av. J.-C.], il cite, parmi les « tribus gauloises » impliquées dans le mouvement, les Unelles (Cotentin), les Lexoviens (Lisieux), les Esuviens (région d'Argentan-Sées); il mentionne, au sein de l'aristocratie de ces tribus, des divergences politiques, les uns étant partisans, les autres adversaires de la guerre[4]. Quant au tableau général de la Gaule, qui occupe quelques paragraphes au début des *Commentaires*, il est simpliste. Nous avons aussi, pour l'époque de la Tène et surtout pour les siècles gallo-romains, des noms de lieux formés pendant ces deux périodes; mais l'expérience montre que la fréquence de toponymes d'un modèle donné ne reflète pas, tant s'en faut, la densité de l'ethnie à la langue de laquelle ils appartiennent.

C'est donc bien encore, même aux temps historiques, l'anthropologie physique qui, en matière de

Ci-dessus, squelette d'un homme du type «Méditerranéen gracile» découvert dans la nécropole hallstattienne d'Ifs-la-Dranière (Calvados). En haut, photo aérienne d'une nécropole gallo-romaine et mérovingienne à Frénouville (Calvados). A gauche de ce document, les tombes gallo-romaines (IIe-IVe siècles), plus profondes et orientées nord-sud. A droite, les tombes d'époque mérovingienne, creusées plus superficiellement et orientées est-ouest (cl. Paris-Normandie et musée de Normandie, Caen).

des environs de 900 av. J.-C., puis de 550 av. J.-C., fit affluer en plusieurs vagues vers l'Ouest de l'Europe la grande famille celtique »[5]. Mais sur quoi se fonde cette opinion? Nous avons, certes, dès l'aube des temps historiques, quelques textes narratifs; ils ne fournissent pas de données exactement quantitatives et le vocabulaire qu'ils emploient pour désigner les groupes ethniques est souvent obscur. On sait l'importance accordée, notamment, pour la connaissance peuplement, doit avoir le dernier mot. Compte tenu du nombre croissant des échantillons osseux dont disposent dès lors les laboratoires, on peut aller parfois au-delà de la simple détermination d'une appartenance raciale et mener à bien des études plus nuancées qui répondent à la problématique actuelle de la démographie. Il est d'autant plus désolant de savoir qu'au siècle dernier, sinon même plus récemment, un nombre considérable de ces échantillons ont été gaspillés: il n'est, à cet égard, que de lire les mercuriales données par l'abbé Cochet des fouilles effectuées en Haute-Normandie dans des cimetières d'époque gallo-romaine[6].

Au cours de la dernière décennie, une tres importante nécropole a été fouillée à Frénouville, au lieu dit le Drouly, à une dizaine de kilomètres à l'est de Caen, dans la plaine; on y a dénombré quelque 650 sépultures datant du IIe au Ve siècle de notre ère; 57 d'entre elles, sur 163 datées de l'époque gallo-romaine (IIe-IVe siècles), ont pu faire l'objet d'une minutieuse étude; les squelettes sont tous du type Méditerranéen gracile, avec quelques traits nettement dauniens: pédomorphisme des crânes féminins, procélie alvéolaire, sillon prénasal. Un quart d'entre eux, environ, est modérément brachycéphale mais, pour tous les autres indices, ils se confondent avec l'ensemble du lot; on peut donc envisager pour cette brachycéphalie une origine génétique: un taux élevé de consanguinité, dû à l'endogamie dans un groupe humain, peut engendrer de telles modifications crâniennes. Ainsi, mises à part quelques divergences de faible amplitude, les profils graphiques comparés de la population du tumulus de la Hoguette (3500 av. J.-C.) et de celle de la nécropole antique de Frénouville (IIe-IVe siècles) présentent-ils une concordance frappante. Pas trace de Gaulois à Frénouville; pas trace non plus des Germains dont le passage dans la région, au dernier quart du IIIe siècle, est attesté par d'assez nombreuses destructions: probablement doit-on leur imputer celle d'une grande villa rurale dont on a repéré les traces à quelques dizaines de mètres seulement du cimetière du Drouly; c'est, peut-être, dans les ruines de la villa que s'était installé le groupe humain qui enterra ses morts dans ce cimetière: bien d'autres édifices du même genre connurent à cette époque un sort identique.

Puis, on entre, selon la périodisation traditionnelle, dans une nouvelle phase de l'histoire, dite « période des Invasions ». A vrai dire, le vocabulaire des historiens a été, sur ce point, amendé; on parle, plus volontiers, de « migrations », ce qui traduit assez exactement l'expression allemande «Völkerwanderung» n'est, à cet égard, que de lire les mercuriales données par l'abbé Cochet des fouilles effectuées en Haute-Normandie dans des cimetières d'époque gallo-romaine[6].

Au cours de la dernière décennie, une tres importante nécropole a été fouillée à Frénouville, au lieu dit le Drouly, à une dizaine de kilomètres à l'est de Caen, dans la plaine; on y a dénombré quelque 650 sépultures datant du IIe au Ve siècle de notre ère; 57 d'entre elles, sur 163 datées de l'époque gallo-romaine (IIe-IVe siècles), ont pu faire l'objet d'une minutieuse étude; les squelettes sont tous du type Méditerranéen gracile, avec quelques traits nettement dauniens: pédomorphisme des crânes féminins, procélie alvéolaire, sillon prénasal. Un quart d'entre eux, environ, est modérément brachycéphale mais, pour tous les autres indices, ils se confondent avec l'ensemble du lot; on peut donc envisager pour cette brachycéphalie une origine génétique: un taux élevé de consanguinité, dû à l'endogamie dans un groupe humain, peut engendrer de telles modifications crâniennes. Ainsi, mises à part quelques divergences de faible amplitude, les profils graphiques comparés de la population du tumulus de la Hoguette (3500 av. J.-C.) et de celle de la nécropole antique de Frénouville (IIe-IVe siècles) présentent-ils une concordance frappante. Pas trace de Gaulois à Frénouville; pas trace non plus des Germains dont le passage dans la région, au dernier quart du IIIe siècle, est attesté par d'assez nombreuses destructions: probablement doit-on leur imputer celle d'une grande villa rurale dont on a repéré les traces à quelques dizaines de mètres seulement du cimetière du Drouly; c'est, peut-être, dans les ruines de la villa que s'était installé le groupe humain qui enterra ses morts dans ce cimetière: bien d'autres édifices du même genre connurent à cette époque un sort identique.

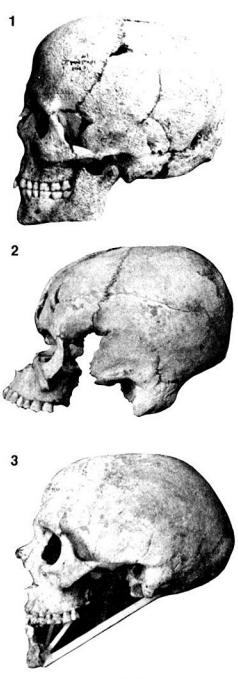
Puis, on entre, selon la périodisation traditionnelle, dans une nouvelle phase de l'histoire, dite « période des Invasions ». A vrai dire, le vocabulaire des historiens a été, sur ce point, amendé; on parle, plus volontiers, de « migrations », ce qui traduit assez exactement l'expression allemande «Völkerwanderung»

1. L. Harmand, «A l'aube de l'Histoire», *Histoire de la Normandie*, Toulouse, Privat, 1970, p. 41.
4. César, *Guerre des Gaules*, trad. L.-A. Constans. Paris, Belles-Lettres, 1965, p. 75-76.
5. *Sépultures gauloises, romaines, franques et normandes*. Paris, 1857, p. 39-94.

Je rappelle que le nombre important des restes osseux conservés et étudiés pour cette période (Ve-VIIIe siècles) permet des observations plus fines que pour les époques précédentes.

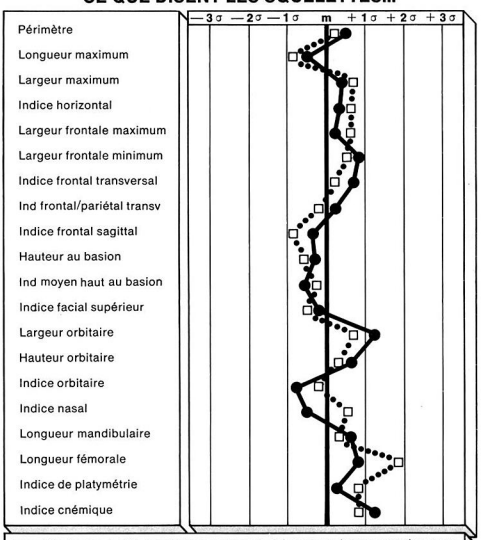
Concernant le stock autochtone et nettement dominant des Méditerranéens graciles, dont tout porte à penser qu'ils occupent la région depuis le Néolithique, l'étude approfondie des nécropoles de Frénouville et de Verson, en particulier, a mis en lumière des phases d'endogamie affectant, momentanément et de manière modérée, les caractéristiques anthropologiques de cette population ; on peut supposer en revanche, quelques apports d'immigrés qui ont corrigé cette tendance. Mais on a pu aussi déterminer la composition par classes d'âges et par sexes du groupe humain qui occupa ces sites à l'époque mérovingienne, ainsi que l'âge médian de mortalité et l'espérance de vie aux divers âges. L'examen paléopathologique des ossements a même suggéré le genre de vie que menait cette population de paysans : rareté des traumatismes, mais fréquence des troubles dégénératifs, telle la spondylose[6], qui est le propre de populations sédentaires et particulièrement d'agriculteurs. La présence d'armes dans certaines tombes ne signifie nullement qu'il s'agisse de guerriers ; ce que nous savons de l'organisation militaire des royaumes mérovingiens n'y contredit nullement.

Qu'une culture puisse, dans le développement historique, se trouver dissociée de l'ethnie qui lui donna naissance, on l'admet, comme je l'ai dit, de plus en plus généralement ; et l'étude de nos nécropoles bas-normandes du haut Moyen Age apporte, à cet égard, quelques démonstrations ponctuelles, mais singulièrement pertinentes.



***De haut en bas* : 1. *nécropole néolithique de la Hoguette à Fontenay-le-Marmion, env. 3500 av. J.-C., crâne de « Méditerranéen gracile ». 2. Nécropole de Bardouville, néolithique final 1800-1500 av. J.-C., crâne brachycéphale. 3. Fleury-sur-Orne, crâne dolichocéphale du cimetière Saint-Martin** (cl. X, tous droits réservés).*

CE QUE DISENT LES SQUELETTES...



La méthode des profils graphiques permet de faire apparaître au premier coup d'œil l'amplitude des différences notées entre les squelettes provenant de plusieurs sites. Ici, on a comparé les mensurations effectuées, d'une part, sur les ossements du tumulus néolithique de Fontenay-le-Marmion, — 3500 (**m**), d'autre part, sur ceux du cimetière gallo-romain, tombes orientées nord-sud (□) et mérovingien, tombes orientées est-ouest, de Frénouville (●). La distance entre les deux sites est de 10 km à peine.
On notera que la différence est, le plus souvent, inférieure à un écart-type (σ) (d'après L. Buchet).

Le seul cimetière viking...

FORT énigmatique est la rareté des vestiges archéologiques de la présence des Vikings en Normandie.

Dans l'Ouest et le Nord des Iles Britanniques, au contraire, les sépultures de Vikings ne sont pas très rares. On a trouvé des objets de parure et même des armes scandinaves dans des cimetières paroissiaux du IXe siècle; qui plus est, dans l'île de Man, se voient des sépultures surmontées d'un tumulus au beau milieu de cimetières chrétiens. De ces constatations, on conclut généralement que beaucoup de Vikings installés en Occident, et probablement assez vite assimilés au milieu autochtone, furent inhumés selon la coutume locale, tandis qu'une minorité d'entre eux avaient gardé les rites funéraires de leur pays d'origine.

Il existe en Normandie, sur la côte nord-est du Cotentin, à Jonville, une petite nécropole où des Vikings pourraient avoir été ensevelis au milieu de tombes chrétiennes; elle est recouverte chaque jour par la haute mer, mais découvre à mer descendante, même aux marées de morteau; elle se trouve à une centaine de mètres de la micro-falaise que la mer fait sans cesse reculer. Tantôt, pendant des mois ou des années, elle est recouverte par des bancs de sable, tantôt le courant littoral les chasse et l'on voit alors apparaître les pierres dont sont faites les tombes. Depuis longtemps sans doute, les gens des environs ont repéré celles-ci et les ont grossièrement explorées. Une campagne de fouilles effectuée en 1962 a montré que voisinent là des sépultures en cistes de pierre, de forme rectangulaire, orientées est-ouest; une tombe en forme de coffret fait de quatre dalles posées sur chant à angle droit et entouré de trois cercles concentriques de dalles analogues; dans le coffret, quelques fragments d'os calcinés; enfin, deux ou trois tombes encadrées de pierres plates posées sur chant et dessinant une coque de navire. Dans quelques-unes de ces sépultures, on devinait encore, dessinée en teinte plus claire sur la vase noirâtre, la silhouette d'un corps; mais il ne restait plus le moindre fragment de matière osseuse.

L'ensemble évoque bien une irruption nordique en milieu chrétien, probablement au IXe siècle. C'est le seul exemple de ce genre que l'on ait, à ce jour, observé en Normandie.

gen; on rappelle aussi qu'à la faveur de l'affaiblissement du pouvoir politique dans la Gaule romaine, le vieux fond de civilisation, dit «gaulois», avait refait surface dès le IIIe siècle. En fait, l'archéologue, lorsqu'il fouille, par exemple, une nécropole de l'époque mérovingienne, aperçoit un nouveau faciès de civilisation; les rites funéraires ont changé; les objets de parure et les accessoires métalliques du vêtement, seuls témoins généralement conservés dans la tombe avec les ossements, sont d'un style nouveau. Est-ce à dire, encore une fois, que le peuplement a changé? Pour répondre à cette question, l'anthropologiste est mieux armé qu'il ne l'était lorsque les siècles plus anciens étaient en cause.

Il y a trente ans encore, on disait avec une apparence de vraisemblance que les grands cimetières «francs», dont un bon nombre avaient été fouillés en Haute-Normandie, d'ailleurs bien imparfaitement, au XIXe siècle, n'existaient pas en Basse-Normandie; et l'on en avait tiré des corollaires concernant l'imprégnation «barbare» dans la région. Depuis une vingtaine d'années, on a mis au jour et méthodiquement exploité entre la Seine et le Cotentin sept importantes nécropoles datant du Ve au VIIIe siècle. Si la plupart d'entre elles ont été trouvées dans la plaine de Caen, c'est sans doute seulement parce que l'activité du Centre de recherches archéologiques médiévales de l'université de Caen s'est développée surtout dans cette zone. On y a constaté, à plusieurs reprises, que dans chacune des anciennes paroisses, se trouvent deux cimetières du haut Moyen Age: le plus récent est facilement repérable car il est situé au voisinage immédiat de l'église paroissiale bâtie au cours du VIIe siècle; le plus ancien est dans la campagne, où aucun indice ne permettrait d'en supposer l'existence, sinon parfois le nom du lieu-dit où il est situé.

Aucun de ces cimetières ne se trouve dans un endroit peu accessible où l'on pourrait s'attendre à rencontrer un isolat ethnique: la plaine de Caen était, dès le Néolithique, un territoire largement ouvert sur l'extérieur. Quant à Réville, site de l'une des six grandes nécropoles récemment fouillées, c'est un petit village de la côte nord-est du Cotentin qui fut, depuis plusieurs millénaires, exposé à tous les apports qui pouvaient arriver de la mer.

Il est dès lors surprenant que la quasi-totalité des squelettes humains recueillis dans ces cimetières soient du type «Méditerranéen gracile», avec les mêmes traits nettement danubiens que l'on observait déjà dans la région au cours des quatre millénaires précédents. Le caractère massif de cette continuité dans le peuplement est rendu plus sensible encore par la présence de quelques échantillons disparates. A Fleury-sur-Orne, par exemple, dans le cimetière antérieur au VIIe siècle, on trouve, avec treize autochtones, un individu de race nordique; dans le cimetière paroissial plus récent qui jouxte l'église Saint-Martin, on a observé naguère plusieurs squelettes appartenant à ce même type; il peut s'agir soit de Germains récemment immigrés, soit de descendants de mercenaires alamans dont on sait qu'aux derniers temps de l'Empire romain, ils étaient préposés à la surveillance d'un gué qui, tout près de là, franchissait l'Orne. Mais peut-on imaginer que ce petit groupe ethnique ait vécu pendant deux ou trois siècles en des conditions lui permettant de conserver son originalité somatique?

Acculturation sans invasion

Dans le cimetière Saint-Martin-de-Caen, à un niveau correspondant au IXe siècle, on a identifié une dizaine de squelettes appartenant à la race alpine, laquelle n'était pas représentée dans les nécropoles fouillées jusqu'à ce jour en Basse-Normandie. Or, nous savons que vers le milieu et dans la seconde moitié du IXe siècle, alors que les raids des Vikings ont affaibli et parfois détruit les structures politiques et ecclésiastiques de la Normandie occidentale, des bretons, qui venaient d'Armorique, ont amorcé une poussée en direction de cette même région. Les brachycéphales du cimetière Saint-Martin pourraient bien être des témoins de cette pénétration.

6. Maladie appelée aussi spondylarthrite ankylosante; c'est une arthrite chronique qui s'attaque principalement à la colonne vertébrale, à l'articulation sacro-iliaque, aux épaules.

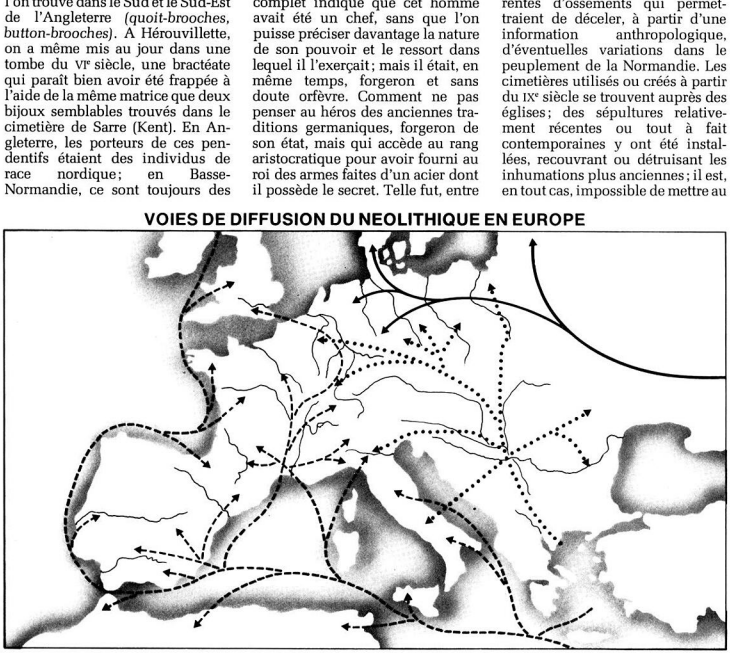
D'abord, les dispositions générales de ces cimetières sont, à partir du Ve siècle, très nouvelles: sépultures en fosse, puis en sarcophage, alignées en longues rangées, orientées est-ouest (tête à l'ouest); défunt inhumé avec ses vêtements, des objets de parure, parfois des armes ou des outils caractéristiques de sa condition ou de son métier. Or, la population que l'on trouve dans ces tombes d'un type nouveau, caractéristiques de la civilisation mérovingienne, est assez exactement la même que dans les nécropoles de l'époque gallo-romaine: il n'y a pas eu invasion, mais acculturation.

Dans nombre de sépultures de cette période fouillées récemment en Basse-Normandie, on a recueilli des bijoux de style anglo-saxon: fibules annulaires ou cupelliformes tout à fait semblables à celles que l'on trouve dans le Sud et le Sud-Est de l'Angleterre *(quoit-brooches, button-brooches)*. A Hérouvillette, on a même mis au jour dans une tombe du VIe siècle, une bractéate qui paraît bien avoir été frappée à l'aide de la même matrice que deux bijoux semblables trouvés dans le cimetière de Sarre (Kent). En Angleterre, les porteurs de ces pendentifs étaient des individus de race nordique; en Basse-Normandie, ce sont toujours des autochtones, des Méditerranéens graciles. A cet égard, l'exemple de dissonance le plus frappant est offert par la sépulture n° 10 du cimetière d'Hérouvillette. Ici, le mort a été inhumé avec l'armement complet: le long de son flanc droit, la lance; fichée en terre à son côté gauche, la hache de combat; à la ceinture, l'épée longue dans son fourreau et le scramasax. Entre les dents, une monnaie d'or à l'effigie de l'empereur Justinien, frappée entre 534 et 537; sur le corps, où elles avaient sans doute été enfermées dans une bourse, dix-sept petites monnaies d'argent émises, les unes par les Ostrogoths en Provence, les autres par les rois mérovingiens en Gaule septentrionale. Aux pieds du mort, l'outillage assez complet du forgeron et de l'orfèvre. La présence de l'armement complet indique que cet homme avait été un chef, sans que l'on puisse préciser davantage la nature de son pouvoir et le ressort dans lequel il l'exerçait; mais il était, en même temps, forgeron et sans doute orfèvre. Comment ne pas penser au héros des anciennes traditions germaniques, forgeron de son état, mais qui accède au rang aristocratique pour avoir fourni au roi des armes faites d'un acier dont il possède le secret. Telle fut, entre autres, l'aventure légendaire de Wieland, dont la version la plus connue se trouve dans la *Saga de Thidrek*: l'épée qu'il forge pour le prince est aussi robuste et tranchante que richement incrustée d'or dans son pommeau; dès lors s'ouvre pour lui une prestigieuse carrière. On voit aisément l'extrapolation que pourrait suggérer la découverte d'Hérouvillette, si l'étude anthropologique n'était là pour mettre les choses au point: l'homme qui repose dans la tombe n° 10 n'était pas un grand dolichocéphale blond, mais un Méditerranéen gracile...

Un peuplement danubien continu

Passé l'époque mérovingienne, nous n'avons plus de séries cohérentes d'ossements qui permettraient de déceler, à partir d'une information anthropologique, d'éventuelles variations dans le peuplement de la Normandie. Les cimetières utilisés ou créés à partir du IXe siècle se trouvent auprès des églises; des sépultures relativement récentes ou tout à fait contemporaines y ont été installées, recouvrant ou détruisant les inhumations plus anciennes; il est, en tout cas, impossible de mettre au

VOIES DE DIFFUSION DU NEOLITHIQUE EN EUROPE



jour la totalité de celles-ci. Or l'étude des ossements humains n'est vraiment intéressante, du point de vue de la recherche des types ethniques et surtout de l'enquête démographique, que si elle porte sur l'ensemble d'un groupe humain (d'une paroisse, par exemple). Seule la fouille de cimetières désaffectés depuis très longtemps permettrait de poursuivre en deçà de l'époque mérovingienne les observations qui ont fourni, pour les temps antérieurs, de solides données.

C'est dire, en particulier, que l'anthropologie physique ne peut, à l'heure actuelle, apporter sa réponse propre à une question ardemment et depuis longtemps débattue: quelle a été l'ampleur de l'immigration scandinave en Normandie à l'époque des Vikings? Les indications que nous possédons à cet égard sont assez contradictoires.

D'une part, les écrivains du IX^e^ et du X^e^ siècle font, dans leurs narrations, une place considérable aux raids, puis, dans certains cas, à l'immigration des hommes du Nord. Non seulement la terre donnée à Rollon et à ses successeurs par le roi carolingien a gardé le nom de Normandie, mais d'assez nombreux témoignages montrent qu'au début du XI^e^ siècle encore, les habitants d'autres régions de la France considéraient les habitants de ce nouveau duché comme des hommes dotés d'une culture différente de la leur. On peut ajouter à cela qu'en Normandie, d'innombrables noms de lieux ont une origine incontestablement nordique et que nombre de familles normandes portent aujourd'hui un nom qui perpétue très manifestement un ancien anthroponyme norois. Mais, d'autre part, les traces archéologiques de présence viking en Normandie sont rarissimes: quelques armes draguées dans le lit de la Seine, deux bijoux trouvés au XIX^e^ siècle près de Pont-de-l'Arche, vraisemblablement dans une sépulture féminine; peut-être quelques restes bien ténus de tombes naviformes dans un cimetière recouvert aujourd'hui par la mer, dans le Nord-Est du Cotentin; le réaménagement d'un rempart défensif daté du Bronze final dans la Hague.

Pareille distorsion entre le donné historique et le donné archéologique est bien troublante, même s'il ne s'agit pas ici d'un cas unique. D'autant plus regrettable est l'absence du dossier anthropologique.

Alors, faute de squelettes en séries cohérentes, pourrait-on faire appel à l'anthropologie physique du vivant? On l'a tenté; au siècle dernier, des médecins militaires ont effectué systématiquement des observations et des mensurations sur les jeunes hommes convoqués devant les conseils de révision. En Basse-Normandie, et particulièrement dans la Manche, une enquête de ce type fut menée, vers 1900, par le docteur R. Collignon, mais avec des techniques de mensuration fort imparfaites et sous l'inspiration de certains présupposés pseudo-historiques. Le docteur Collignon déclara, un peu hâtivement, avoir noté dès le début de la recherche, une très nette domination des brachycéphales au Sud et des dolichocéphales au Nord.

Si donc l'on veut s'en tenir à des données certaines, ou présentant un haut degré de vraisemblance, on conclura qu'un groupe ethnique de type Méditerranéen gracile, avec des caractères danubiens, s'est implanté dans les plaines de la Basse-Normandie au IV^e^ millénaire avant notre ère et qu'il s'y est maintenu au moins jusqu'à la fin de l'époque mérovingienne; il a été capable d'assimiler successivement plusieurs cultures venues de l'extérieur sans que celles-ci lui soient imposées par des flots de conquérants ou d'immigrants. Exemple exceptionnel de continuité dans le peuplement? On ne saurait le dire tant que des enquêtes comparables à celles du Laboratoire d'anthropologie de Caen n'auront pas été effectuées systématiquement dans d'autres régions, en coopération étroite avec les archéologues. Encore faudrait-il que ceux-ci eussent à leur disposition les laboratoires (au demeurant, bien peu coûteux) sans lesquels l'archéologie du peuplement continuera de balbutier. □

A la lumière des connaissances acquises, tout se passe comme si les nouveaux venus de l'Est, du type «Méditerranéen gracile», s'étaient installés en sédentaires, vers le milieu du IV^e^ millénaire avant notre ère, dans une Normandie vide ou peu peuplée.

Pour en savoir plus

- Sur les squelettes néolithiques de Fontenay-le-Marmion, voir J. Dastugue, S. Torre et L. Buchet, «Néolithiques de Basse-Normandie. Le deuxième tumulus de Fontenay-le-Marmion», *L'Anthropologie*, t. LXXVII, 1973, fasc. 5-6 et t. LXXVIII, 1974, fasc. 1.
- On trouvera, dans le grand ouvrage *La Préhistoire française* (Paris, CNRS, 1976), au t. II, *Les civilisations néolithiques et protohistoriques de la France*, divers aperçus présentés par Guy Verron sur le Néolithique, les Ages du bronze et du fer en Normandie (p. 387-401, 585-600, 802-815). Le même auteur prépare un ouvrage qui aura pour titre *Néolithique et Ages des métaux en Normandie*.
- L'étude anthropologique des restes osseux trouvés à Saint-Aubin-sur-Mer, Bellengreville, Fleury-sur-Orne, Saint-Martin-de-Caen, Ifs, a été publiée par le docteur J. Dastugue dans les *Annales de Normandie* de 1961 à 1967.
- La grande nécropole de Frénouville a fait l'objet de deux publications d'intérêt majeur: Christian Pilet, *La nécropole de Frénouville*. Oxford, BAR International Series, 1980, 3 vol., et Luc Buchet, «La nécropole gallo-romaine et mérovingienne de Frénouville. Étude anthropologique», *Archéologie médiévale*, VIII, 1978, p. 5-53.
- Sur Hérouvillette, on verra J. Decaens, J. Dastugue, et autres, «Un nouveau cimetière du haut Moyen Age en Normandie: Hérouvillette», *Archéologie médiévale*, I, 1971, p. 1-187.
- Sur les processus de brachycéphalisation ou de débrachycéphalisation en relation avec des phases d'endogamie ou d'exogamie, voir, en particulier, Ginette Billy, «Influence de l'exogamie sur les modifications céphaliques et staturales des populations actuelles», *Biométrie humaine*, VI, 1971, p. 73-86, et «Sur le problème de la débrachycéphalisation», *Comptes rendus de l'Académie des Sciences*, série D, 262, 1966, p. 559-562.
- On trouvera, dans *Cherbourg et le Cotentin* (Cherbourg, 1905, p. 27-46) sous le titre «Anthropologie», le résumé des observations faites par le docteur Collignon sur les conscrits du département de la Manche.

RENÉ SOMMER

«Paix et Liberté»: la Quatrième République contre le PC

On connaît le Mouvement de la Paix et son emblème, la fameuse colombe de Picasso. Mais qui se souvient de Paix et Liberté, créé en 1950 pour lutter contre la «propagande de Moscou»? C'était au temps où socialistes et communistes se livraient un combat sans merci.

«La guerre froide»... Voilà qu'au terme des années soixante-dix et à l'aube de la décennie quatre-vingts, l'actualité (Afghanistan, Pologne, Nicaragua, etc.) nous ramène à une période considérée il y a peu comme révolue. S'il y a retournement de tendance dans les rapports internationaux, cela peut-il rester sans effet sur la vie politique française, étant donné la place qu'y occupe le parti communiste?

«La colombe qui fait boum»

Pour la Quatrième République, la réponse ne fait pas de doute. Après leur départ du pouvoir en mai 1947, les communistes français se trouvèrent enfermés dans un ghetto dont ils ne devaient vraiment sortir qu'une quinzaine d'années plus tard, quand la diplomatie gaullienne opta pour la «détente, l'entente et la coopération» avec l'Est. Entre-temps, la France avait connu une véritable «guerre civile froide», dont les escarmouches les moins violentes n'étaient pas celles qui opposaient les frères ennemis, socialistes et communistes, à travers, notamment, le mouvement Paix et Liberté.

A l'automne de 1950 apparut en effet sur les murs, à Paris et en province, une affiche singulière: un oiseau à forme de char d'assaut brandissait un rameau d'olivier dans son bec transformé en canon... Tirée à quelque deux cent mille exemplaires, ornée d'une faucille et d'un marteau, «La colombe qui fait boum» — telle était la légende — voulait tourner en dérision les mots d'ordre pacifistes du Mouvement de la Paix auquel Picasso avait offert sa colombe. Au même moment, les auditeurs de la radio d'État se familiarisaient avec la voix d'un député radical, Jean-Paul David, qui, pendant cinq ans, allait régulièrement les entretenir des méfaits du communisme. Les Français venaient de découvrir Paix et Liberté. Dans ses premiers textes, le nouveau mouvement s'assignait une mission essentiellement défensive:

«Face à cette propagande communiste qui, depuis cinq ans, inonde le pays sans recevoir de réponse à la mesure de l'attaque, que fallait-il faire? [...] Nous voulons montrer que la propagande communiste utilise le mensonge. Chaque jour elle ment, chaque jour nous défendrons la vérité.»

S'agissait-il de la génération spontanée d'un groupement d'autodéfense psychologique, comme on voulait le faire croire à l'opinion?

Trente ans après, l'historien se trouve bien démuni pour satisfaire sa curiosité: les archives du mouvement ont disparu *(sic)*, les sources officielles (s'il en existe...) sont encore inaccessibles, les responsables politiques des années 1950 se montrent peu bavards à ce sujet. J'ai donc dû puiser l'essentiel de ma documentation dans les publications de l'organisation: son bulletin, ses tracts, ses affiches déposées à la Bibliothèque nationale et à la Bibliothèque de la documentation internationale contemporaine à

AGRÉGÉ d'histoire, professeur de lycée, **René Sommer** consacre ses travaux à l'histoire de la guerre froide et de la vie politique en France sous la Quatrième République. Il est l'auteur d'un mémoire de DEA (dactylographié) sur *Paix et Liberté*.

parti. Détachés de l'anticléricalisme traditionnel, libéraux en économie et vigoureusement anticommunistes, ils étaient assez bien représentés par un Émile Roche qui, le 3 septembre 1950, demandait la mise hors la loi du PC et l'avènement d'une « démocratie autoritaire ». Que, pour diriger la nouvelle organisation, le choix de Pleven se soit porté sur un radical n'est donc pas étonnant. De plus, un homme issu de l'un des « grands » partis de la « troisième force » — MRP ou SFIO — aurait pu être tenté de faire de Paix et Liberté un instrument en faveur de sa propre formation. Le dynamisme dont faisait preuve le jeune député tant dans sa municipalité qu'à la tête du RGR, joint à l'intérêt qu'il montrait pour les problèmes de Défense, ont probablement orienté la décision finale du chef du gouvernement.

Propagande ou guerre psychologique?

« Une enfilade de villas qui toutes se ressemblent, pas très loin de l'endroit où la rue de l'Université se jette dans l'avenue Bosquet. Des arbres et des oiseaux et, pour reconnaître le siège de Paix et Liberté, une guérite où rêve un ange gardien habillé de bleu sombre. La salle d'attente — passé la grille, le jardinet et le veilleur de service — est un petit musée des productions "maison". La massue de "Jojo - la Colombe", les revolvers, les faucilles et marteaux, le soldat soviétique sur fond de flammes et de croix, tournent sans pitié autour de la pièce. On respire en entrant dans le bureau de M. Jean-Paul David : un petit écrin empire vert, blanc et or, bien gardé des bruits par des portes matelassées de cuir et des tapis douillets[1]. »

Paix et Liberté ne ressembla ni à une association ni à un parti classique. Le mouvement n'enregistra jamais d'adhérents avec cartes et cotisations, même s'il recourut aux services de sympathisants pour coller des affiches ou distribuer des tracts. Il ne dévoila jamais, hormis celui de Jean-Paul David, le nom d'aucun de ses dirigeants. Aucun congrès, aucun meeting public ne jalonnèrent les cinq ans et demi de son existence. Quel contraste avec le Mouvement de la Paix, friand de parrainages illustres, de listes interminables et de congrès impressionnants ! Le vocable infamant d'« officine » lui fut donc rapidement opposé par les communistes, qui ne se privèrent pas de railler ce « secrétaire général — désigné par lui-même — d'un mouvement qui n'existe pas ».

Jean-Paul David s'entoura d'une douzaine de « permanents » discrets, auxquels se joignaient régulièrement de nombreux collaborateurs extérieurs, journalistes ou traducteurs. Les uns et les autres se recrutaient essentiellement dans le monde de la presse (un tel occupait un poste important à *Paris-Match*, tel autre, récemment arrivé d'au-delà du Rideau de Fer, trouvait à Paix et Liberté un gagne-pain avant de se faire un nom dans le journalisme) et dans celui — parfois confondu avec le premier — de la politique : le documentaliste de Paix et Liberté, Raymond Grimal, menait par ailleurs une classique carrière d'homme d'appareil au parti radical dont il fut, en 1951, un des vice-présidents. La tonalité générale de cette équipe n'avait rien d'extrémiste : le principal collaborateur de Jean-Paul David n'avait-il pas été peu après la guerre président d'honneur de l'UNEF ? Rue de l'Université s'activaient plusieurs services : le secrétariat général, un service de documentation qui recevait les journaux et les revues communistes français et étrangers, un service d'études et de recherches, une petite imprimerie pour les tracts, un service de diffusion du matériel de propagande, notamment en direction de la province où quinze « délégués régionaux » étaient chargés de le répartir. Aux échelons inférieurs, des responsables départementaux et locaux, tous bénévoles, complétaient le dispositif. Quant aux militants de base, faute de fichier, leur nombre reste impossible à connaître ni même à évaluer.

Au mot « propagande » Jean-Paul David préférait l'expression « guerre psychologique ». En tout cas l'efficacité de son mouvement fut incontestable. Simone de Beauvoir, dans *La force des choses*, le montre « inondant Paris d'affiches et de tracts ». Les tracts étaient parfois répandus à plus d'un million d'exemplaires. Les affiches — cent soixante-dix ont pu être recensées — voyaient souvent leur tirage dépasser les cent mille exemplaires. Si la plupart d'entre elles étaient d'un graphisme plus vigoureux que subtil, quelques-unes cependant tranchaient par leur qualité, notamment celle de Paul Colin qui, en 1954, honora les combattants de Dien Bien Phu « sacrifiés pour la liberté ». L'effet de choc qu'elles recherchaient était donc le plus souvent atteint. Paix et Liberté, qui signait ses affiches la plupart du temps, agissait à visage découvert. Tout comme Jean-Paul David lui-même dans les émissions radiophoniques qu'il inaugura le 22 septembre 1950. Alors que les « causeries au coin du feu » n'étaient pas encore entrées dans les mœurs politiques, ces émissions hebdomadaires puis bihebdomadaires firent beaucoup pour la notoriété de Paix et Liberté, malgré leur brièveté (elles ne duraient que quelques minutes) et leur ton monocorde (Jean-Paul David se bornait à lire son texte).

L'éditorial de *Défendre la Vérité*, bulletin hebdomadaire qui parut à partir d'octobre 1951, reprenait le

1. *Le Monde*, 14 juin 1952 (article de P. Drouin).

Nanterre (*BDIC*). J'ai aussi rencontré Jean-Paul David, qui m'a décrit la genèse et le fonctionnement de Paix et Liberté. Ne reniant rien de son passé, il ne déplaît pas à l'ancien député de rappeler qu'il était soutenu dans son entreprise par l'ensemble des partis non communistes... Dans quelles circonstances est donc né Paix et Liberté ?

Une contre-croisade

Depuis juillet 1950, le gouvernement français était présidé par René Pleven. Issu de l'UDSR (Union démocratique et socialiste de la Résistance), il était parvenu, non sans mal, à constituer un de ces cabinets dits de « troisième force » où, autour du MRP, de la SFIO et du parti radical, s'agglomeraient depuis trois ans les forces politiques qu'effrayaient tout à la fois l'activisme du RPF gaulliste et la « subversion » communiste. Or, depuis que le 10 mars 1950 le comité permanent du Mouvement de la Paix avait lancé de Stockholm son appel à l'interdiction de l'arme atomique, l'Europe occidentale était noyée sous un déluge de propagande pacifiste. Pour le gouvernement français, il était tentant de dénoncer le « double jeu » de Moscou en mettant en évidence la collusion entre le Mouvement de la Paix — qui taxait de « crime » l'utilisation de l'arme atomique, mais non le déclenchement d'un conflit par le régime communiste nord-coréen (juin 1950) — et les intérêts d'État de l'URSS dont l'infériorité nucléaire face aux États-Unis était patente.

Dans l'été 1950, le gouvernement français annonça le lancement d'une « campagne de vérité » qu'on n'hésitait pas, ici ou là, à qualifier de « croisade ». Le président du Conseil réunissait alors dans son bureau les responsables des partis de la majorité qui confièrent cette mission à l'un d'entre eux, Jean-Paul David.

Jean-Paul David était à l'époque secrétaire général du RGR (rassemblement des gauches républicaines) depuis la naissance de cette organisation (1946) qui regroupait le parti radical, l'UDSR de René Pleven et François Mitterrand, et un quarteron de rescapés de la Troisième République ou de Vichy. Après avoir fait ses premières armes au parti radical en s'occupant dans l'immédiat avant-guerre des « jeunesses », il avait participé modestement à la Résistance. A la Libération, parallèlement à ses activités privées d'entrepreneur de transports, il avait rapidement gravi les échelons du *cursus honorum* : membre du bureau du parti, député de Seine-et-Oise à l'âge de trente-quatre ans (novembre 1946), maire de Mantes un an plus tard. Il était parfaitement à l'aise parmi les radicaux, le plus souvent qualifiés de « néos », qui s'étaient, dès 1946, assuré les leviers de commande du

C'est d'abord comme riposte au Mouvement de la Paix noyauté par les communistes que fut lancé, en 1950, Paix et Liberté : la colombe de Picasso (ci-dessus) et l'appel de Stockholm (ci-contre) firent les frais de ses premières campagnes de propagande (*Arch. BDIC et J.-P. David ; cl. J.-L. Charmet/L'Histoire*).

Les élections législatives de 1951 fournirent à Paix et Liberté l'occasion de multiplier affiches et tracts. Son secrétaire général, le député radical Jean-Paul David (ci-contre), apportait ainsi une aide précieuse à l'ensemble des partis non communistes dans leur lutte contre le PC *(cl. BN et AFP).*

texte de l'allocution de Jean-Paul David. Le nom de ce dernier était le seul qui apparaissait dans cette revue d'apparence modeste, dont le but n'était pas d'atteindre directement la masse de l'opinion mais plutôt d'approvisionner élus et journalistes en arguments dans leurs polémiques avec le parti communiste. Cette « sorte de *digest* des paradoxes, curiosités, contradictions de la propagande communistes dans le monde » — comme l'appelait *Le Monde* — connut toujours un tirage limité, compris entre cinq et vingt mille exemplaires.

Plus délicate s'avère l'étude de l'action camouflée de Paix et Liberté : parmi les échos publiés par la grande presse, combien étaient inspirés par le service de documentation de la rue de l'Université ? Jean-Paul David fut à l'origine d'au moins deux hebdomadaires où pourtant ni le nom de son organisation ni le sien propre n'apparurent une seule fois : *Relais* (soixante-neuf numéros d'octobre 1951 à mars 1953) s'adressait aux jeunes en proposant à leur admiration des héros positifs, de Louison Bobet au général de Lattre, en vantant « la qualité française » et en exaltant « le sens du sacrifice de la France en Indochine ». Des erreurs commerciales, des désaccords entre l'équipe rédactionnelle et le commanditaire clandestin qui avait obtenu que le gouvernement, avec vingt-cinq mille abonnements destinés aux foyers et aux mess de l'armée, absorbât près de la moitié du tirage, menèrent assez vite l'expérience à son terme. Plus éphémère encore fut *Femmes Magazine* (vingt-huit livraisons entre novembre 1951 et mai 1952) mêlant les rubriques de vie pratique, les articles politiques, les romans à suivre, etc. Ce magazine n'arriva ni à se donner un style propre ni à se faire une place dans l'éventail de la presse féminine française, bien qu'il fît preuve d'un anticommunisme moins virulent que *Relais*.

Ce fut en revanche la veine la plus polémique qu'utilisa un autre « sous-marin » de Paix et Liberté : chaque dimanche matin, à partir de 1952, sur les ondes de Paris-Inter, « La Vie en Rouge » se présentait comme un documentaire sonore où reportages et montages décrivaient la vie dans les pays de l'Est. Le ton en était si combatif qu'il entraîna une protestation du *Monde* : « On camoufle aujourd'hui, sous des dehors officiels, une vulgaire entreprise de guerre psychologique. Pourquoi ce soudain mépris de l'auditeur ? » (31 mai 1952). Le cinéma enfin fut utilisé, quand Jean-Paul David suscita le tournage par Jacques Dupont de *Crève-Cœur*, un long métrage destiné à glorifier les exploits du bataillon français en Corée que la propagande communiste assimilait couramment à la LVF (Légion des volontaires français contre le bolchevisme, sous l'Occupation). Il bénéficia du soutien logistique de l'armée française, et une allocution du général Monclar, commandant du bataillon, précédait le film, réalisé en 1952 sur les lieux mêmes des combats, avec pour seuls « acteurs » les soldats français des forces de l'ONU. Sa sortie en salle provoqua de vives réactions (Georges Sadoul fut même inculpé d'injures et de diffamation envers l'armée française pour un article de *L'Humanité*[2]), et

2. J. Daniel, *Guerre et cinéma*, Paris, A. Colin, 1972.

sa carrière commerciale fut brève.

Quels thèmes Paix et Liberté utilisa-t-il à travers tous ces média ? Comme il s'attaquait à un parti où le culte de la personnalité prenait des proportions considérables, il n'est pas étonnant que « Maurice » ait été une de ses têtes de turc habituelles. L'attitude de Thorez quittant la France en 1939 était sans cesse évoquée pour être versée comme une pièce majeure au procès de « trahison permanente » fait au parti communiste. Sa maladie survenue le 10 octobre 1950, puis son transfert en URSS ont fourni bien des sujets d'étonnement, d'amusement ou de scandale. *L'Humanité* du 16 novembre était parue, avec un titre énorme : « Ils ont voulu tuer Maurice Thorez. » On y apprenait que l'appareil qui transportait le secrétaire général avait été attaqué par un avion de chasse américain au-dessus de l'Allemagne occidentale. En réalité il ne s'était agi que d'une courte et banale escorte de routine restée inaperçue des passagers eux-mêmes[3]. Paix et Liberté fit de cet épisode bouffon une bande dessinée : « Ils ont voulu tuer le Fils du Peuple ! (Drame du ciel). » On y voyait « le héros de la Révolution en marche », « la compagne au grand cœur » à son chevet, livré à des médecins français coiffés de bonnets d'âne :

« Heureusement, un grand docteur soviétique, un vrai savant celui-ci, le fameux professeur Staline, décide d'intervenir [...]. Il dépêche aussitôt à Paris, à bord d'un avion rapide, son adjoint, le professeur Davidenkov [...] le plus grand savant du monde et d'ailleurs. »

L'histoire se terminait sur la vision de Thorez « hospitalisé d'urgence dans la fameuse "clinique du Kremlin" [incomparable pour le traitement des affections telles que "tétane", "rotakyane" et tous les dévirationismes rebelles]. Là les plus grands spécialistes du monde (en fait Staline, Molotov et Vychinski en tenue de médecins) vont s'employer à lui rendre la santé. »

Thorez étant finalement revenu en France le 10 avril 1953, plusieurs campagnes d'affiches se scandalisèrent des nombreuses résidences que le convalescent semblait collectionner : « Toi tu détiens ton bâteck, Thorez sa villa de 28 millions. » Le biographe de Thorez, Philippe Robrieux, confirme aujourd'hui le prix d'achat de la villa du Cannet et souligne l'impact de la campagne de Paix et Liberté[4].

Ce type d'attaque personnelle était pourtant assez rare. Le thème incontestablement le plus répandu était celui du danger militaire soviétique. L'Union soviétique était présentée comme ouvertement tournée vers la guerre : « Est-ce à des écoliers français qu'a jamais été posé un problème comme celui-ci: "le bataillon occupe un secteur du front d'une longueur de 1 860 mètres et possède comme armement 600 fusils, 27 mitrailleuses et 18 mitrailleuses. Le fusil tire 10 coups à la minute, la mitrailleuse 60 et la mitrailleuse 300. Combien de projectiles seront tirés en une minute sur un mètre de front ?" [...] Est-ce dans nos manuels scolaires que l'on trouve des exercices de cet ordre ou n'est-ce point dans le livre soviétique d'arithmétique de MM. Nikitine, Poliak et Volodine [...] édité à Moscou ? [...] Le communisme vit et progresse dans la guerre. Il ne veut pas la paix. »

Un commun dénominateur

L'image de « la paille et la poutre » était utilisée pour bien faire apparaître l'inquiétence de l'Union soviétique qui, d'une part taxait la France de colonialisme et, d'autre part, asservissait la moitié orientale de l'Europe : « Le nombre de femmes violées par les troupes russes d'occupation augmente considérablement en Allemagne orientale. » L'asservissement, c'était bien ce que subirait une France aux mains des communistes dont le système était « issu de conceptions dictatoriales asiates ». L'URSS n'était qu'une « dictature sanglante », ce dont témoignaient aux quinze à vingt millions de détenus. Au reste l'échec économique était patent. Des tracts dispensaient ce conseil non dépourvu de malice :

« Ouvriers communistes. Emigrez en URSS. En URSS vous gagnerez en moyenne 500 roubles par mois et vous pourrez acheter avec cette somme 117 kilos de pain blanc à 4,25 roubles le kilo [...] Tandis qu'en France, le salaire correspondant n'est que de 20 000 francs vous permettant d'acheter 555 kilos de pain blanc à 36 francs le kilo. »

Embrigadement généralisé, régime policier, dictature, camps de concentration, tout converge pour amener à cette conclusion : « Chez Marx, l'histoire s'incarne dans le prolétariat ; chez Lénine, dans l'état-major, chez Staline, en un seul homme : c'est le fascisme. » L'assimilation était constante et alimentée aussi bien par le rappel du pacte germano-soviétique que par la vague d'antisémitisme déclenchée à l'Est dans les derniers mois de la vie de Staline ou encore par l'organisation de la toute jeune RDA. Celle-ci avec ses Jeunesses communistes si semblables aux jeunesses hitlériennes, avec son état-major mal épuré, était la perpétuation de l'Allemagne nazie où sous la direction de « Cocos-nazis », étaient formés des « SS communistes ». Il n'est pas douteux qu'aimé Paix et Liberté tentait de retourner contre ses auteurs l'accusation de « collaboration avec les nostalgiques du nazisme » que le parti communiste lançait contre le gouvernement français, coupable d'associer la RFA à la défense de l'Europe occidentale. La thématique issue de la période 1939-1945 était encore utilisée quand, pour dénoncer la « cinquième colonne stalinienne », Thorez était présenté comme « l'homme qui a fait le don de sa personne à l'URSS » ou quand une affiche présentait on « télégramme » du secrétaire général du

— Flute ! Jean-Paul David est déjà passé !..

Le PC semble avoir été, un temps, décontenancé par la vigueur d'un adversaire aux moyens financiers importants et fort de l'appui gouvernemental. Les caricatures de L'Humanité-ci-dessus ressuscitent d'une efficacité douteuse contre un Jean-Paul David qui parlait régulièrement à la radio d'Etat ([1] *L'Humanité-Dimanche), Arch. J.-P. David).*

PCF : « Après 2 ans soins admirables médecins soviétiques — Rentre bientôt — stop — Me trouve beaucoup plus résistant qu'en 1940. »

Dans la vaste panoplie de sa propagande contre le PC, la CGT (presque toujours appelée « CGTK » — « K » comme Komintern ou Kominform...) et le Mouvement de la Paix, Jean-Paul David n'hésitait donc pas à faire flèche de tout bois. Cependant d'étranges silences ou une discrétion relative affectaient des thèmes qu'on aurait pu croire a priori privilégiés : la situation de la religion dans les pays de l'Est ; les rapports avec les États-Unis. Jamais Paix et Liberté ne proposa publiquement la mise hors la loi du PCF, alors que régulièrement cette hypothèse était évoquée par certains hommes politiques. Tout se passait donc comme si elle négligé ce qui aurait pu déplaire à tel ou tel parti non communiste et comme si le discours diffusé cherchait à être une espèce de dénominateur commun de l'anticommunisme.

Les honorables correspondants

Face à cette offensive, la réaction communiste fut longtemps inefficace. Contre Paix et Liberté, le parti communiste cherchait à constituer un front aussi large que possible. Il semblait pouvoir y parvenir quand le catholique Jean-Marie Domenach déclarait par exemple à *Radio Liberté* : « La radio appartient d'abord et avant tout à la nation [...]. Les émissions de Jean-Paul David, c'est de la propagande grossière. » Autre élément de la riposte, les fiches de « Pères et Libertés ». Pour les communistes, elles bénéficiaient d'une triple alimentation : l'argent du patronat, les dollars de Washington et les fonds secrets dont Fernand Grenier, le 10 décembre 1951, à la tribune de l'Assemblée nationale, révélait le montant à rien de moins qu'un milliard de francs pour la première année d'existence de l'organisation, tandis qu'un an plus tard *Radio Liberté* avançait pour 1952 le chiffre énorme de quatre milliards. Jean-Paul David se bornait à répliquer que son mouvement ne vivait que des contributions de ses partisans.

Vocabulaire de guerre froide encore, quand Jean-Paul David était présenté comme le « Führer de l'officine Paix et Liberté », le « Goebbels au petit pied » (titre d'une rubrique de *Ce soir en France* tenue par Laurent Salini sur les ondes de Radio-Prague), ou le continuateur des oeuvres de la collaboration : « la maison Philippe Henriot (Jean-Paul David successeur). » Mais l'affaire prit vite un tour parti-

3. Ph. Robrieux, Maurice Thorez, vie secrète et vie publique, Paris, Fayard, 1975, p. 300.
4. Ph. Robrieux, op. cit., p. 434.

La « Quatrième » contre le PC

culier quand, en plein Palais-Bourbon, Fernand Grenier, en août puis en décembre 1951, accusa Jean-Paul David d'avoir, sous l'Occupation, « gagné gros en ouvrant des bars à Amiens et à La Rochelle pour les bourreaux nazis tout en fraudant le fisc ». Dès lors tout s'expliquait : « Il est pour les accords de Londres[5], pour Adenauer et le réarmement des nazis. Et comment ! C'est qu'il y aura aussi et encore des bordels à monter comme en 1943, n'est-ce pas ? »

Le député de Seine-et-Oise gagna le procès qu'il intenta aux journaux qui avaient colporté ces calomnies. Il aurait en effet été étonnant que, à une époque où le parti communiste était prompt à traiter de « nazi » le moindre de ses adversaires, René Pleven ait choisi d'exposer à la hargne des communistes un homme qui n'aurait pas eu un passé irréprochable.

Au début des années cinquante la campagne communiste, déjà obérée par ses excès, avait peu de chances de réussir : le monde politique était quasiment unanime dans l'anticommunisme. Dans chacun des partis, du RPF à la SFIO, Jean-Paul David disposait d'un « correspondant » avec lequel il coordonnait la guerre psychologique ; il pouvait à l'occasion tirer pour eux des tracts ou des affiches, à condition qu'il s'agisse d'attaquer les « staliniens » et non de polémiquer avec d'autres formations « nationales ». L'organisation pouvait compter sur la fermeté du soutien gouvernemental, et Vincent Auriol lui-même — son Journal en témoigne — tout en la trouvant peut-être outrancière dans sa propagande, l'approuvait de « mener bataille constamment pour que l'opinion sache ce qu'ils [les communistes] font partout, chez les satellites, en France même » (4 décembre 1951).

A partir de 1953 et 1954 la production d'affiches et de tracts fléchit considérablement ; le rythme de parution du bulletin se ralentit pour devenir finalement mensuel : Paix et Liberté était victime du « dégel ». Les premières ouvertures diplomatiques du Kremlin avaient été accueillies avec la plus grande méfiance. La répression des émeutes de Berlin-Est (juin 1953)[6], l'annonce que l'URSS disposait de la bombe H (août 1953), l'émotion de l'opinion devant le sort tragique des combattants de Dien Bien Phu[7] lui avaient fourni de nouvelles ar-

mes. Cependant quand Pierre Mendès France, nouveau président du Conseil, partit pour Genève, en juin 1954, négocier l'avenir de l'Indochine, le « jusqu'auboutisme » de l'organisation de Jean-Paul David ne coïncidait plus avec la nouvelle ligne du gouvernement français. Alors qu'en janvier 1955, 10 % seulement des Français craignaient une guerre mondiale et que 52 % écartaient cette hypothèse, Paix et Liberté pouvait-il rencontrer dans l'opinion le même écho que dans les premières années ? Au moment de son apparition, 34 % des Français (contre 31 %) prévoyaient un conflit généralisé pour les années à venir[8].

L'évolution de la situation politique intérieure rendait, elle aussi, difficile la position de Paix et Liberté. Depuis 1952, la coalition anticommuniste au pouvoir avait semblé se renforcer par l'intégration progressive au système des parlementaires gaullistes. Deux ensembles s'étaient dégagés : un centre-droit (Pinay puis l'équipe Laniel-Bidault) et, face à lui, un centre-gauche (symbolisé en grande partie par Pierre Mendès France). La « troisième force », qui avait engendré Paix et Liberté, était morte.

En outre, la question de l'armée européenne avait fait voler en éclats le consensus des partis de gouvernement en matière de Défense nationale. Paix et Liberté avait proclamé sa neutralité sur ce point. Cependant il était aisé de deviner ses sentiments profonds quand *Défendre la Vérité* écrivait : « Il est permis de croire à une décision parlementaire approuvant l'orientation européenne et atlantique déjà prise[9]. » Que pouvait une organisation dont la raison d'être était de parler au nom de partis ou d'hommes qui ne s'entendaient plus[10] ?

C'est dans ce contexte qu'éclata à l'automne 1954 l'affaire de la divulgation des secrets de la Défense nationale que la presse baptisa « l'affaire des fuites ». Elle fut l'occasion d'une attaque en règle, de la part des ultras de l'anticommunisme, contre le gouvernement Mendès France et son ministre de l'Intérieur, François Mitterrand.

Mais d'autres insistaient au contraire sur le fait que le compte rendu en cours d'élaboration de la réunion tenue par le Comité supérieur de la Défense nationale le 10 septembre avait été saisi par la DST huit jours plus tard, sur le commissaire Dides. Ce « géant de foire d'empoigne, tout en muscles, attraction retentissante de la Quatrième République[11] », avait connu dans la police une carrière rapide, notamment pendant l'Occupation. Après une brève suspension à la Libération, il avait été rétabli dans ses fonctions de commissaire. Grâce à Jean Baylot, nommé à la préfecture de Police en 1951, Dides était devenu un « personnage ». Le nouveau préfet, qui consacrait l'essentiel de son activité à la lutte anticommuniste, faisait de Dides son chargé de mission en la matière. Mais Baylot avait été remercié en juillet 1954 par le nouveau ministre de l'Intérieur. Quel était donc son rôle exact dans cette affaire de « fuites » dont le gouvernement faisait les frais ? Pouvait-on, d'autre part,

5. Ces accords venaient de reconnaître la souveraineté totale de la RFA et de lui ouvrir les portes de l'OTAN (octobre 1954).
6. Cf. J.-F. Soulet, « Berlin-Est 1953 : la révolte ouvrière », *L'Histoire* n° 39, novembre 1981.
7. Cf. J. Lacouture, « La défaite de Dien Bien Phu », *L'Histoire* n° 12, mai 1979, p. 14.
8. *Sondages*, 1951, n° 1, et 1955, n° 1.
9. Le 27 mai 1952 avait été signé le traité instituant la « Communauté européenne de défense », sur la ratification duquel le Parlement devait se prononcer.
10. Cf. R. Rémond, « Quand la CED divisait les Français », *L'Histoire* n° 13, juin 1979, p. 14.
11. Ph. Bernert, *Roger Wybot et la bataille pour la DST*, Paris, Presses de la Cité, 1975, p. 284.

M. Louis Vallon met en cause M. J.-P. David et Paix et Liberté

« Une organisation parallèle au ministère de l'intérieur »

Auteur d'une interpellation sur l'« affaire »

« Déjà avant les élections de 1951 M. Jean-Paul David avait pris l'habitude de tenir des réunions périodiques dans les locaux de Paix et Liberté, où se trouvaient réunis autour du maître de maison, le préfet de police ainsi que divers préfets parmi les plus importants. Il y a trois semaines environ, une dernière réunion a eu lieu dans les locaux de M. Baylot. » C'est de celle dont j'ai pu entendre parler. S'est tenue dans la présidence de Paix et Liberté, sous la présidence de M. Provuzel, l'un des secrétaires généraux du ministère de l'intérieur, y assistaient ainsi qu'un représentant de l'O.T.A.N. Le gouvernement Mendès-France y fut violemment attaqué.

M. Vallon écrit alors qu'il tient à revenir sur ce point ses explications semblée nationale et il conclut : « C'est parce qu'il s'agit bien là d'une organisation parallèle au ministère de l'intérieur, bien plus comme un partisan de l'ordre que M. Baylot, qui opèrent ces dernières années, un haut fonctionnaire » et qu'il s'agit bien là d'une organisation parallèle au ministère de l'intérieur. » On peut se demander quelles sont les activités de ces deux personnages, le « réseau » Liberté. »

« Nous ne laisserons pas pourrir l'affaire »

Après l'inculpation de M. Dides écrit M. d'...

ALFRED DELARUE A ÉTÉ ENTENDU PAR LE JUGE D'INSTRUCTION DE VERSAILLES

D'OU VIENT, OU VA « PAIX ET L'

de *La Vigerie*

Le commissaire Dides et Jean-Paul David

L'EXAMEN des péripéties de l'affaire des fuites dont la justice militaire est saisie et sur le fond de laquelle nous réservons notre jugement, fournit l'occasion de rappeler quelles conditions

leurs déjà en rapports étroits avec cette dernière organisation. C'est à partir de 1949 en effet que Jean Dides, qui avait milité au sein du Rassemblement du Peuple Français de 1947, prit sur lui de soustraire progressivement une partie des éléments du service d'ordre de ce mouvement politique à l'autorité de ses dirigeants, pour l'utiliser à « Paix et

dence du
du Minis
divers
perso
saire

L'article de M. Louis Va
incrimination. Le mini
attitude secrétaire d'
cependant que
préfecture

A partir d'octobre 1954, « l'affaire des fuites » fit les gros titres de l'actualité. Le député gaulliste Louis Vallon, dans la presse puis à l'Assemblée nationale, mit en cause Paix et Liberté. Il révéla que l'organisation de Jean-Paul David était, grâce au commissaire Dides (ci-contre) en liaison avec les « hautes sphères » de la police (cl. AFP et © *Le Monde* et France-Observateur).

imaginer qu'il n'ait pas partie liée avec Paix et Liberté ? Dans une partie de l'opinion, celle notamment qui avait applaudi à la fin de la guerre d'Indochine et au rejet de la CED, ces questions étaient posées ouvertement. Mais l'assaut final contre Paix et Liberté vint des gaullistes.

Les relations n'avaient jamais été bonnes entre l'organisation de Jean-Paul David et le mouvement gaulliste qui avait craint dès l'abord que Paix et Liberté ne lui ôtât le monopole de l'anticommunisme de combat. Ainsi Dides qui avait été un des responsables du secteur « professionnel et social » du RPF l'avait quitté avec une partie du service d'ordre pour se mettre — du moins le député gaulliste de gauche Louis Vallon l'en accusait-il — à la disposition de Paix et Liberté. La campagne lancée par cette organisation dans les années 1952-1954 en faveur de l'unification européenne n'avait fait qu'accroître le contentieux. Louis Vallon avait donc des comptes à régler et, en outre, il ne lui déplaisait pas d'attiser les dissensions entre les hommes de la défunte « troisième force ». Il dénonça d'abord les activités de Dides et de son « réseau » : s'y seraient retrouvés des inspecteurs des brigades spéciales de Vichy qui auraient, grâce à des pièces soustraites en 1944 aux Renseignements généraux, constitué un important fichier sur les activités du parti communiste. Dides, malgré et même grâce à ces mauvaises fréquentations, serait devenu l'un des piliers de Paix et Liberté et aurait — c'est le second point de l'offensive de Louis Vallon — régulièrement participé à des réunions mensuelles tenues dans les locaux de l'organisation de Jean-Paul David :

« Assistaient d'ordinaire à ces réunions, sous la présidence du secrétaire général de cette organisation [...] avec le directeur de la Sûreté nationale, le préfet de Police, de hauts fonctionnaires de divers ministères, dont la présidence du Conseil, le ministère des Affaires étrangères, divers préfets [...]. A partir de l'été 1953, les réunions furent ouvertes à diverses personnes appartenant, l'une à l'administration de l'OTAN, les autres à des sociétés nationales (SNCF et EDF) et divers organismes [...]. Le ton

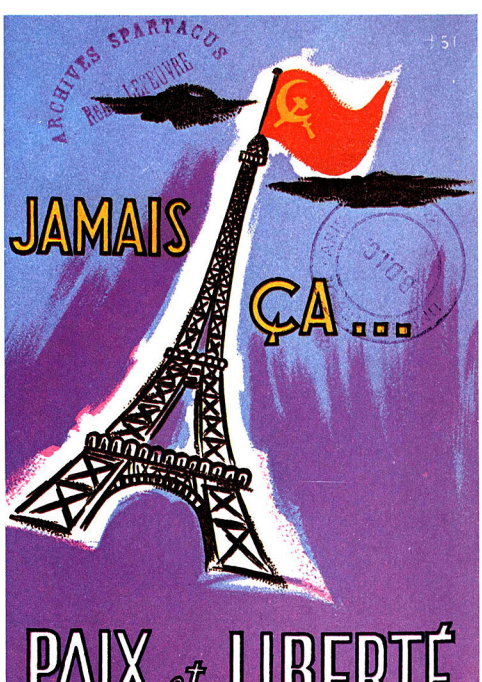
y était en général officieux. »

Il ne faisait aucun doute pour Louis Vallon que depuis l'arrivée au pouvoir de Mendès France l'organisation servait de lieu de rencontre aux adversaires de la politique étrangère du nouveau président du Conseil.

Jean-Paul David se contenta de tout nier en bloc. Personne ne semblait désireux d'aller — du moins en public — au fond des choses. Cependant l'image de Paix et Liberté sortait de l'affaire sérieusement altérée.

Une fuite mortelle

Aujourd'hui les « révélations » de décembre 1954 sont dans l'ensemble vérifiées : Paix et Liberté a vécu tout au long de son existence — même sous Mendès — grâce aux fonds secrets du gouvernement (selon Jean-Paul David, ils payaient les frais fixes : salaires des permanents, loyers, etc., tandis que le matériel de propagande était financé par les contributions privées venant de particuliers ou de milieux d'affaires). Dides faisait le lien entre David et Baylot. Enfin, il existait bien au plus haut niveau, auprès du secrétaire général, ce que celui-ci appelle aujourd'hui un *brain-trust* où la stratégie était mise au mouin (un « détail » demeure mystérieux : Jean-Paul David nie qu'aucun représentant de l'OTAN y ait jamais mis les pieds). En revanche la participation de Paix et Liberté à un complot dirigé contre le gouvernement n'est pas prouvée. Toutefois, le seul fait que cette hypothèse ait pu être émise en dit long sur l'atmosphère dans laquelle vivait désormais l'organisation. Pour elle, l'alternative était la suivante : choisir son camp, en devenant l'organe des ultras de l'anticommunisme qui s'opposaient au nouveau cours des choses, ou disparaître. Que le premier terme du dilemme ait eu quelque chance de passer dans les faits, on peut en trouver une preuve dans l'action des groupes Paix et Liberté des usines Simca de Poissy : en 1955-1956 ils s'en prenaient aux militants de la CGT avec des méthodes que leurs victimes pouvaient facilement qualifier de « fascistes ». Paix et Liberté était cependant trop dépendant du gouvernement pour que ce dévoiement factieux allât bien loin : création du gouvernement lui-même, Paix et Liberté ne pouvait vivre qu'avec son aval. Cet appui officieux était à la fois le garant de sa puissance et le juge de l'opportunité de son existence.



Une image-choc comme les aimait Paix et Liberté... Cependant, avec les débuts de la « détente » avec l'Est, l'organisation devenait encombrante pour ceux-là mêmes qui l'avaient créée *(Arch. BDIC; cl. J.-L. Charmet/ L'Histoire).*

En décembre 1955, après avoir dissous l'Assemblée nationale, le président du Conseil, Edgar Faure, suspendit, afin qu'elle n'interférât pas dans la campagne électorale, l'émission radiophonique de Paix et Liberté. Celle-ci ne reprit jamais. En février 1956, un mois après les élections qui avaient apporté une cinquantaine de sièges supplémentaires au parti communiste, le secrétaire général signa son dernier éditorial dans *Défendre la Vérité* : « Si tous les républicains, si tous les nationaux s'étaient entendus [...] au lieu de se déchirer entre eux [...], ne croyez-vous pas que le résultat aurait été autre ? » L'équipe mise en place par Jean-Paul David continua à faire paraître le bulletin jusqu'en juillet de la même année. L'organisation mit alors fin à ses activités.

Si la signification intérieure de Paix et Liberté — un mouvement destiné à contenir la propagande communiste au profit des partis au pouvoir — semble claire, ses implications internationales le sont moins. Dès 1951, des comités Paix et Liberté s'étaient formés en Italie, en Belgique, aux Pays-Bas, en Sarre, au Danemark, en RFA, au Viet-Nam. La Grèce, la Turquie, la Suisse, l'Australie, la Grande-Bretagne se joignirent ensuite au mouvement. Ces organisations étaient indépendantes les unes des autres mais leur action était coordonnée par un Comité international présidé par Jean-Paul David. Celui-ci s'était à plusieurs reprises rendu aux États-Unis où il avait reçu le meilleur accueil des plus hautes personnalités, rencontrant longuement le vice-président Nixon. Il avait aussi parcouru presque tous les pays de l'OTAN pour expliquer les principes de la guerre psychologique, tels qu'il les exposait dans une brochure où il préconisait la création d'un « *Shape* [quartier général des forces alliées en Europe] de défense psychologique ». Il est pour l'instant impossible d'affirmer que le gouvernement américain intervint directement dans la création, le financement ou l'activité de Paix et Liberté. Jean-Paul David le nie vigoureusement. Cependant lorsqu'on sait qu'une association comme le « Congrès pour la liberté de la culture », destinée aux intellectuels et fondée en juin 1950, fut régulièrement, quoique à l'insu de ses dirigeants, financée par la CIA[12], peut-on imaginer que la création de Paix et Liberté, trois mois plus tard, ait été entièrement fortuite et étrangère à la stratégie américaine d'endiguement psychologique ?

L'objectif a-t-il été atteint ? L'opinion française a-t-elle été touchée par les campagnes de Paix et Liberté ? Une enquête effectuée par l'IFOP en août 1953[13] apporte quelques éléments de réponse, d'abord quant à la notoriété du mouvement : sur quatre Français, deux le connaissaient, principalement à cause de ses émissions de radio, et pour l'un d'entre eux c'était même l'organisation anticommuniste par excellence. Invitées à se prononcer sur le point de savoir quelle était la propagande la plus efficace, de la communiste ou de l'anticommuniste, 25 % des personnes interrogées citaient la première et 16 % la seconde (soit un écart de neuf points). Quand il leur était demandé d'apprécier la situation « il y a deux ou trois ans », les « sondés » donnaient respectivement 35 % et 8 % (écart de vingt-sept points). L'opinion semblait donc consciente de l'effort accompli par les anticommunistes depuis 1950-1951, donc depuis la naissance de Paix et Liberté. Est-ce à dire que cette organisation avait fait reculer le PCF ? C'est peu probable : il résulte de diverses réponses qu'elle avait peu influencé les communistes ou les indifférents et avait surtout convaincu ceux qui ne demandaient qu'à l'être.

Tirant les marrons du feu au profit de l'ensemble du personnel politique qui n'avait pas à se brûler les doigts en se compromettant dans une propagande parfois un peu « grosse », Jean-Paul David acquit une réputation de forcené de l'anticommunisme. Ce qui explique probablement que cet homme dynamique et ambitieux, député pendant seize années consécutives, secrétaire général d'un RGR qui fit élire une centaine de députés sous son sigle en 1951, ne reçut jamais le moindre portefeuille ministériel. En 1962 il se prononça pour le non au référendum d'avril sur les accords d'Evian et fut un des animateurs du « cartel des non » hostile à l'élection présidentielle au suffrage universel direct : il perdit en novembre de la même année son siège de député au profit d'un gaulliste. Il resta maire de Mantes jusqu'aux élections de 1977, où une liste d'union de la gauche l'évinça.

Moins mouvement d'opinion qu'organisation d'action psychologique, Paix et Liberté témoigne de l'inquiétude éprouvée, jusque dans les plus hautes sphères de l'État, devant les initiatives communistes au début des années cinquante. C'est en ces années que se situe l'apogée de la guerre froide à la française. Ensuite celle-ci, sans disparaître totalement — l'affaire hongroise allait la raviver — s'atténua progressivement, entraînant la mort d'une organisation dont la raison d'être s'effaçait. □

12. Voir les Mémoires de son secrétaire général Nicolas Nabokov *in Cosmopolite*, Paris, R. Laffont, 1976.
13. *Sondages*, 1954, n° 1.

Pour en savoir plus

Les relations internationales

• André Fontaine, *Histoire de la guerre froide*, Paris, Fayard, tome I, *1917-1950*, 1965 ; tome II, *1950-1971*, 1967.

La guerre froide

• François Fonvieille-Alquier, *La grande peur de l'Après-guerre, 1946-1953*, Paris, Laffont, 1973.

La Quatrième République et « Paix et Liberté »

• Georgette Elgey, *La République des contradictions, 1951-1954*, Paris, Fayard, 1968.

• Paul-Marie de La Gorce, *Naissance de la France moderne*, Paris, Grasset ; *L'après-guerre*, 1976 ; *Apogée et mort de la Quatrième République*, 1979.

• Jean-Pierre Rioux, *La France de la Quatrième République. L'ardeur et la nécessité, 1944-1952*, Paris, Le Seuil, 1980.

Les groupes « Paix et Liberté » des usines Simca

• Marcel Caille, *Les truands du patronat*, Paris, Éd. sociales, 1977.

• Henri Rollin, *Militant chez Simca-Chrysler*, Paris, Éd. Sociales, 1977.

Les « néo-radicaux »

• Francis de Tarr, *The French Radical Party from Herriot To Mendès France*, Londres, Oxford University Press, 1961.

« L'affaire des fuites »

• Claude Clément, *L'affaire des fuites. Objectif Mitterrand*, Paris, Olivier Orban, 1980.

• Philippe Bernert, *Roger Wybot et la bataille pour la DST*, Paris, Presses de la Cité, 1975.

• Claude Angeli et Paul Gillet, *La police dans la politique 1944-1965*, Paris, Grasset, 1967.

« L'Histoire » a publié

• Bernard Legendre, « Quand les intellectuels partaient en guerre froide », n° 11, avril 1979, p. 79-80.

• Pierre Milza, « La guerre froide à Paris. Ridgway la peste », n° 25, juillet-août 1980, p. 38 à 47.

ANNE-MARIE MOULIN ET PIERRE CHUVIN

Des Occidentaux à la cour du sultan...

Au XVIIIe siècle, c'est chez le sultan de Constantinople que les minoritaires juifs et protestants chassés d'une Europe intolérante trouvaient refuge. Et devenaient conseillers du prince. Cette élite déracinée faillit changer le destin de l'Empire ottoman...

UN jour de 1702, un jeune prêtre portugais — il n'a que vingt-cinq ans — s'embarque à Marseille pour Constantinople. On pourrait croire que c'est un missionnaire chargé de ramener à la Vraie Foi les brebis égarées de l'orthodoxie. Ou qu'il veut s'enrichir par le trafic florissant des monnaies de mauvais aloi. Il vient de Bordeaux, où il a passé quelque temps dans la communauté des « marchands portugais » et appris la médecine.

En 1702, cela veut dire en clair que Daniel da Fonseca n'est pas un prêtre, ou si peu. C'est un marrane, un juif converti de force au catholicisme. Une fois à Istanbul, il jette la soutane et exerce sa profession : ses connaissances, non intelligence lui ouvrent une carrière... Il s'explique sur sa conduite au marquis d'Argens. Celui-ci ne pouvait approuver « qu'étant juif il eût voulu abuser de nos mystères. Que voulez-vous, me disait-il ? Je cherchais à me cacher et je croyais ce moyen le plus sûr de tous. Si j'avais été dans un pays libre, je ne me serais point porté à cette extrémité. Ce sont les cruautés de l'Inquisition qui m'y réduisirent. Elle avait fait brûler mon grand-père et mon oncle. Mon père ne s'était sauvé de leurs mains que par la fuite. Ils m'avaient [l'Inquisition] pris âgé de huit ans et m'avaient baptisé sans savoir ce que je faisais[1]». A Porto, Daniel, parvenu à l'âge d'homme, court les mêmes dangers que son père. « Il était prêtre et judaïsait en secret. L'Inquisition en ayant appris quelque chose, on alla chez lui pour le saisir. Heureusement, on ne trouva qu'un de ses frères. Ayant appris que le Saint-Office était dans la maison, il sortit de la ville et se sauva en France. »

L'histoire de Fonseca est exemplaire, et pas seulement de la tragédie des marranes. Il appartient à la dernière vague de migrants partis chercher asyles du sultan le minimum de tolérance que leur refuse leur patrie.

Dans la même période arrivent aussi à Istanbul des réformés qui se sont enfuis de France après la révocation de l'édit de Nantes, et de Hongrie où règne désormais le catholicisme autrichien. Ces immigrés mettent au service des Ottomans leur savoir-faire et leur énergie. Ils sont horlogers, médecins comme Fonseca, ou encore hommes de guerre. Souvent. Ils apportent avec eux des techniques : un réformé français converti à l'Islam, David Genyek, crée en 1720 le premier service de pompiers ottomans; un peu plus tard, un autre converti, socinien hongrois d'origine, Ibrahim Müteferrika, fonde la première imprimerie ottomane. Puis le fameux comte Alexandre de Bonneval, tôt brûlés dans les armées du roi de France, devient Bonneval Pacha et organise un corps de bombardiers.

Ces étrangers n'auraient pas réussi s'ils n'avaient rencontré du côté ottoman des esprits ouverts et capables de soutenir leurs efforts. Peu après l'arrivée de Fonseca à Constantinople, en 1703, un nouveau sultan monte sur le trône, Ahmet III passe pour être avare, cruel, pour aimer les plaisirs. Il n'est guère populaire, soit ; mais il est intelligent. Autant que les nécessités de la guerre contre les impériaux le lui permettent, il choisit des serviteurs éclairés. De précieuses bibliothèques se constituent. Celle d'Ahmet III n'est pas la moindre et il fait bâtir pour elle un élégant pavillon que l'on admire encore aujourd'hui au palais de Topkapi. Il favorise les traductions du persan, du grec d'Aristote et aussi des langues modernes européennes. Les ambassadeurs envoyés en Europe visitent et décrivent manufactures ou observatoires. Les sciences se développent, la science militaire en priorité et, dans la foulée, la géographie, la linguistique... Le siècle des Lumières commence en Orient.

Fonseca n'imagine sans doute pas, dans les premières années sanglantes et confuses de ce règne, l'époque grisante qu'il va vivre. Mais le moment est bien choisi. Un esprit libre et original trouvera à s'employer dans un empire en mutation, où les défaites militaires vont peut-être provoquer l'indispensable réorganisation.

Les ambassadeurs occidentaux aux fêtes données par le sultan pour la circoncision de ses fils. Chapeaux à larges bords, perruques : ces détails amusent le peintre Levni. A l'arrière-plan, à droite, deux janissaires; à gauche, les drogmans (interprètes) (cf. Gülbekin Ciegen Sûpa Press).

1. Marquis d'Argens, *Mémoires*, Londres, 1735, p. 114-115.

DOCTEUR en médecine, **Anne Marie Moulin** est attachée de recherche au CNRS (philosophie). **Pierre Chuvin,** lui, est maître assistant de grec à l'université de Clermont II. Ils viennent de publier, en collaboration, *L'Islam au péril des femmes* aux éditions Maspero.

Ci-dessus, le sultan Ahmed III. Turbans à aigrettes constellées de pierres précieuses, fourrures: le luxe est symbole du pouvoir! A la droite du souverain, le petit prince. Ci-contre, le sultan parmi les gardes aux costumes somptueux (*Levni*, Album et Surname-i Vehbi; *cl. Giraudon et Gültekin Çizgen/Sipa Press*).

Parmi les nouveaux venus, les conversions à l'Islam se font plus rares que jadis. Elles sont laissées à l'initiative individuelle, et si l'on peut douter de la sincérité d'un Bonneval, il n'en est pas de même pour Ibrahim Müteferrika. Quoi qu'il en soit, tous deux reposent aujourd'hui côte à côte dans le grand *tekke* (monastère) des derviches mevlevi transformé en musée, à Galata. Les immigrants, pour la plupart, restent définitivement en marge de la société où ils se sont refugiés. Ils rallient un groupe social mouvant dont l'image de marque n'est plus tant celle de l'horloger, patient et effacé, que celle du médecin, dont la science découvre bien d'autres ressorts cachés...

Certes, il existe alors des médecins musulmans instruits de manière traditionnelle dans les *medrese* (écoles coraniques) et au contact des praticiens. Ils occupent des postes hiérarchisés dans l'entourage des grands et forment de petites dynasties, comme celle des Hayatizade, chirurgiens du palais depuis le milieu du XVII[e] siècle. Le premier du nom était un Juif converti, confiseur en même temps que médecin (les soins du corps ne se divisent pas). Le médecin-chef du sultan (*hekim basi*), à la fois médecin-traitant du souverain et premier personnage de la corporation, est obligatoirement musulman. Lorsque Fonseca arrive à Istanbul, le poste est occupé par un Italien d'origine, Nuh (Noé) Efendi.

Mais les docteurs les plus recherchés sont des minoritaires passés par l'Europe. On les appelle en consultation au palais. Ces médecins «francs» se sont formés en suivant des filières éprouvées, qui aboutissent à Padoue (l'université de Venise), à Rome, à Londres, à Paris. C'est là qu'ils s'initient aux choses de l'Europe, au fonds commun de la médecine d'Occident, dans la langue latine qui en est la dépositaire, tout comme elle l'est du droit romain. C'est en latin qu'ils découvrent les modes de raisonnement caractéristiques d'un autre monde, qu'ils se familiarisent dans le dialogue avec les figures de rhétorique et les esquives de l'interlocuteur: savoir qui leur servira dans l'approche du malade comme en d'autres lieux.

Leur formation étrangère ne leur nuit pas aux yeux des musulmans, bien au contraire: déjà au VIII[e] siècle, à Bagdad, Jahiz notait qu'un médecin a toute chance de réussir en clientèle s'il est Juif, Persan ou chrétien. Le personnage du docteur «*alafranga*» reste populaire dans les spectacles du théâtre d'ombres, le *Karagöz*, au XIX[e] siècle. Il porte alors bottines et redingote, parle l'italien ou le grec, mais écorche le turc. Cette silhouette, caractéristique de la société turque ancienne, est devenue celle d'un étranger.

Au temps d'Ahmet III, si le savoir de ces médecins a été acquis ailleurs, leur pratique est composite.

2. A. Timoni, *Dissertation sur les bains des Orientaux*, SL, 1762.
3. A. Russell, *The Natural History of Aleppo*, Londres 1856, (écrit vers 1750).

A l'Orient qu'ils habitent, ils empruntent une conception du corps et de ses soins très éloignée des réticences de leurs contemporains occidentaux. L'ablution est pour les Ottomans un rite religieux étroitement associé à la prière, un des cinq piliers de l'Islam. Elle se prolonge dans le bain, dans la détente du *hammam* — privé ou public —, bref dans la promiscuité de bon aloi des individus de même sexe. Elle précède et suit l'amour... L'importance de l'hygiène explique la floraison des *hammams* entre les bibliothèques et autour des mosquées, au même titre de fondations pieuses.

C'est ainsi que le docteur Antoine Timoni, né à Chios mais de famille génoise catholique et de nationalité anglaise, consacre aux « bains turcs » un ouvrage longtemps célèbre, où il mêle des considérations sur l'excellence des bains à des développements théoriques sur les « vapeurs » chez les femmes, sur les maladies de peau, etc. C'est un véritable essai de symbiose entre le savoir livresque et la sensibilité aux souffrances et aux plaisirs du corps. Dans la société ottomane, le médecin est à la fois étranger et assimilé ; il pénètre dans l'intimité de cette société sans la violer[2]. Le docteur Russell, consul anglais à Alep, décrit parfaitement la « visite ». Un long cérémonial de bienvenue introduit le praticien au cœur du *harem* pour qu'il examine la favorite ou le fils du pacha. Dans cette visite, les apparences sont préservées : témoins multiples, voiles demi-levés. Mais sur le chemin du retour, les curieuses ouvrent leurs portes, retiennent le médecin, demandent un conseil, un remède, arrachent à la sauvette une consultation, se confient... Le médecin qui — privilège outrecuidant — traverse les clôtures, est tout naturellement un artisan de la communication et, plus simplement, un interprète des uns et des autres[3].

Arrivé à Constantinople, Fonseca retrouve la société juive traditionnelle, administrée par ses chefs religieux. Elle est nombreuse, regroupée dans ses quartiers à elle, et parle une langue qu'il comprend sans effort, très proche tantôt de l'espagnol et tantôt du portugais. Fonseca a toute liberté d'être Juif à Istanbul. Mais il voit aussi s'ouvrir devant lui la très haute société ottomane. Beaucoup de Juifs exercent au palais. L'un d'eux, Tobie Cohen, né à Metz et ayant étudié à Francfort-sur-l'Oder et à Padoue, compose un gros *Traité* où il passe en revue l'ensemble des maladies humaines. Dans sa préface, il déplore le déclin de la médecine ottomane, qui tombe aux mains des ignorants : le domestique ou la veuve du médecin s'improvisent ses successeurs, de vieilles femmes se mêlent de guérir par toute sorte de superstitions ; on manque de vrais savants.

C'est peut-être Tobie Cohen qui a introduit Fonseca à la cour. Mais il a eu une autre chance, celle de rencontrer Alexandre Mavrocordato, un médecin grec et l'un des grands personnages de l'Empire, qui a étudié à Padoue après être passé par Rome. Il touche à toutes les sciences : anatomie, botanique, philologie. Il reçoit les voyageurs et traite d'égal à égal avec les plénipotentiaires chrétiens. Sa tente somptueuse s'élève dans le camp près de celle du grand vizir. Alexandre Mavrocordato apprécie probablement la culture et les compétences médicales du jeune étranger, mais certainement aussi son expérience toute fraîche des hommes et des choses d'Occident.

Ainsi voit-on se dessiner le réseau des parrainages qui vont permettre à Fonseca de s'assurer l'estime ou l'amitié des vizirs, des favoris, du sultan lui-même. Son as-

Le grand vizir, sur le sofa, reçoit à déjeuner l'ambassadeur de Hollande (sur le tabouret en haut à gauche). Ils ont chacun leur drogman, de part et d'autre de la table. Les dignitaires religieux, eux, (au centre) n'admettent pas de chrétiens à la leur *(Tableau de J.-B. Vanmour, 1727 ; cl. Rijkmuseum).*

cension ne l'amènera pas pour autant à rompre ses liens avec la France. A Istanbul, il est aussi Français au service d'un roi plus tolérant dans cette ville lointaine qu'à Bordeaux. Il fréquente un groupe qui gravite autour des ambassades et qui est constitué de « protégés ».

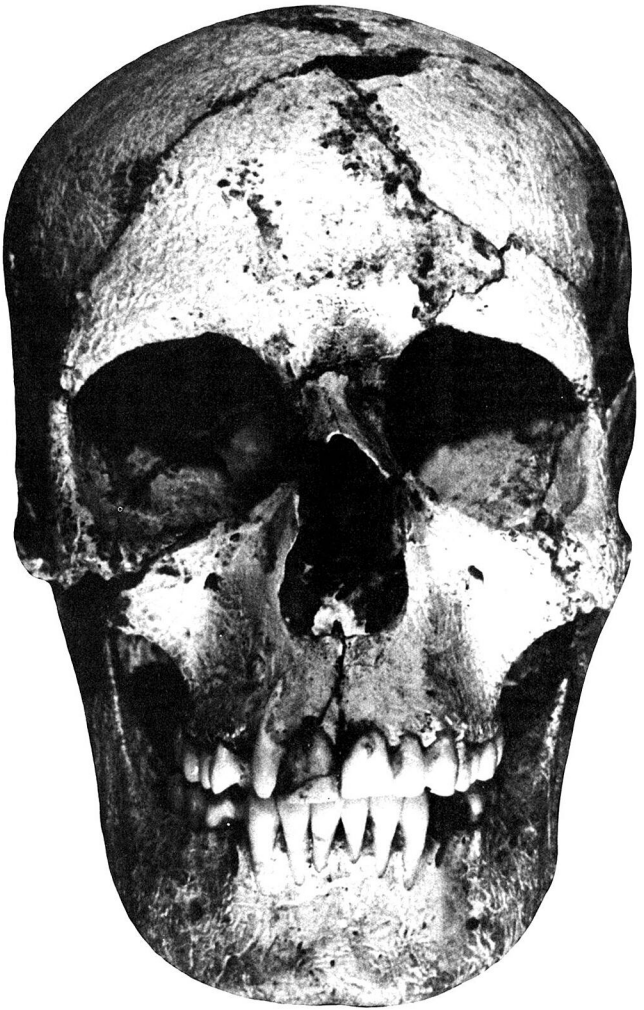
Protégé, il faut l'être de toute façon dans cette ville quand on n'est pas musulman. Les protégés du sultan sont les *zimmi*, qui forment les minorités traditionnelles — grecque, arménienne, latine et juive — aux droits irrévocables parce que fondés sur le Coran. Parmi ces *zimmi*, les princes chrétiens ont aussi leurs protégés qu'ils font bénéficier des privilèges fiscaux et commerciaux transmissibles à leur descendance, grâce au fameux *berat*, ce brevet d'interprète que les ambassades distribuent avec complaisance. Les immigrants se trouvent ainsi entre deux juridictions, et plus d'une fois ils sont amenés à jouer de l'une contre l'autre, à glisser de l'une vers l'autre. Leur groupe, instable, va se transformer profondément.

C'est par son talent de médecin que Fonseca a pu s'imposer dans la société d'Istanbul. Mais on a aussi grand besoin de diplomates pour réparer les défaites. Les « années catastrophiques », de 1683 à 1718, vont de l'échec devant Vienne à la prise de Belgrade par les Autrichiens. Les Ottomans perdent sans retour la Hongrie, une de leurs plus belles provinces. Leurs meilleurs généraux, leurs meilleures troupes se font massacrer dans des batailles sanglantes, et la figure jusque-là un peu grise du *drogman*, de l'interprète, prend un nouveau relief. Le *drogman* est également nécessaire aux deux parties, mais certains Occidentaux essaient de s'en passer. Colbert a fait créer une école des « Jeunes de langue » où des sujets du roi, plus sûrs que les chrétiens d'Orient, reçoivent une formation. C'est l'ancêtre de l'École des langues orientales et son rendement est d'abord fort médiocre. Pour l'essentiel, les interprètes demeurent des Levantins. Au début du XVIII[e] siècle, ceux-ci ont un véritable monopole de la diplomatie à Constantinople.

Or, parmi ces Levantins, qui est plus qualifié pour la diplomatie que les médecins, maîtres des langues, familiarisés avec l'Occident, intimes avec les grands de l'Empire ottoman ? Autant d'atouts dont ils s'emparent. Les Ottomans avaient toujours, par système, remis une partie de leurs intérêts entre les mains de déracinés. Mais jusque-là, déracinement signifiait intégration et fidélité nouvelles ; on pourrait parler maintenant d'éléments marginaux si le pouvoir qu'ils détiennent sur les échanges ne les situait pas au cœur du réseau social. Un pouvoir nouveau s'assortit de nouvelles formes de dépendances.

Les dépendances anciennes étaient parfois insoutenables. Après l'échec du siège de Vienne, en 1683, Alexandre Mavrocordato,

4. A. de La Mottraye, *Voyages*, La Haye, 1727, I, p. 410-411.
5. Archives du ministère des Affaires étrangères, *Corresp. Polit.* Turquie, vol. 47 et 48 ; *Mém. et Doc.*, Turquie, vol. 110.



qui avait servi d'interprète au grand vizir, est accusé à tort de collusion avec l'ennemi. Son protecteur est exécuté et lui-même connaît une période très sombre. Il est emprisonné avec sa famille — sa mère meurt en prison, son fils y naît —, il est battu et doit payer une amende qui le ruine. Est-ce la fin de Mavrocordato? Non, il se relève et, jusqu'à sa mort, en 1709, exerce sans le titre le ministère des Affaires étrangères pour l'Occident. Et la fortune de son fils Nicolas sera éclatante. Quoi d'étonnant? Expéditive et souvent brutale, l'administration turque n'est pas rancunière. Ainsi le fils du grand vizir exécuté en 1683 occupe sous Ahmet III de hautes fonctions avec le surnom — c'est presque un titre — de *Maktul oglu*, «Fils de l'Exécuté».

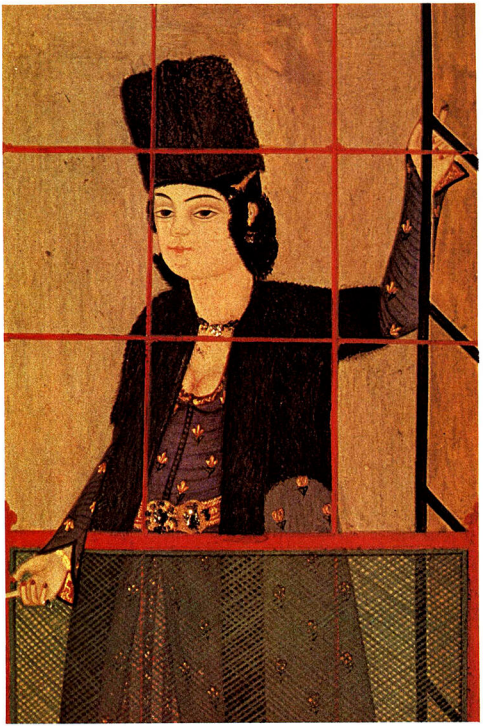
Mais au fur et à mesure que les vieilles contraintes se relâchent, que les vieilles peurs s'estompent, une nouvelle dépendance s'installe insidieusement à l'égard des puissances étrangères. Un scandale diplomatique, l'affaire du marquis de Ferriol, révèle de manière abrupte les limites de ce nouveau pouvoir.

Un diplomate outrecuidant

Ambassadeur de France à Constantinople, le marquis de Ferriol n'est pas un diplomate de carrière, mais un militaire au caractère plutôt malcommode. Il se distingue dès son arrivée par son intransigeance en refusant de se présenter devant le sultan sans son épée. L'audience n'a jamais lieu... Au reste ses hôtes louent la splendeur de sa vaisselle et de ses réceptions, et cet homme bouillant a adopté une jeune Arménienne de quinze ans, sa *figlia d'anima*, que les mauvaises langues appellent bien sûr sa «fille de corps»; elle l'accompagne en le tenant par la main — ô scandale! — dans toutes ses visites: chez les marchands, aux églises comme aux couvents[4]... Bref, son comportement révèle de l'originalité et bientôt une certaine bizarrerie qui ne fait plus seulement jaser l'entourage mais qui l'inquiète sérieusement. Il y va du salut des affaires: affaires diplomatiques pour les Turcs, commerciales pour les marchands, politiques enfin.

A la fin du printemps de 1709, l'ambassadeur se montre particulièrement nerveux pendant une entrevue avec le grand vizir, au point de s'attirer une remarque de l'interprète, le jeune et sage Nicolas Mavrocordato: «*Incongrue loqueris*», «Vous parlez à tort et à travers». La négociation en cours — une livraison importante de blé à la France — échoue, l'entrevue est écourtée, l'ambassadeur et le grand vizir font assaut d'impolitesses. L'ambassadeur bouscule le protocole du congé — café, douceurs, lave-mains — et en représailles le vizir affecte de regarder par la fenêtre, de manière que son hôte se retire sans avoir pu le saluer[5]. Le lendemain, Ferriol reçoit à la campagne. Il chevauche toute la journée en plein soleil. Le soir, il délire. En proie à des hallucinations, il cingle de son fouet un de ses parents, contradicteur imprudent, et se débat quand on le désarme.

C'en est trop. Le personnel de l'ambassade est excédé, les marchands aussi. Les pouvoirs otto-



***Symbole peut-être trop évident d'une ouverture: la* Femme à sa fenêtre *de Buharî, 1734. L'influence de l'Occident est perceptible dans la technique du peintre** (cl. Gültekin Çizgen).

mans s'alarment. Le premier secrétaire, Belin, réunit la « Nation française », des marchands et des religieux: des États généraux, en somme, avec la noblesse en moins. Ils se réunissent dans la cour de l'ambassade et déchargent l'ambassadeur du soin des affaires. Abandonnés à Istanbul par l'autorité du roi, ils cherchent à inventer une légalité nouvelle.

Pour garantir cette décision démocratique, ils s'adressent à quatre médecins qui établiront une pièce officielle. Leduc est le médecin ordinaire de l'ambassadeur; Emmanuel Timoni et Daniel da Fonseca apportent leur prestige de consultants (Fonseca et Ferriol se connaissent d'ailleurs de longue date). Le quatrième, Pini, est plus effacé. La consultation est un acte médical, mais les médecins sont en même temps des diplomates. Ils connaissent toutes les implications de l'affaire: le roi de France veut du blé, les marchands veulent de l'argent, les Turcs veulent la paix. Ils pressentent peut-être le caractère vaguement révolutionnaire de ces assises de la Nation, cette foule ordonnée réunie dans la cour; des capucins, des marchands armateurs, le secrétaire Belin nerveux qui, pour raconter l'affaire à Paris, recourra à toutes sortes de circonvolutions afin de masquer l'énormité du fait accompli: un représentant du roi enfermé par ordre du peuple.

Quoi qu'il en soit, Ferriol, un mois plus tard, ne s'y trompe pas. Il sera relâché, sur l'intervention de l'ambassadeur des Pays-Bas, après une nouvelle consultation des quatre. Avant de le libérer, on lui fait entériner les actes de la Nation. Mais il s'acharne à obtenir des compensations symboliques. Il brûle les textes de « l'ignorante consultation » des quatre médecins et les deux délibérations de la Nation française. Au-delà des meneurs, ce sont les médecins que Ferriol veut atteindre, cette collusion possible des compétences professionnelles, cet autre monde enfin qu'il devine. Les rétractations qu'il réclame ne lui suffisent pas. On a éloigné de lui sa chère *figlia d'anima*, on lui a enlevé sa non moins chère épée, on l'a attaché. Blessé dans ses affections, dans son honneur, il réagit en noble de son temps. Il ne chicane pas, il aposte des spadassins — un libelle anonyme l'affirme du moins — contre le plus vulnérable des quatre médecins: Fonseca. Celui-ci s'est réfugié aussitôt chez les Ottomans, et il se défend.

L'ancêtre des « langues orientales »

La consultation était un acte libre, une concertation des consciences: « J'ai souscrit avec trois autres médecins, plus âgés et plus capables que moi. J'ai souscrit ce que mon esprit a compris, ce que j'ai connu par mes sens, ce que la vérité m'a dicté. » On comprend que Voltaire se soit plus tard enthousiasmé pour Fonseca, « homme savant et délié, capable d'affaires, le seul philosophe peut-être de sa nation ». Affirmer l'indépendance du médecin fondée sur l'exclusivité d'un savoir, c'était intrépide. Fonseca établissait avec son client involontaire cette relation malade-médecin annonciatrice d'une hiérarchie nouvelle: « Votre Excellence dit que la première attestation des médecins lui est injurieuse. Pourquoi ? Est-ce un crime d'être attaqué d'une maladie dont tant de grands hommes, de rois, d'empereurs, ont été agités plusieurs années ? »

Daniel da Fonseca sera tiré d'affaire grâce à la protection des Turcs d'abord, grâce à ses talents de négociateur ensuite. En 1710, les médecins se soumettent à un compromis embarrassé que son rédacteur, Timoni, « n'entendait pas lui-même » et que Ferriol veut bien prendre pour une rétractation. Le papier à peine signé, Ferriol, qui avait voulu « écorcher vif Fonseca et envoyer sa peau au grand vizir », le prend pour confident, et c'est lui qui s'entremet entre l'ambassadeur et les capucins, compromis eux aussi dans la séquestration. Mais on a surtout besoin de lui pour la haute politique. Pierre le Grand vient d'écraser Charles XII de Suède à Poltava. Les Français, inquiets, voudraient que les Turcs attaquent le tsar, et Fonseca s'y emploie. Il aurait même, si l'on en croit Voltaire, des agents secrets auprès de la puissante sultane-mère[6]. La guerre sera déclarée. Pierre sera battu, encerclé dans les marais de la Pruth, en passe d'être anéanti. Fonseca continue d'être un conseiller politique écouté. On le consulte de Paris sur le choix d'un intérim à l'ambassade. Les Autrichiens le voient avec inquiétude accompagner à Bucarest Nicolas Mavrocordato, le fils d'Alexandre, nommé gouverneur de la Valachie. Sous le titre commode de médecin personnel du prince Nicolas, Fonseca est en fait son conseiller secret. Sans cesser d'être celui des Français.

Diplomate et politicien, savant et lettré, « philosophe », résumait Voltaire. Correspondant des Français en terre ottomane pour des missions en tous genres. En 1728, Saïd aga, directeur de la nouvelle imprimerie ottomane, le premier Turc à avoir appris le français, invite des orientalistes à Istanbul. Ceux-ci s'imaginent qu'on leur propose d'exploiter les richesses de la bibliothèque du Grand Seigneur et ils envoient deux abbés, Sévin et Fourmont, à des fins d'inventaire et de collecte. Ils rapporteront des trésors que conserve aujourd'hui la Bibliothèque nationale, grâce à Fonseca qui se multiplie pour les introduire auprès de ceux qui détiennent des manuscrits: son « ami intime » le patriarche de Jérusalem, de riches marchands arméniens, le prince Mavrocordato. Et ce n'est pas tâche facile. Les Grecs se montrent « encore plus jaloux de leurs livres que de leurs femmes ». Il est vrai que cette circulation de livres est sans profit pour les Orientaux, car ce n'est pas la transmission d'un savoir qui a lieu, c'est le début du déménagement d'un patrimoine, avant l'ère des échanges inégaux. A la fin du règne d'Ahmet III, il n'a dépendu ni de Fonseca, ni de Saïd aga que ce patrimoine soit exploité sur place. Il fallait cataloguer les livres, ouvrir les bibliothèques...

Puissant, Daniel da Fonseca ? Autant qu'on peut l'être alors par le seul secours de son intelligence et de son habileté. En 1720, les médecins constituent à Istanbul un petit groupe social disposant d'une influence réelle et d'une certaine marge de manœuvre. Mais son as-

6. Voltaire, *Histoire de Charles XII*, V. Voltaire a remanié son texte et cité Fonseca pour répondre aux critiques adressées par A. de La Mottraye à la première édition de l'*Histoire*.
7. L'insurrection a eu pour point de départ des défaites militaires devant les Iraniens. Intégriste religieux, Padrona Halil fit régner une année de terreur avant d'être éliminé par le nouveau sultan (28 sept. 1730 - 24 nov. 1731).

cension est contrecarrée par les structures féodales et religieuses. D'un côté, il faudrait appartenir à la noblesse, de l'autre être musulman. La civilisation ottomane déploie ses séductions. C'est « l'ère des Tulipes ». Les précieux bulbes, négociés à prix d'or, ont laissé leur nom à l'époque qui va de 1718 à 1730. Un vent de renouveau traverse les milieux intellectuels ; les médecins diplomates auraient leur partie à jouer. Mais quelque part la conjonction des esprits réformistes et du pouvoir ne se fait pas. Les désirs d'apprendre se muent en frivolités. On ne pense plus à l'avenir, mais au jour même et au plaisir qui passe. C'est l'ère des poètes, de Nedim qui chante l'amour : « Comme une torche illumine la longue file des pèlerins, Tu brilles parmi toutes les créatures en quête d'amour, mon cœur. » Ce n'est pas l'ère des médecins.

L'ère des Tulipes est close brutalement en 1730 par l'insurrection de Padrona Halil[7]. Le fanatisme religieux a facilement raison de ce qui était resté une mode de princes et de courtisans. Le grand vizir est tué, le poète Nedim aussi, le sultan est déposé, Mavrocordato perd son poste de gouverneur. Fonseca retourne à ses manuscrits. En 1731, il part pour Florence se faire soigner les yeux. Après son retour en 1732, on perd sa trace. Un érudit, A. Galante, a lu au début du siècle sur une pierre tombale du cimetière juif de Smyrne « Daniel da Fonseca, médecin » et une date qui correspond à 1736.

Sa légende commence en Europe. Lorsqu'un grand voyageur, Aubry de la Mottraye, accuse Voltaire de l'avoir plagié dans l'*Histoire de Charles XII*, Voltaire se défend avec un bel aplomb et prétend avoir été informé... par Fonseca. « Je l'ai fort bien connu à Paris. » Où et comment ? Voltaire a probablement menti, mais, avec clairvoyance, situait Fonseca dans son camp, celui du changement. Pour le public français de l'époque, l'Orient des

Le sultan et les petits princes assistent à des fêtes sur l'eau. Équilibristes, orchestre en barques et maquette d'un vaisseau de guerre européen. Quand l'affrontement avec l'Occident devient un jeu, le temps d'une fête, au fond de la Corne d'Or... *(cl. G Lauxerois).*

Tels qu'ils étaient au temps de leur intégration dans l'Empire ottoman : médecin (à gauche) et marchand (à droite) juifs, représentés à la fin du XVI^e siècle *(aquarelle sur parchemin, cl. BN).*

Lumières, c'est Daniel da Fonseca.

Mais le médecin fait partie d'une société à laquelle il échappe de plus en plus. Sa liberté ne tient qu'à des privilèges et à des exemptions. Après les avoir demandés au sultan — tournant caractéristique —, il va les chercher en se mettant au service des étrangers. De la triple dépendance que connaît Fonseca (roi de France, prince de Valachie, sultan), la plus lointaine est la plus forte. Pourtant, dans la mesure où les médecins concentrent entre leurs mains le pouvoir de la communication, leur dépendance est liée à celle du sultan. Elle s'assortit progressivement d'une impuissance qui s'exprime lorsque le « Favori » en titre, futur grand vizir, prend congé de l'ambassadeur français de Bonnac : le traité désastreux à conclure lui met, en effet, « les larmes aux yeux » en 1717.

Le sultan n'a pas fini de verser les larmes amères de la défaite. Pourtant, lorsqu'on oppose une société sclérosée à celle qui s'apprête à renaître en Europe, on est frappé par un certain nombre de points communs, de chances communes : même groupe d'hommes nés en dehors des classes dirigeantes, même subversion possible. On peut tenter un rapprochement avec les encyclopédistes. D'ailleurs Emmanuel Timoni n'avait-il pas écrit d'Istanbul à Londres pour exposer une nouvelle méthode pour se protéger de la variole ? Un message scientifique passait d'Est en Ouest.

Pouvait-on imaginer une évolution identique de part et d'autre de la frontière entre Islam et Chrétienté ? Ces intermédiaires auxquels on a souvent attribué la perte de l'Empire auraient pu être le moteur de sa rénovation. Il n'en fut rien, et lorsque les derniers Ottomans, redevenus des Turcs, chercheront, sous la conduite de Mustafa Kemal, à fonder leur patrie, ce n'est pas vers la médecine savante, servante du pouvoir, qu'ils se tourneront, qu'elle soit islamique ou occidentale, mais vers une médecine populaire au service des humbles, en grande partie reconstruite et idéalisée. Pourtant cet étonnant groupe social de médecins diplomates avait eu le mérite de fournir une solution fidèle à « l'esprit ottoman », une sorte de synthèse positive un peu oubliée aujourd'hui, dans les angoisses de la Turquie moderne. □

Pour en savoir plus

Un document de première main :

• *L'Islam au péril des femmes. Les lettres de l'ambassadrice anglaise à Istanbul en 1717-1718, Lady Montagu*, Paris, Maspero, 1981 ; traduction et présentation de A.M. Moulin et P. Chuvin.

Deux ouvrages importants :

• N. Berkes, *The Development of Secularism in Turkey*, Montréal, McGill University Press, 1964.

• B. Lewis, *The Emergence of Modern Turkey*, Londres-New York, 1961, rééd. 1968.

Une étude d'ensemble sur Istanbul :

• R. Mantran, *Istanbul dans la seconde moitié du XVII^e siècle*, Paris, Maisonneuve, 1962.

Sur les personnages :

• C. Roth, *A History of the Marranos*, Philadelphie, Jewish Publications Society of America, 1941.

• N. Camariano, *Nicolas Mavrocordato, le Grand Drogman*, Salonique Institute for Balkan Studies, 1970.

• La plupart des notices biographiques sur Fonseca reprennent des renseignements fantaisistes que la consultation d'archives a permis de rectifier dans cet article.

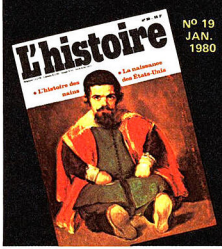
Thomas Jefferson et la naissance des Etats-Unis
par E. Marienstras

Le "mystère" étrusque
par M. I. Finley

Autrefois les nains
par P. Darmon

L'affaire Rochette (1908-1914)
par J.-N. Jeanneney

Les premiers hommes et le préhistorien
par A. Leroi Gourhan



Le suaire de Turin est-il le linceul du Christ ?
par M. de Boüard et M. Blanc

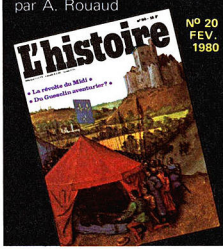
Bertrand du Guesclin, la gloire usurpée ?
par Ph. Contamine

L'histoire des éléphants
par R. Delort

L'insurrection du Midi (1907)
par Y. et J. Maurin

1940 : la France sans stratégie
par J.-B. Duroselle

Yémen, la route des épices
par A. Rouaud



Les Vandales
par Ch.-E. Dufourcq

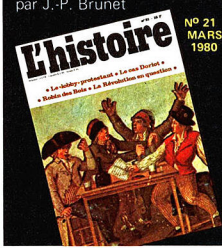
Robin des Bois
par R. H. Hilton

Les villes mortes de Syrie
par G. Kepel

L'histoire des lunettes à nez
par J.-C. Margolin

La IIIe République, fille du protestantisme ?
par A. Encrevé

Doriot, du communisme au fascisme
par J.-P. Brunet



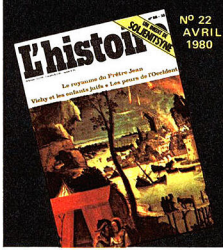
Vichy et les enfants juifs
par M. R. Marrus

Les ordres mendiants au Moyen Age
par J. Le Goff

Le royaume du Prêtre Jean
par M.-P. Caire-Jabinet

Catherine de Médicis, "un grand roi"
par J. Garrisson-Estèbe

Les premiers gratte-ciel
par H. Trocmé



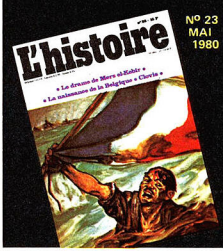
Philon d'Alexandrie et le judaïsme antique
par F. Villeneuve

La naissance de la Belgique
par J. Willequet

Le drame de Mers el-Kebir
par J.-P. Azéma

Histoire des montres suisses
par D. S. Landes

La prise du pouvoir par Clovis
par M. Rouche



N'attendez plus pour compléter votre collection

Offre spéciale

les 10 premiers numéros de 1980

105 F
au lieu de 150 F

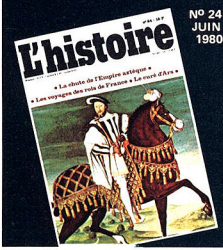
Frédéric Barberousse et l'origine du nationalisme germanique
par M. Pacaut

La vie exemplaire du curé d'Ars
par A. Corbin

L'histoire des Jeux Olympiques
par J.-P. Rioux, C. Mossé, D. Braun, P. Milza

La chute de l'Empire aztèque
par C. Duverger

Les voyages des rois de France
par J. Boutier, A. Dewerpe, D. Nordman



Nº 24
JUIN
1980

La prise d'Alger
par P. Michelbach

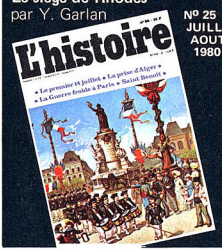
Le premier 14 juillet de la République
par M. Ozouf

Saint Benoît et la révolution des monastères
par A. Vauchez

La Guerre froide à Paris : "Ridgway la Peste! "
par P. Milza

Le tavernier, le juge et le curé
par J. Nicolas

Le siège de Rhodes
par Y. Garlan



Nº 25
JUILLET
AOUT
1980

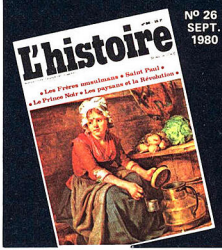
Les Frères musulmans
par R. P. Mitchell et G. Kepel

Edouard Herriot ou la République des bons élèves
par S. Berstein

Les voyages de saint Paul
par M. F. Baslez

Les paysans "partageux" et la Révolution française
par A. Soboul

Les "chevauchées" du Prince Noir par N. Fryde



Nº 26
SEPT.
1980

Bon de commande

(Offre valable pour la France seulement)

M . . . . . .

Adresse . . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

désire commander :

soit ☐ les 10 premiers numéros de 1980 pour **105 F**

soit ☐ 5 numéros au choix pour **55 F**
indiquer les numéros choisis
. . . . . .

Pour les commandes à l'exemplaire voir page 122

Je règle aujourd'hui la somme de
. . . . . *F*

☐ par chèque bancaire ci-joint
☐ par chèque postal (3 volets) ci-joint
☐ par mandat ci-joint
à l'ordre de L'histoire

A retourner accompagné du règlement à L'histoire 57 rue de Seine 75006 Paris

"Maccarthysme" : la peur américaine
par A. Kaspi

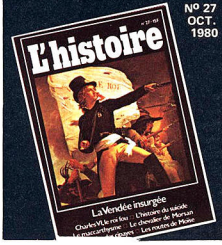
La Vendée contre la République
par P. Bois

Charles VI, le roi fou
par F. Autrand

La révolte des cipayes
par J. Pouchepadass

Les routes de Moïse
par A. Hillairet

L'histoire du suicide
par P. Veyne, J. C. Schmitt, F. Lebrun et M. Jeorger



Nº 27
OCT.
1980

Le fascisme en France
par M. Winock

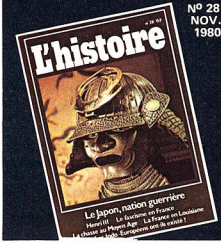
Le Japon, nation guerrière?
par J. Mutel

Henri III, le pénitent du Louvre
par A. Lebigre

La chasse au Moyen Age
par P. Tucoo-Chala

Les Français et le "miracle" anglais par F. Crouzet

Les Indo-Européens ont-ils existé ? par J.-P. Demoule

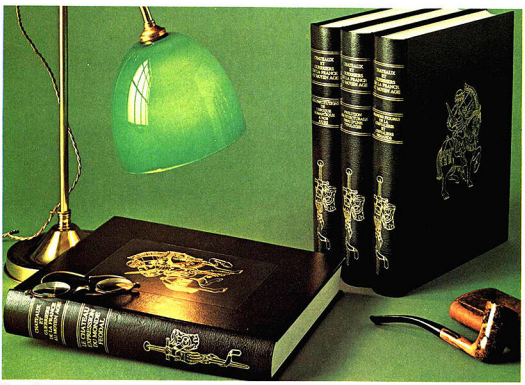


Nº 28
NOV.
1980

VIENT DE PARAITRE

CHATEAUX ET GUERRIERS DE LA FRANCE AU MOYEN AGE

en 4 volumes



Tome 1
Reconstitutions de l'époque romantique à nos jours par Jacques TEALDI
Le romantisme archéologique des XVIIIe et XIXe siècles. Réabilitation des monuments du moyen âge sous le Second Empire. Restitutions et reconstructions des châteaux forts par les architectes du XIXe siècle. 50 monuments reconstitués par Jacques Téaldi.

Tome 2
Evolution architecturale et essai d'une typologie par André CHATELAIN
Typologie des sites : Régions de plaine et faible relief (de la Lorraine au Béarn) ; Régions de montagne (des Vosges aux Pyrénées) - Typologie des architectures : Châteaux de terre (enceintes et mottes) ; Châteaux de maçonneries - Evolution architecturale : Les enceintes de terre et mottes : Les châteaux X - XIe siècles, à grandes surfaces et enceintes maçonnées ; Les donjons romans quadrangulaires ; Les donjons romans cylindriques et assimilés ; les châteaux à plan régulier du XIIIe siècle ; Les châteaux anciens remis à neuf au début de la guerre de Cent Ans ; Les nouveaux châteaux 1350 - 1450.

Tome 3
Grandes figurines de la chevalerie et chevaliers brigands par Thierry RIBALDONE. Chevalerie et chevaliers : Naissance de la chevalerie (époque, lieu, etc...) ; L'Institution chevaleresque (recrutement, apprentissage, etc...) ; La chevalerie dans la société féodale (son rôle, grands chevaliers, chevaliers brigands, les ordres de chevalerie, les croisés, etc...) ; Déclin et mort de la chevalerie (époque, causes) - Grandes figures de la chevalerie et chevaliers brigands : biographies.

Tome 4
Le château, expression du monde féodal par Jacques GARDELLES
Nécessités et concepts auxquels correspond la construction castrale : milieu historique, nécessités défensives, valeur symbolique, etc...

Chaque tome peut être acquis séparément.

Fiche technique
Chaque ouvrage de format 225 x 290 mm comprend **320** pages richement illustrées de **300** documents dont **50 en couleurs :** photos aériennes et au sol, gravures, reconstitutions, plans, coupes, élévations, etc... Très belle reliure en skivertex gravé à l'or sur les deux plats et le dos, avec tranchefil et signet.

Au total **1280 pages - 1200 illustrations.** Prix de chaque volume : **360** Frs soit au total **1440** Frs pour la collection.

BULLETIN DE COMMANDE VALABLE JUSQU'AU 31 DECEMBRE 1981

à retourner aux Editions **PUBLITOTAL** 14, rue A. Seyboth 67000 Strasbourg.

NOM ..... Prénom .....

Adresse ..... C.P. .....

commande
tome 1 ☐ tome 2 ☐ tome 3 ☐ tome 4 ☐ de la collection Châteaux et guerriers de la France au moyen âge au prix de ..... Frs.
Ci-joint règlement de .... Frs par ☐ CCP ☐ Chèque bancaire ☐ Mandat

A ..... le ..... (signature)

cocher les cases correspondantes

Port en recommandé gratuit jusqu'au 31 décembre 1981.

Tout acheteur de la collection complète recevra **en cadeau 8 dessins** représentant des châteaux **reconstitués.**

En cas de commande de la collection, vous pouvez soit la règler en totalité et vous recevrez les 4 volumes immédiatement, soit règler volume par volume, et chaque livre vous sera alors expédié à réception du règlement le concernant.

Editions **PUBLITOTAL**
14, rue A. Seyboth - 67000 STRASBOURG
Tél : 32.63.25.
R.C. Strasbourg 678 501 909 B

JEAN NICOLAS

La rumeur de Paris : rapts d'enfants en 1750

En 1750, de mystérieuses disparitions d'enfants faisaient vivre les Parisiens dans l'angoisse. A quoi étaient destinées ces jeunes proies? A d'obscures expériences de dissection? A de périlleux voyages outre-mer? Ou tout simplement à servir dans les armées du roi?

«PRENEUR d'enfants! Voilà la révolte! Tue, tue!» Les coups de feu claquent dans la rue Saint-Honoré en cette journée du samedi 23 mai 1750. Les pierres volent bas, les tricques fouettent l'air, les coups pleuvent sur le corps et la face d'un homme couvert de sang et de boue, rebondissant de bras en bras sur la chaussée. Les voilà des centaines et des milliers à crier, à jeter des pavés, à brandir des bâtons. Beaucoup d'apprentis, des domestiques, des laquais en livrée, des porteurs d'eau, des manœuvres, des gagne-deniers, tout un petit peuple menaçant et vociférant. Parmi eux, des gamins et une multitude de femmes, la bouche tordue, avec ce visage tragique que donnent les grandes passions. L'homme vacille, il tombe. On l'entend gémir: «Jésus Marie, donnez-moi un confesseur.» Puis il se relève, il court en titubant vers les marches de l'église Saint-Roch où un courtaud à petite perruque, vêtu de brun, lui écrase la tête avec une planche hérissée de clous. Trois individus s'emparent alors du corps et le tirent par les manches et les basques de l'habit jusqu'à l'hôtel du lieutenant général de police, M. Berryer. Insultante provocation: la victime appartient à la cohorte redoutée et haïe des indicateurs ou «mouches» qui aident les archers dans leur besogne d'arrestation. On crie qu'il faut clouer le cadavre au portail, mais on manque de pointes et on l'abandonne sur l'entrée. Jusqu'au soir une foule énorme monte et redescend la rue pour contempler la dépouille abandonnée sur le seuil du magistrat le plus puissant de Paris.

Avec cette mise à mort, l'agitation qui depuis huit jours bouleversait la capitale atteint son point culminant. Toute la ville est enfiévrée.

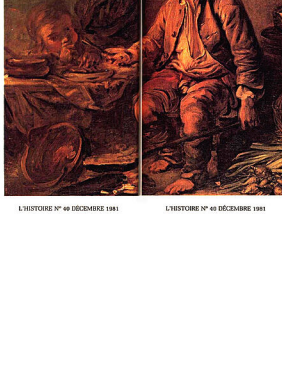
«Il n'y a jamais eu, dans les plus sombres jours de la Révolution, un jour où le cœur du peuple ait été si atteint», écrit Michelet qui consacre à l'épisode un passage fulgurant mais rapide. Quelques rares travaux à sa suite: une étude attentive mais déjà ancienne, due à l'érudit A.-P. Herlaut (*cf. «Pour en savoir plus»*), relate le détail des sanglantes journées que mentionne également P. Gaxotte dans son Siècle de Louis XV ou, plus récemment, J. Kaplow dans Les Noms des rois et J. Delumeau dans son beau livre sur La Peur en Occident. Par ailleurs, chez la plupart des autres historiens depuis Lavisse jusqu'à l'actuelle histoire sociale du XVIIIe siècle, c'est le silence. Et pourtant il est clair qu'il y a là autre chose qu'une démagogie au train ordinaire du quotidien. L'entaille profonde révélée par la poussée émeutière découvre les points de refus autour desquels cristallise l'irréversible dans les mentalités et les comportements. Il suffit de plonger dans la masse des papiers de police du fonds de la Bastille à la bibliothèque de l'Arsenal, dans les dossiers des commissaires du Châtelet ou les procédures du Parlement criminel aux Archives nationales pour mesurer l'impact de cet étrange événement[1].

«Perdus pour jamais...»

Depuis les débuts de l'hiver 1749-1750, la tension allait croissant. On «en» parlait partout: des policiers, déguisés en bourgeois, raflaient les gamins de Paris. Précédés de mouchards, ils tombaient de préférence sur ces groupes d'enfants joueurs occupés à battre les cartes dans les coins, lancer leurs billes et leurs palets au bout du Pont-Neuf, ou à se poursuivre à la course sous les préaux de la foire Saint-Germain, dans les marchés et sur les quais. Un geste des exempts, et les archers qui les suivaient attrapaient les petits, leur passaient les menottes et les embarquaient dans des voitures aux fenêtres de bois, qui prenaient aussitôt la direction des prisons du Grand Châtelet ou du Fort l'Evêque.

La rapidité de la chasse n'empêchait pas le public de s'attrouper et de commenter avec passion. Témoins et voisins reprenaient cent fois leurs récits indignés. Ainsi rue n'ignorait plus, dans le quartier des Halles, que le compagnon ébéniste Santus n'avait plus revu son fils depuis la fin janvier; le malheureux

«Ces pauvres enfants que la misère arrache au sein de leur famille et de leur patrie, vivent au milieu de eaux dans une terre étrangère comme s'ils étaient abandonnés...» (Les petits Savoyards, XVIIIe s.: cl. *H. Josse*).



supplliait la police de le lui rendre «mort ou vif». Le dimanche des Rameaux tout le marché du cimetière Saint-Jean, près de l'Hôtel de Ville, avait assisté en grand émoi à l'enlèvement du fils d'une marchande de poissons. Le mardi saint, une femme inconnue était venue dire au boucher l'accouet, rue du Vieux-Colombier, que son fils, âgé de quinze ans, avait été pris par les archers. En avril, le guet avait saisi plusieurs petits Savoyards, commissionnaires et décrotteurs installés sous les arcades de la place Royale (place des Vosges). Le 1er mai de cette même année 1750, le jeune Jean-François Joly, âgé de neuf ans, fils d'un porteur de sacs et d'une écossaise de poix du faubourg Saint-Martin, était enlevé à son tour et jeté dans une voiture où pleuraient déjà une douzaine d'enfants... Bouleversant spectacle de rue: imagines les cris des gamins, les pères courant après les carrosses dont ils tentent de secouer les portières verrouillées et d'arrêter les chevaux en s'accrochant aux guides, ou attrapés aux guichets des prisons, toutes choses attestées par les procès verbaux de police et les archives des procès.

Ces bruits nerveusent des terreurs enracinées dans la nuit des temps: la crainte sans âge de l'ogre des légendes barrait à nouveau les esprits. Des faits précis remontaient en mémoire, simples incidents dramatisés par les récits au gré des rencontres de cabaret, de fontaine ou de marché. Ainsi le trafic de petits cadavres vendus pour les dissections, fait absolument véridique, alimentait le thème d'une appétissante jeunesse jetée en pâture aux monstres dévorants. De là à croire que fossoyeurs et chirurgiens avaient volé les enfants vivants pour se livrer sur eux à d'effroyables pratiques, la conscience populaire avait vite franchi le pas. Ce fut le cas en mars 1734, quand on apprit que quinze ou seize petits enfants morts venaient d'être découverts dans la maison d'un chirurgien et transportés à la morgue du Châtelet. Même scandale lorsque fut arrêté, en mars 1749, un garçon fossoyeur portant dans une hotte le cadavre d'un enfant mâle de cinq ou six ans pour le livrer à un médecin de la montagne Sainte-Geneviève. Et que penser de la surprenante affaire rapportée par le

Rapts d'enfants à Paris

Le dimanche de la Quasimodo de l'an de grâce 1750, le bruit courut dans Paris que le roi avait besoin de petits garçons pour ses armées. Aussitôt, la rumeur se répandit que le roi voulait les faire tuer pour se baigner dans leur sang, afin de guérir de la petite vérole. Le peuple se souleva, et pendant trois jours, il y eut des émeutes, des pillages, des incendies, des morts. Le 23 mai, le lieutenant général de police, M. Berryer, fut assailli par la foule rue Saint-Honoré. Il parvint à se réfugier dans l'église Saint-Roch, mais on le tira de force et on le traîna jusqu'à l'hôtel de la rue Neuve-des-Petits-Champs où il habitait. Il fut sauvé par le guet à cheval.

Le 1er mai de cette même année, un petit garçon de neuf ans, fils d'un porteur de sacs, fut enlevé à son tour et jeté dans une voiture où pleuraient déjà une douzaine d'enfants. Bouleversant spectacle de rue: imaginez les cris des gamins, les pères courant après les carrosses dont ils tentent de secouer les portières verrouillées et d'arrêter les chevaux en s'accrochant aux guides, ou attrapés aux guichets des prisons, toutes choses attestées par les procès verbaux de police et les archives des procès.

Ces bruits nerveusent des terreurs enracinées dans la nuit des temps: la crainte sans âge de l'ogre des légendes barrait à nouveau les esprits. Des faits précis remontaient en mémoire, simples incidents dramatisés par les récits au gré des rencontres de cabaret, de fontaine ou de marché. Ainsi le trafic de petits cadavres vendus pour les dissections, fait absolument véridique, alimentait le thème d'une appétissante jeunesse jetée en pâture aux monstres dévorants. De là à croire que fossoyeurs et chirurgiens avaient volé les enfants vivants pour se livrer sur eux à d'effroyables pratiques, la conscience populaire avait vite franchi le pas. Ce fut le cas en mars 1734, quand on apprit que quinze ou seize petits enfants morts venaient d'être découverts dans la maison d'un chirurgien et transportés à la morgue du Châtelet. Même scandale lorsque fut arrêté, en mars 1749, un garçon fossoyeur portant dans une hotte le cadavre d'un enfant mâle de cinq ou six ans pour le livrer à un médecin de la montagne Sainte-Geneviève. Et que penser de la surprenante affaire rapportée par le

1. Voir les références d'archives dans le «Pour en savoir plus».

Rapts d'enfants à Paris

PROFESSEUR à l'université de Paris-VII, Jean Nicolas a notamment publié *La Savoie au XVIIe siècle, noblesse et bourgeoisie* (Paris, éd. Maloine, 1978, 2 volumes). Les lecteurs de L'Histoire ont pu lire dans notre n° 25 (juillet-août 1980) son article sur « Le torturier, le juge et le curé ».

marquis d'Argenson dans ses *Mémoires*, à la date du 4 janvier 1750: « Un faux dévot qui faisait des charités dans les paroisses a disparu, et a emmené avec lui sept enfants qu'il prenait chez les pauvres parmi les plus jolis, pour les faire élever par les dames riches et charitables. » On retrouve là une combinaison d'éléments — le chiffre sept, la « beauté des victimes », la substitution de parents ou le transfert social de pauvres à riches — qui rappelle étrangement l'organisation des contes merveilleux traditionnels: *Le Petit Poucet*, *La Jeune de fille de Hamelin*, *Jeannot et Margot*. Le vampire encore tient sa partie dans cet imaginaire, comme en témoigne, à travers ses souvenirs d'enfance, l'artisan vitrier Ménétra: « Dans ces temps [1750] le bruit courait que l'on prenait les jeunes garçons et que l'on les saignait et qu'ils étaient perdus pour jamais, et que leur sang servait pour baigner une princesse attaquée d'une maladie qui ne pouvait être guérie qu'avec du sang humain[2]. » Version voisine de celle qu'on retrouve, sous forme masculine, dans le *Journal* de Barbier: « Il y avait un prince ladre [lépreux] pour le guérir duquel il fallait un bain ou des bains de sang humain, et que, n'en ayant point de plus par que celui des enfants, on en prenait pour les saigner des quatre membres et pour les sacrifier. »

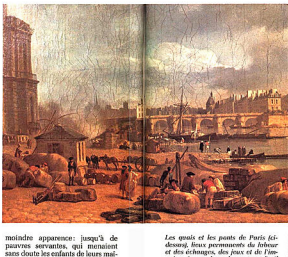
On peut s'étonner de la vivacité des réactions populaires dans un monde par ailleurs si dur à l'enfance. On connaît, pour cette époque, le taux élevé de la mortalité néo-natale, pour ne parler ni de l'avortement ni de l'infanticide. On sait aussi l'hécatombe effrayante des abandons et l'ampleur du phénomène d'errance juvénile. Naissances illégitimes, lointaines mises en nourrice, couples dissociés, familles « en miettes », dénuement matériel et moral: l'enfant apparaît trop souvent comme un fardeau dont il faut se débarrasser. C'est que la misère et son cortège sont vécus comme une fatalité qui n'appelle que la résignation, sans place pour l'éclat de révolte ou la sentimentalité. Perdre ses enfants, c'est encore la loi naturelle. Mais que d'autres, par force, richesse ou diablerie, viennent vous les enlever, vous priver de leur présence, de leur capacité de travail, et le refus déferle dans la rue. La violence populaire prend alors sa revanche du massacre des innocents.

La mémoire des pavés

Il faut bien constater que les troubles de 1750 viennent couronner en quelque sorte une série ininterrompue depuis plusieurs décennies. On a vite fait de opérer les réactions populaires du côté du mythe et du fantasme. En fait, les craintes, amplifiées chaque fois par la rumeur, décelaient d'intentions et de comportements politiques réels et connus. Depuis au moins cent ans l'état de guerre quasi permanent impondait d'enrôler des recrues fraîches par tous les moyens, et de nombreux rapts trouvaient là leur explication. Ce racolage, légalement interdit, était de fait encouragé en sous-main, et restait presque toujours impuni. Dans le même temps, la politique de peuplement des terres vierges de la Nouvelle France achoppait sur le manque d'enthousiasme des candidats au départ. D'où le désir du pouvoir de pénétrer par voie autoritaire en puisant dans la « lie » urbaine des mendiants, domestiques et compagnons sans travail, « petits filous », garnements et « filles d'amour ».

Mais en cas de danger la rue était solidaire. Les désordres devenaient si grands qu'en 1663 déjà le parlement de Paris, au terme de bagarres sanglantes, avait été rendre un arrêt interdisant d'enlever dans les rues, « par adresse et par violences », des filles et des garçons « sous prétexte de les envoyer en l'Amérique ». Par la même les craintes se trouvaient confirmées, et tous les démentis ultérieurs de rester sans effet sur la populace soulevée à nouveau à la moindre apparence: jusqu'à de pauvres servantes, qui remuaient sans doute les enfants de leurs maîtres, soupçonnées d'être des ravisseuses et traitées « avec la dernière cruauté » avant d'avoir pu s'innocenter, comme le rapporte une ordonnance de police de l'année 1675. Selon un autre témoignage, « c'est une terreur panique du menu peuple dans ce qui le touche le plus »[3].

De dénégations en mensonges embarrassés, les autorités finissent par agir ouvertement. Sous la Régence, la politique coloniale de Law s'appuie sur l'acheminement rapide et systématique de convois entiers de « déportés » mâles et femelles. Et où les prendre ? L'ordonnance royale de 1720 prévoit l'arrestation des vagabonds et gens sans aveu découverts dans la capitale pour expédier aux colonies tous ceux qu'on jugerait aptes. Le 27 février « six cents jeunes gens des deux sexes » défilent dans les rues de Paris, les garçons enchaînés deux à deux, les filles dans des charrettes, sous la garde d'une troupe d'archers. La pauvre marchandise n'arrivait pas toujours à bon port et chaque annonce de tempête présagnait de nouvelles rafles pour remplacer les naufragés.



Les quais et les ponts de Paris fécondent, lieux pourvoyeurs du labeur et des échanges, des jeux et de l'amorces. Les archers du guet ont l'œil sur le petit peuple des berges, chalandiers et débardeurs, mais aussi enfants inconnus ou sans abri. Pourchassés par la garde ici contre l'arrestation d'un vannier, les captifs se retrouvent aux prisons du Grand Châtelet ou de l'Evêché. Ci-dessous Nicolas-René Berryer, lieutenant-général de police en 1747, l'homme fort de la capitale (A. J. Noël, La Cité vue du Pont Saint-Nicolas, Paris, Carnavalet ; cf. J.-L. Charmet-L'Histoire).

Musée de la Police

2. Bibliothèque historique de la ville de Paris, Ms 678.

3. Bibliothèque nationale, fonds Joly de Fleury, Ms 1163, fol. 201-202 ; Ms 1663 (*ibid.* Ms fr 21750, fol. 214-215, ordonnance royale du 3 septembre 1675.

Rapts d'enfants à Paris

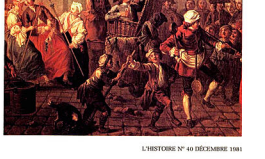
Là-dessus, pour échapper à un sort si misérable et éviter, selon leurs propres termes, le «pèlerinage du Mississippi», les prisonniers en attente de départ à Saint-Martin-des-Champs se mutinent et assomment proprement leurs geôliers avant de s'enfuir. Qu'on imagine l'angoisse du public à ces spectacles, à ces récits, et les craintes redoublées des pères de famille de modeste condition.

Cette même année 1720, à la fin du mois d'avril et au début de mai, le quartier du Marais est secoué par de graves émeutes. Passe encore pour les mendiants et va-nu-pieds, mais les archers ont fait du zèle : ils ont arrêté aussi des filles et fils de boutiquiers et du bourgeois. La foule armée de pavés, de bûches et d'outils variés, prend le guet en chasse sur le pont Notre-Dame, le long de la rue Saint-Antoine, dans les rues Vieille-du-Temple et du Roi-de-Sicile. Bilan : plusieurs dizaines de morts du côté de la police et de très nombreux blessés ; un archer transporté à l'Hôtel-Dieu y est achevé par les malades... Ordre est immédiatement donné d'agir avec prudence, mais la population reste sur ses gardes. On raconte dans les villages des alentours de Paris qu'«ils» enlèvent un garçon sur trois dans les familles, et jusqu'à deux filles sur trois, même âgées de neuf ou dix ans, «pour les faire passer au Mississippi» ! Le cri de «Mississippien» devient dans les querelles l'injure suprême, au même titre que «ventre noir», «bougre», «sorcier» ou «vendeur de chair humaine».

«On va crier bien davantage»

L'opération de nettoyage report de plus belle dans les années quarante, tandis que la guerre de Succession d'Autriche et toujours la colonisation du Canada, de la Louisiane ou des «Iles» (Antilles) déciment de nouvelles levées. En cette période difficile, qui correspondait aussi à l'une des grandes crises de subsistances du siècle, Paris était envahi par une multitude de désœuvrés, d'enfants et de men-

4. Bibliothèque de l'Arsenal, Ms de la Bastille, 10136.
5. Archives nationales, X2B 1367.



Ici l'on flâne, ailleurs on danse (ci-contre), plus loin c'est la bouculade et bientôt la bagarre. Le marché des Halles (ci-dessus), est un des lieux les plus animés de la capitale (haut). Le Carnaval des rues de Paris, cf. J.-L. Charmet. Delacourt, Réjouissances aux Halles, cf. *Bulloz*).

diants dont beaucoup avaient fui leurs villages, chassés par la disette ou le désir d'échapper au service dans la milice. Misère, chômage, pression fiscale: «Cela ne se passera pas sans résistance, écrivait le marquis d'Argenson. On crie beaucoup, on va crier bien davantage.»

Partout, dans les rues et les marchés, on rencontrait des groupes de jeunes vauriens sans feu ni lieu, accusés du voler aux éventaires, de tirer des poches les mouchoirs et les tabatières en profitant de tous les rassemblements du foule, aux carrefours, sur les ponts, aux spectacles, aux processions, dans les églises et aux exécutions publiques. Ce petit monde vagabond dormait dans les galetas, dans les carrières, nichait derrière les futaille, les tas de bois et les ballots de foin des ports Saint-Paul et Saint-Bernard, s'amusait à effrayer les bourgeois en brisant les vitres et les lanternes, et subsistait de chapardages.

Les exempts de police reçoivent à nouveau carte blanche. Ils repèrent tous ceux qui dépassent les cinq pieds (1,63 m), taille requise pour servir le roi, et on arrête à tour de bras. Feuilletons, par exemple, les procès verbaux de l'inspecteur Rousset[6] : «9 janvier 1744, Antoine Fautrier, petit filou qui a déjà fait plusieurs vols et renfermé à Bicêtre; quoique ce jeune enfant ne soit âgé que de treize ans, il est presque de taille à servir le Roy» ; «27 février, Chevalier, du Dauphiné, mendiant, vingt ans, cinq pieds demi pouce, en état de servir le Roy» ; «28 mai, Jean-Louis Nalet, dix-sept ans, cinq pieds deux pouces, natif de Saint-Jean-de-Maurienne en Savoye, montrant une curiosité [une marmotte ?] sans permission, en état de faire un bon et beau soldat» ; «31 mai. Pierre Guillaume, dix-sept ans, cinq pieds, faisant du bruit et jouant dans l'église des capucins Saint-Honoré»... Procédé somme toute commode, qui reçoit l'assentiment des «honnêtes gens» toujours prêts à applaudir aux actions de police, et solution rentable à tous égards, sinon pour les victimes. Et quand, le 28 décembre 1749, le guet cueille à la porte du couvent des chartreux [sur l'emplacement actuel des jardins du l'Observatoire] une quinzaine d'individus dans la troupe des jeunes mendiants venus recevoir l'aumône du vendredi, les bons Pères eux-mêmes se déclarent «charmés», selon notre inspecteur.

Des instructions précises, adressées aux policiers en 1749 et 1750, confirment la légalité en quelque sorte des enlèvements d'enfants. Il est simplement recommandé aux hommes d'agir discrètement pour éviter les rébellions, et bien veiller à distinguer les petits filous, qu'il faut arrêter, et les enfants des bourgeois, qu'il suffit d'«intimider». En l'espace de six mois, de mai à novembre 1749, l'inspecteur Brucelles emprisonne à lui seul de soixante à quatre-vingts garçonnets et jeunes gens, et il reçoit pour sa peine une prime de douze livres par tête. L'officier du guet Faillon aligne en quelques semaines quarante-cinq prises, et son confrère Le Blanc quarante-six. Age moyen, seize ans, en majorité des manouvriers ou gagne-deniers qui se disent décrotteurs, apprentis, poussoirs de brouettes, porteurs de charbon...

Voici un cocher, furieux de n'avoir reçu que six sols de pourboire tandis que l'exempt a empoché les primes, et qui vient déposer au procès des enlèvements de mai 1750: on les a retenus, lui et sa voiture, un solide carrosse qui ferme bien, pour parcourir les points chauds de la ville. Au Carrousel d'abord, l'inspecteur a fait monter trois jeunes qu'il a conduits aux prisons du Châtelet; ensuite, rue des Vieilles-Étuves [vers les Halles], il en a embarqué trois autres, âgés de seize ou dix-sept ans, «qui criaient beaucoup et qui se défendaient»; après un nouveau crochet par le Châtelet, retour rue Saint-Honoré, dans la cour des capucins, et le nouveau chargement, trois galopins de dix à douze ans; ensuite rue Montmartre, où le coup a manqué, car les «petits Blanc» à leur approche se sont sauvés dans toutes les directions.

Autodéfense

La répétition des épisodes dramatiques ne doit faire conclure ni à l'accoutumance ni à la résignation de la rue. Les «heures» font que le petit peuple organise sa défense, car le volume des arrestations dépasse le seuil de tolérable. Des affichettes manuscrites, placardées sur les portes dans le quartier Saint-Paul, invitent les parents à ne pas laisser les enfants seuls sur le chemin de l'école. «Mon père vint me chercher comme bien d'autres, écrit l'ouvrier Ménétra; avec sept garçons tonneliers qui portaient chacun un levier sur l'épaule.» Un maître de la paroisse Saint-Gervais ne comptait plus alors dans sa classe qu'une douzaine d'élèves, «tout tremblants», au lieu des quatre-vingt-quinze qu'il accueillait d'ordinaire. Sur les quais et dans les chantiers les ouvriers s'chauffent et affirment qu'ils se révolteront si on touche «aux leurs».

Au reste, les comportements de riposte active ne se sont pas improvisés lors des grands événements de mai 1750. Les réactions d'auto-

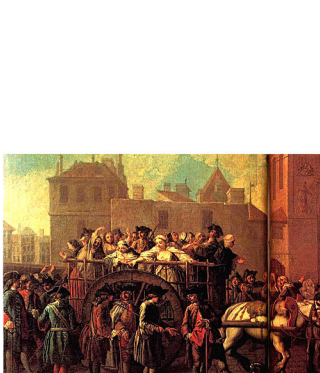
Rapts d'enfants à Paris

L'HISTOIRE N° 40 DÉCEMBRE 1981

défense spontanées et sporadiques avaient pu quelquefois gripper la machine policière et fixer une stratégie pour ces émeutes d'un nouveau type. Première règle: faire masse, noyer les sergents sous le nombre et bloquer leur carrosse. Comment s'en sortir, écrit un exempt, quand «on est tout d'un coup entouré de monde qui naissent de dessous les pavés»? En même temps, distribuer les rôles: utiliser à plein la ressource féminine du cri et de l'invective violente contre les «mouches» et «preneurs d'enfants»; alerter ainsi les îlots de proche en proche, faire monter la fureur des participants et encourager les victimes tout en démoralisant l'adversaire. Du côté masculin, il s'agit de se munir de projectiles (pavés, bûches, gravats, ordures) et de ramasser tout ce qui porte outil, marteau, broche à rôtir, marche à balais, canne ou même épée. Au premier rang on trouve les crocheteurs, les portefaix, les «bonte-à-pavé» ou débardeurs des quais, mais aussi des domestiques et des laquais faisant tourner leur redoutable canne à gros pommeau. Se trouvent quelques soldats des gardes françaises solidaires du quartier où ils ont leurs habitudes, sans parler des forts de la halle, gercons bouchers et autres gros bras souvent présents dans ces bagarres. Le petit peuple occupe la rue, son territoire, et en chasse tout ce qui porte le signe de la distinction sociale.

Crainte de pillage, les bons artisans ont fermé boutique, les bourgeois se sont mis en lieu sûr en observant de leurs fenêtres. Tout ce qui porte habit, redingote et perruque poudrée devient suspect et est bientôt houspillé et malmené. Il arrive que le mouvement, sur sa lancée, dépasse l'objectif premier: une fois les enfants libres, les vainqueurs au lieu de se disperser prennent en chasse les gens de police et, sans se soucier des suites, tirent jusqu'au bout une sitnée vengeance.

Par rapport à ce schéma, les événements de l'année 1750 s'ordonnent selon des figures à la fois reconnaissables et imprévues à certaines phases de leur développement. L'affrontement était ouvert depuis la mi-avril, et la chronique en avait fait le tour de la ville. Les «voleurs d'enfants» fragmentent de nouveau, mais on avait réussi à les neutraliser: rue des Filles-Dieu (rue d'Alexandrie), le 14 avril, devant l'Hôtel de Ville le 23, près de la porte Saint-Martin le 30. A chaque fois la foule avait délivré les victimes, sans plus de conséquences. En mai, après deux semaines de calme, les bruits inquiétants reprennent. L'agitation touche d'abord les paroisses Saint-Gervais et Saint-Paul et soulève les rues en une suite confuse d'épisodes. Le samedi 16 au matin sur la Vieille-Place-aux-Veaux (quai de l'Hôtel de Ville), la «populace» tire des mains d'un exempt l'enfant d'un maître tourneur installé tout près de là, rue des Mesures. Pris en chasse, le policier s'engouffre dans la boutique d'un menuisier, rue des Nonnains-d'Hyères, poursuivi par un millier d'hommes et de femmes vociférant. Des châssis de fenêtres entreposés sur un étabh servent à le frapper, mais celui-là aura de la chance: le guet arrive à temps et l'entraîne à l'abri. Vers la même heure, trois



Une charrette de filles publiques (racoleuses), «bachelettes» ou coadjutrices pour le guet jusqu'à la Salpêtrière. Le foule excitée s'attroupe au vacarme, mais contre qui? (*Jouvenet, Conduite des filles de joie, Paris, Carnavalet, cl. Lauros-Giraudon*).

messieurs en redingote arrêtent sur le pont Marie le jeune François Copin, onze ans, fils d'un fort de la halle; le gamin hurle, se débat, frappe son agresseur à coups de sabot, mais il est fourré dans un fiacre où se trouvaient déjà, selon ses dires, huit autres enfants, dont deux petites filles bien mises, avec des croix et des boucles d'oreilles en or. La multitude déjà mobilisée par l'incident précédent, tout proche, bloque le carrosse. Un grenadier des gardes françaises, dit Belhumeur, ami du père, arrive à la rescousse: il arrache la portière et libère les petits. Une autre voiture suspecte est arrêtée rue des Nonnains-d'Hyères. On croit y trouver des enfants: il n'y en a point, mais les occupants, qui ont la mine de gens de police, détalent de tous côtés. Ruttrapé, l'archer Neufchâtel est sérieusement blessé; le praticien Loquesne so sauve par la rue de Jouy et la rue Tizon où il tente d'entrer chez un pâtissier qui le repousse, puis chez un maître fournier, enfin chez une fruitière; la foule le rejoint et le met à mal à grands coups de pierres et de bâtons avant que le guet ne le relève à moitié mort.

Un autre, l'exempt Hamard, se réfugie à l'*Epée Royale*, au coin de la rue des Mauvais-Garçons et du marché Saint-Jean-en-Grève. Deux belle personnes font alors le siège du cabaret barricadé: puis, vers le soir, la foule se lasse et se disperse. Le même jour un gros homme vêtu de rouge, l'huissier Lagnier, attablé au *Franc Pinot*, dans l'île Saint-Louis, est pris à partie par une vendeuse de pommes: «Encore un preneur d'enfants!» Cela suffit pour alerter quelques centaines de riverains tout prêts à la violence. Cris d'un marinier: «Je voudrais tenir ce bougre-là, je lui tirerais le cœur du ventre avec mon couc!» La garde charge, bâtonnette au fusil, et conduit l'huissier au logis du commissaire Rochebrune, de l'autre côté du pont, rue Geoffroy-l'Asnier. Mais les émeutiers suivent en jetant des pierres, des planches ou des tessons de bouteilles; par les fenêtres pleuvent aussi les pilâtres, les pots et même une de ces marmites de fonte appelées «bourguenotes». Enfin la garde tire et atteint plusieurs manifestants, dont un garçon boucher, un garçon cabaretier et un charbonnier, le pauvre Lebeau, qui plus tard sera pendu... C'est une véritable psychose, on croit voir partout des «mouches», d'autres individus dans les rues voisines sont bousculés et frappés, percussé arrachés, épée volée. Le calme n'est rétabli que tard le soir.

Flambées meurtrières

A partir de la 7ème coure dans Paris et se rallume en des points apparaissant épargnés. Le jeudi 21 mai, c'est dans la rue de la Madeleine (Boissy-d'Anglas) qu'on a vu des «preneurs». Les suspects, quels qu'ils soient, se sauvent à travers les Tuileries et échappent à la bande des poursuivants. Dans l'après-midi du 22, les quartiers Poissonnière et Saint-Denis à leur tour sont troubles. Sur un bruit venu d'on ne sait où, de simples passants sont méchamment pris à partie. Aveuglés par des poignées de sable, frappés de toutes parts, ils tentent de trouver un abri, mais les artisans les refoulent à coups d'outils, les jardiniers les expulsent des enclos avec leurs fourches. L'enquête devait révéler qu'il s'agissait d'individus innocents, un violoniste, un commis de l'octroi, un marchiniste du roi, un charron et un tailleur, conduits dans un triste état — l'un d'eux a l'œil pendant hors de l'orbite — chez les commissaires du quartier dont les demeures sont aussitôt assiégées: chez le commissaire Defacq, rue Saint-Julien-des-Ménétriers, quatre mille personnes, des femmes surtout, font «des hontes considérables»; chez le commissaire Desnoyers, rue du Gros-Chenêt (du Sentier) la foule hurlante, durant des heures, crible de pierres la façade, brisant portes, fenêtres et carreaux. Il faut plusieurs escouades du guet pour la disperser enfin.

Toujours ce vendredi 22, l'île de la Cité est atteinte par la vague émeutières. Vers trois ou quatre heures de l'après-midi un soldat invalide qui conduisait un écolier (selon d'autres versions, une petite vieilloise) est pris lui aussi pour un «voleur d'enfants». Il réussit à se réfugier dans la maison d'un marchand, rue de Harlay, immédiatement cernée par une masse de cinq à six cents personnes «dont le plus grand nombre était de jeunesse». Deux escouades de la garde viennent l'y chercher sur les six heures pour le conduire par le quai des Orfèvres chez le commissaire Delafosse qui habite rue de la Calandre[6]. Tout le long du chemin un leur lance mille projectiles, pierres, bâtons, jusqu'à des richauds et des outils sortis des ateliers des orfèvres voisins, particulièrement délicatement dans cette affaire. Dans le cortège, des charbonniers, des gens qui ont «l'air d'ouvriers», beaucoup de gamins. Au tout premier rang, le jeune Urbain — qui finira à la potence —, boucanier du pont Saint-Michel, âgé de seize ans, qui, selon les témoins, crie et ordonne «comme un petit lion», appelant au tumulte et à la révolte. Tout le quartier est bloqué par les chaînes que les émeutiers ont tendues à travers les rues pour empêcher les charges de cavalerie. Les voici qui cassent la porte du commissaire à coups de pierres et de hache, tentant d'y mettre le feu avec de la paille. Coups de fusil lâchés par le guet, des blessés, un mort.

Un fort groupe investit sans succès les boutiques d'un fournisseur d'épées et d'un armurier sur le pont Saint-Michel. Aux marchands qui réclament les autorisations de délivrance d'armes, les révoltés déclarent que c'est «pas leur ordre», et que «ces bougres de soldats ne demandaient pas permission pour les tuer». Cependant les troubles ont gagné la rive gauche. A la Croix-Rouge, près de l'ancien faubourg Saint-Germain, la garde a peur d'intervenir tant la populace est échauffée: il y a pourtant deux hommes à délivrer, la encore des supposés «preneurs». Frappés à coups de broches de rôtisseur et de cannes agitées par la livrée présente en masse, jusqu'à minuit, des deux côtés de la Seine, toutes les rues sont parcourues de troupes d'hommes à cheval.

Mais l'épisode le plus dramatique, le lendemain, rue Saint-Honoré, est celui qui débouche sur le massacre évoqué au début de cet article. On retrouve le même cri ini-

6. La rue de la Calandre donnait rue de la Barillerie (boulevard du Palais) face à la cour du Palais.

Rapts d'enfants à Paris

quelques boucs émissaires. La sentence du 1er août 1750 expédie trois d'entre eux au gibet: le petit brocanteur du pont Saint-Michel, Charles-François Urbain, et deux jeunes gens du quartier Saint-Paul, l'un et l'autre âgés de vingt-quatre ans, le Savoyard Jean-Baptiste Charvaz, portefaix, et le charbonnier Jean-Baptiste Lebeau, dignitaire de sa corporation avec le grade de «plumet des porteurs de charbon». Le public reste consterné devant une rigueur si sélective. Les principaux fauteurs de troubles, c'est-à-dire les ravisseurs et leurs séides, sont à peine mis en cause et aussitôt couverts par leurs supérieurs. «Voilà un grief très chaud contre la police», observe le marquis d'Argenson qui redoute avec lucidité le ressentiment et la désaffection du petit peuple parisien. «Il est certain, note de son côté l'avocat Barbier dans son *Journal*, que ces exécutions ne déshonoreront point la famille des condamnés.»

Le 3 août, jour fixé pour l'exécution, le quartier de l'Hôtel de Ville est mis en état de siège: rues barrées, deux régiments et toutes les escouades du guet sous les armes autour de la place de Grève, lieu habituel des supplices, les mousquetaires en alerte dans leurs casernes. Des cris partent de la foule quand le premier condamné grimpe à l'échelle: «Grâce, grâce!» Le bourreau hésite, mais la troupe pointe ses baïonnettes et repousse l'assistance en provoquant une énorme bousculade.

Cette sinistre cérémonie laisse les craintes intactes. Le populaire demeure convaincu de la permanence du danger et du mauvais vouloir des autorités accusées de piétiner le droit des gens et de violer l'innocence. Comment ne pas voir dans le *Requiem* que les charbonniers font dire quelques jours plus tard en mémoire de Lebeau l'affirmation d'une dignité et comme la préfiguration d'une conscience nouvelle? On est ici en présence d'un glissement de valeurs du religieux au civique, ressenti et exprimé en termes neufs par d'Argenson qui relate ainsi l'événement dans son *Journal*: «Grand service aux Carmes de la place Maubert qu'ont fait les charbonniers pour celui de leur corps qui a été pendu en Grève... Ils ont fait une quête pour cela, le regardant comme un martyr de la patrie.»

Tout confirme que l'ordre monarchique lui-même provoque des réactions d'allergie et un irrémédiable rejet. Au cours de la semaine émeutière, Versailles avait accueilli avec stupeur les nouvelles que les courriers apportaient à tout moment de la capitale. C'est une fois de plus d'Argenson qui, dans ses papiers intimes, en tire la leçon politique: «Tout s'écroulera dans le royaume... Tout cela fondra un beau matin... On voit s'élever une antipathie extraordinaire entre le roi et son peuple, surtout le peuple de Paris... Le peuple révolté vomit à foison des propos exécrables contre le roi.» A preuve, les dépositions enregistrées par les magistrats lors du procès: on avait dit dans les cabarets au cours de ces journées «que Berryer était un jean-foutre», et que si cela devait durer «les poissardes de la halle seraient capables d'aller prendre le roi par les cheveux», «qu'elles iraient à Versailles détrôner le roi, qu'elles lui arracheraient les yeux de la tête»[8].

Depuis très longtemps Paris n'avait pas connu de sédition aussi grave, même dans les années de pain cher. Au total, selon Barbier, quinze à vingt personnes tuées, tant du côté du guet que des émeutiers, et de nombreux blessés. Et puis les trois suppliciés... Le choc est très long à s'amortir. Pendant des années les fêtes monarchiques, cortèges et célébrations de circonstance se dérouleront dans un Paris morne et glacé. Louis XV éprouve maintenant un véritable sentiment de répugnance à l'encontre d'une capitale dont les éclats de violence ont entamé le pacte implicite qui le liait à ses sujets. Pour ne plus avoir à traverser la ville ingrate en se rendant de Versailles à Compiègne, il ordonne dès le mois de juin 1750 la construction d'une nouvelle route pavée qui coupera vers le nord-est, en lisière des faubourgs, entre la porte Maillot et Saint-Denis. «Eh quoi, aurait-il déclaré, je me montrerais à ce vilain peuple qui dit que je suis un Hérode!»[9] Désormais, pour les chasses et les voyages de divertissement, la cavalerie et les carrosses de la cour emprunteront directement cette voie que le public parisien baptise aussitôt d'un nom vite devenu d'usage courant, et qu'elle gardera plus d'un siècle: le Chemin de la Révolte... □

Pour en savoir plus

Sur les hantises et les peurs dans les sociétés traditionnelles:

• J. Delumeau, *La Peur en Occident. XIVe-XVIIIe siècles*, Paris, Fayard, 1978.

Sur la sociabilité urbaine et les milieux populaires parisiens au XVIIIe siècle:

• J. Kaplow, *Les noms des rois. Les pauvres à Paris à la veille de la Révolution*, Paris, Maspero, 1974.

• A. Farge, *Vivre dans la rue à Paris au XVIIIe siècle*, Paris, Gallimard-Julliard, collection «Archives», 1979.

Sur les rapts d'enfants à Paris sous l'Ancien Régime, l'étude érudite de:

• A.-P. Herlaut, «Les enlèvements d'enfants à Paris en 1720 et 1750», *Revue historique*, t. CXXXIX, 1922, p. 43-61 et 201-223.

L'irremplaçable regard des contemporains:

• R.-L. de Voyer, marquis d'Argenson, *Journal et mémoires du marquis d'Argenson*, Paris, Société de l'histoire de France, 1859-1867, 9 vol. (en particulier le t. VI).

• E.-F.-J. Barbier, *Chronique de la Régence et du règne de Louis XV (1718-1763) ou Journal de Barbier*, Paris, Charpentier, 1857-1866, 8 vol. (en particulier le t. IV).

• J. Buvat, *Journal de la Régence (1715-1723)*, Paris, Plon, 1865, 2 vol.

• L.-S. Mercier, *Tableau de Paris*, nombreuses éditions au XVIIIe siècle, en particulier Amsterdam, 1782, 6 vol. éd. abrégée, Paris, Maspero, collection «La découverte», 1979.

Parmi les sources manuscrites, documents administratifs ou judiciaires et archives de la police:

• Archives nationales, dossiers X2B 1366 et 1367 (le procès des accusés des événements de mai 1750).

• Bibliothèque nationale, fonds Joly de Fleury, vol. 1101 et 1102.

• Bibliothèque de l'Arsenal, Ms de la Bastille, rapports et correspondance des inspecteurs de police, en particulier vol. 10 136 et 10 137.

Bernard Nantet

Les villes caravanières de Mauritanie

Chinguetti, Ouadane, Tichit, Oualata, cités mirages, cités miracles du vaste désert mauritanien. Cités menacées aussi puisque les plus importants vestiges de l'Ouest saharien risquent de disparaître. Et avec eux les traces d'une prospérité légendaire.

«DANS ce désert n'apparaît aucune piste, aucune trace : ce ne sont que des sables que les vents emportent.» Ainsi Ibn Battouta, le grand voyageur arabe, décrivait-il, à la veille de son entrée à Oualata en avril 1352, le vaste désert «lumineux et éclatant» qui lui faisait apparaître comme d'autant plus désirable la prestigieuse cité saharienne.

Mais il devra attendre quelque temps avec la caravane de marchands à laquelle il s'est joint quarante-cinq jours plus tôt à Sijilmassa dans le Sud-marocain. L'éclaireur, le *takslf*, qui, selon la coutume, a été envoyé vers la ville pour annoncer l'arrivée des voyageurs (prévenir les autorités, réserver des logements, prévoir la nourriture des bêtes, etc.), doit revenir les chercher avec de l'eau et des vivres. Malheur à eux, pourtant, si le *takslf* est seul pour faire la route, car «... ce désert compte beaucoup de démons [qui] se jouent de lui et le fascinent [...]. Dans ce cas, les habitants d'Iwalatan ne savent rien de la caravane qui périt entièrement ou en grande partie».

Pays des Noirs,

Ainsi, durant des siècles voyageait-on aux confins du *Trab es Soudan*, «le Pays des Noirs». L'appellation désignait les empires du Ghana (IXe siècle), puis du Mali (XIIIe siècle), possesseurs des gisements aurifères du Haut-Sénégal, justifiait également l'autre appellation de «Pays de l'or». Des commerçants maghrébins tournèrent alors leurs regards vers le Sud...

Ils firent naître et prospérer des relais, des comptoirs, des caravansérails où, selon les époques et la fortune des puissances établies de part et d'autre de cette terre de solitude, transitaient peaux, ivoire, plumes d'autruches, mil venu des pays du Sud, sel extrait des terres désolées du Sahara central et produits de luxe (étoffes, métaux) du monde méditerranéen. Et, tout au long de cet interminable trajet de plusieurs semaines, les esclaves et l'or. Un duo qui dura plusieurs siècles, mais les mines seront taries depuis longtemps que les fers des esclaves continueront à traîner sur les pistes brûlantes et sinueuses...

Pourtant, cités mirages, cités miracles, ces simples haltes transformées en centres d'échanges sont devenues des villes. La Mauritanie actuelle, l'ancien *Trab es Bolden*, «le Pays des Blancs» qui englobait l'ensemble du Sahara occidental, y plonge ses racines que la foi incruste dans ses mosquées et les souvenirs de ses lettrés. La mémoire humaine nous a donné le merveilleux; et le temps, la sensation illusoire de l'éternité.

La légende, toujours recréée, ne cesse de le disputer au réel. Ici, un pèlerin de retour de La Mecque retrouve dans la soi une lettre cachée des années auparavant. Il fonde Chinguetti. Là, un vieillard aveugle, fatigué des querelles qui assourdissent ses vieux jours, parcourt le pays

Sur la route qui mène à l'ancien Soudan, le minaret ensablé d'Akreijit (pages précédentes), petit village puis de Tichit. Les chameaux chargés de mil y croisent encore de rares caravanes de sel. Mais les soubresauts de ce commerce moribond n'animent plus à animer l'ancienne cité caravanière de Tichit (ci-dessus) désertée par l'opulence et abandonnée par l'espoir des hommes (cl. B. Nicolas).

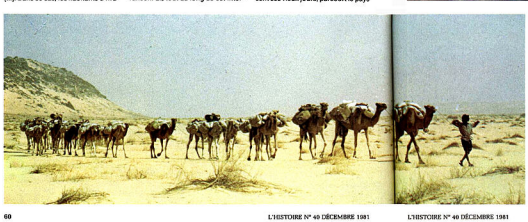
en tous sens, soutenu par ses serviteurs. Un soir, alors qu'il s'arrête une fois de plus pour prendre une poignée de terre dans sa main et la respirer, il dit : «Arrêtons-nous, c'est ici que je veux vivre, c'est ici que veux mourir.» Et Tichit surgit. Étonnante goutte de vie posée au bord d'un lac desséché. Le rêve des hommes n'est-il pas aussi un des moteurs de l'histoire ?

Mais cessons d'écouter les récits des caravaniers. Baissons-nous pour franchir ces hauts seuils de pierre qui empêchent le sable de pénétrer dans les demeures et laissons nos chaussures à l'entrée des mosquées aux minarets massifs.

Chinguetti

Chinguetti est à cent vingts kilomètres d'Atar dans le massif de l'Adrar. Les traditions orales font remonter sa création au XIIe siècle. Les Maures la considèrent comme la septième ville sainte de l'islam, et les pèlerins qui s'y regroupaient chaque année avant de prendre la route de La Mecque étaient appelés les «gens de Chinguetti», le «pays de Chinguetti» désignant la Mauritanie, sinon le Sahara occidental dans son ensemble.

Son essor est lié à l'exploitation de la saline d'Idjil au Nord. Au XVIIe siècle, elle vit se dérouler le long conflit



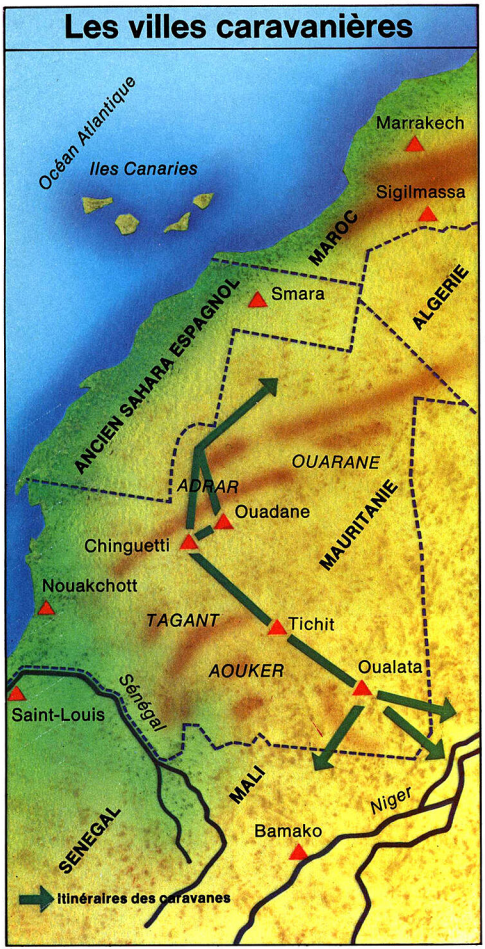
tial « voleur d'enfants », lancé ici contre le nommé Labbé, la rue ameutée, la foule grossie de l'affluence du marché des Quinze-Vingts tout proche où l'homme s'est d'abord réfugié et qui participe à la traque, les boutiques fermées, le jeu des armes populaires (manches d'outils, limes, pavés, éclats de bois), la tentative de forcer la porte d'un armurier. A partir de là, une accumulation de signes qui dénotent la ténacité des refus populaires et une capacité insurrectionnelle que n'entame pas l'ordre policier. Notons le changement d'échelle: les voilà bientôt dix mille qui tiennent le cœur de Paris, une force telle qu'on ne peut la réduire. Ils réclament à grands cris le suspect que l'on vient de conduire chez le commissaire Delavergée. La porte vole en éclats, la foule pénètre dans l'immeuble. Il faut alors composer avec les meneurs et leur livrer la victime devant leur menace de tout fracasser, tuer, brûler aux cris de « Voilà la révolte ! » Les autorités sont dénoncées nommément: par-delà les « voleurs d'enfants », c'est le lieutenant général de police, l'homme du roi, qui est visé sous des formes provocantes avec ce cadavre traîné devant son hôtel, puis couvert de crachats par la populace qui hurle son désir d'en « faire autant à Berryer ». D'autres comportements encore, hérités d'une très ancienne tradition tumultueuse: le lambeau d'habit rouge arraché au mort, brandi au bout d'un bâton comme un drapeau, ce fragment du même habit qu'un colporteur a épinglé à sa manche pour lui servir de porte-bonheur, le chapelet de la victime conservé en guise de relique par la femme de l'un des insurgés, Joseph Gay, dit Chambéry, frotteur de son état... Le peuple célèbre à sa manière la défaite des forces obscures et des agents du mal. Le lendemain soir dimanche, une bande de petites gens rassemblée rue du Bout-du-Monde (rue Léopold-Bellan) se livre à une sorte de sacrifice rituel pour fêter la victoire: ils assomment un chat payé six sols — animal diabolique — en chantant un *Libera* et un *De profundis*, puis ils jettent cérémonieusement sa dépouille dans un feu de joie après l'avoir aspergée de quelques gouttes d'eau « bénite » puisée au ruisseau. On chante, on danse autour du brasier, et l'on répète qu'on en fera autant « pour toutes les mouches de Paris ».

Le Chemin de la Révolte

Dès le 25 mai, alors que la contagion s'étend aux environs de Paris — à Vincennes le 22 et le 24 à Saint-Cloud où l'on sonne le tocsin pour chasser les « preneurs »[7] —, la machine répressive se met en branle sur l'ordre exprès du roi. L'enquête rassemble une masse énorme de témoignages — deux cent trente-quatre —, et l'on finit par désigner dans la confusion

Un de ces jeunes commissionnaires venus de leurs villages. Ils attendent assis sur leur banc: tel carrefour aux petits Normands, tel autre aux Savoyards ou aux Limousins, la place Maubert et le faubourg Saint-Antoine aux garçons d'Auvergne... La nuit regroupe par ethnies ces troupes d'enfants dans leurs chambrées (gravure, XVIII[e] siècle, cl. *BN*).

7. Vincennes: Bibliothèque de l'Arsenal, Ms de la Bastille, 10136, fol. 505. Saint-Cloud: Bibliothèque nationale, fonds Joly de Fleury, 1101, fol. 175 (rôle ici des femmes et aussi des paysans qui se rassemblent « avec des bâtons, des fourches, des faux et croissants dont on élague les arbres »).
8. Archives nationales, X2B 1367, interrogatoire d'Antoine Savert et déposition de la femme Benoist.
9. Hérode, roi des Juifs et tyran, responsable du massacre des Innocents.



***Dès les débuts du commerce ouest-saharien, des cités sont nées pour le repos des caravanes et l'échange des produits (objets de luxe du Maghreb, sel du Sahara, mil du Soudan). Oualata (ci-contre) était le terme de longues semaines de voyage. Quelques maisons y sont encore habitées et leurs décors entretenus chaque année** (cl. B. Nantet).*

qui opposa tribus berbères « maraboutiques » et conquérants hassan. Ces derniers descendent des Arabes Ma'quil, Banu Hilal et Banu Solaïm, lancés contre le Maghreb au XIe siècle par le khalife fatimide d'Égypte. Cette guerre de trente ans, dite de Charr Bouba (nom d'un tributaire qui avait refusé de payer la dîme), marque l'installation définitive des Arabes au Sahara occidental et la mise en place de la société maure.

L'adoption de la langue des nouveaux arrivants, l'arabe « hassaniya », favorise les contacts et les échanges avec l'ensemble du monde musulman. Les grandes familles se constituent des bibliothèques, et l'on se passe désormais de père en fils livres de droit et corans soigneusement recopiés. Ces ouvrages sont, au pire, entassés dans un coffre richement décoré d'appliques en fer, constellé de cuivre et bringuebalé sur les flancs d'un chameau ; au mieux, rangés dans une niche murale d'une honorable demeure à la merci des termites. Pourtant, un recensement dans les campements et les demeures privées s'est soldé par d'heureuses découvertes. Mais des ouvrages de première importance, prêtés en toute confiance au cours de ces cinquante dernières années à des « chercheurs » de passage, n'ont pu être récupérés.

Arabes et Berbères s'essaient tant bien que mal à vivre ensemble et à créer cette culture maure si spécifique quand commencent les incursions marocaines en Adrar. Ouadane reçoit le premier choc important en 1665. Au Sud, le Tagant est assailli en 1680. Les Alaouites pillent systématiquement Chinguetti en 1730 et attaquent Tichit quarante ans plus tard. Dès lors, les prétentions marocaines ne cesseront plus, que ce soit sous prétexte de poursuivre un raid de pillards ou de prêter main-forte à un émir en conflit avec son voisin. Mais les cousins du Sud (des familles de l'Adrar ont de nombreux parents établis au Maroc) n'accepteront jamais de devenir les vassaux du sultan.

L'attachement sentimental des Mauritaniens à Chinguetti reste grand mais ne suffit pas à maintenir en place une population qui doit chercher ailleurs des moyens de subsistance. Le nombre des habitants ne dépasse guère les trois mille et peu d'entre eux résident encore dans la vieille ville. Ici, autour de la

Pour la sauvegarde des anciennes cités caravanières

UN appel pour la sauvegarde des villes anciennes de Mauritanie a été lancé de Chinguetti le 16 février 1981 par M. A.-M. M'Bow, directeur général de l'UNESCO. Il vise à sensibiliser l'opinion mondiale face à la dégradation des plus importants vestiges de l'histoire de l'Ouest saharien. Le projet, qui a retenu un certain nombre de maisons à restaurer ou à maintenir en état, se propose aussi d'arrêter le dépeuplement de ces sites. C'est pourquoi le travail des artistes et des artisans ira de pair avec celui des agronomes qui devront revaloriser les palmeraies et les cultures sous palmiers, et celui des techniciens chargés de repérer les nappes d'eau indispensables à l'irrigation.

L'Institut mauritanien de recherche scientifique, qui a déjà derrière lui de longues années de recherche archéologique sur les anciens sites de Tegdaoust et de Koumbi-Saleh, vient d'établir un inventaire des manuscrits existants, publics et privés. L'appel de Chinguetti permettra peut-être de sauver les premiers témoignages de la rencontre de deux cultures.

B.N.

mosquée s'accrochent encore quelques vieillards, seule animation des étroites ruelles à l'heure de la prière. Çà et là, des murs béants laissent entrevoir quelques piliers à niches qui ne soutiennent plus leurs habituelles poutres en demi-troncs de palmiers, armature d'une terrasse que les hivernages ont emportée. Quelques portes basses, au linteau surmonté de décors triangulaires, sont closes par le traditionnel verrou de bois — renforcé d'une chaîne et d'un cadenas de quincaillerie plus sûrs —, utilisation comme entrepôt à grains ou à dattes d'une pièce encore en état.

Ouadane

A Ouadane, cent kilomètres à l'est, les ruines de l'ancienne cité, où se croisaient, dit-on, les oueds de la Connaissance et de la Richesse, s'étagent à flanc de montagne en une large fresque de couleur ocre. Elle aurait surgi vers le XII[e] siècle du commerce de l'or et du sel.

Alvise Cadamosto, navigateur italien au service du roi du Portugal, signale au milieu du XV[e] siècle qu'on y échange aussi des métaux venus du Nord. Malgré une tentative appuyée par Jean II, les Portugais ne parviennent pas à s'y installer mais restent présents sur la côte et dans une partie de l'arrière-pays, raflant des esclaves et tentant de s'insérer dans le commerce transsaharien.

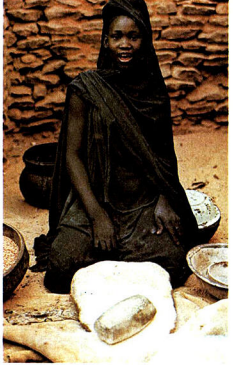
De nos jours le silence règne dans les rues de Ouadane où se pressaient autrefois savants et marchands, mais la palmeraie continue de donner les meilleures dattes de l'Adrar. Des ruines s'élèvent encore des pans de murs d'un étage, avec l'amorce d'un second. Les quartiers descendent jusqu'au bord de l'oued qui a permis l'existence de la palmeraie. Au bord du lit sableux, des puits fortifiés permettaient de soutenir le siège en cas d'attaque de pillards ou de résister aux raids marocains.

Un demi-millier de kilomètres au sud, au-delà des grandes vagues dunaires de l'Ouarane, le massif du Tagant, prolongé à l'est par les gigantesques affleurements des Dhar (falaises) Tichit et Oualata, lance ses vallées fossiles vers le fleuve Sénégal et s'ouvre aux influences négro-africaines.

Tichit

Tichit survit sur ses propres ruines (sept villes successives, dit encore la tradition). Sur ce tell archéologique en formation, mille cinq cents personnes vivent de subsides ou des revenus des hommes partis ouvrir un commerce dans un centre plus important ou conduire une caravane de quelques chameaux.

Son origine est imprécise. Certaines traditions parlent du VIII[e] siècle et la *Chronique* de Tichit la situe vers 1153. Quoi qu'il en soit, placée à la



Centres de propagation d'un Islam austère comme la vie en ces lieux désolés, Chinguetti, Oudane, Tichit et Oualata ont abrité des lettrés réputés et des bibliothèques privées ou publiques. La mosquée de Tichit (ci-dessus) est la plus renommée sur le plan architectural. Frontons, lits de pierres en encorbellement et décors en zig-zag ont fait la notoriété des demeures bourgeoises *(cl. B. Nantet).*

périphérie des empires soudanais, dont elle subit l'influence à défaut d'en supporter le contrôle direct, elle est née du commerce entre Ouadane et Oualata, relais indispensable au repos des caravanes.

Le Maroc est loin, et les principaux conflits opposent les Massena, l'élément noir, aux Ouled Bella d'origine arabe qui s'installent dans la région à la fin du XVIII[e] siècle. Les deux populations finissent par résider dans des quartiers séparés alors que les Chorfas berbères qui sont là depuis des siècles maintiennent l'orthodoxie religieuse dans une mosquée dont l'architecture est la plus remarquable de la Mauritanie.

A la fin du siècle dernier, Tichit est l'un des plus grands marchés du Sahara occidental. On dit que sa population atteint six mille habitants, et l'entrée des Français en 1912 ne fera que concrétiser un déclin dû à l'ouverture d'autres voies de communication.

Ville saharienne par excellence que nul arrière-pays ne fait vivre, Tichit a développé une architecture entièrement citadine où les maisons aux murs aveugles combinent entrées anodines donnant sur une rue étroite, cours distribuant pièces d'habitation et magasins, tandis qu'un escalier mène sur les terrasses et à l'étage. Le décor utilise à merveille les couleurs des pierres des environs : blanche pour les murs extérieurs et la cour, vert-de-gris à grain fin pour les corniches, les linteaux et le dallage. Une pierre rouge, plus fragile et plus grossière, est employée dans le blocage des murs.

Les angles des maisons sont parfois arrondis jusqu'à hauteur d'homme. Un lit de pierres de couleur court tout au long des murs ou soutient un encorbellement. Des frontons caractérisent les demeures plus anciennes, et des carreaux et triangles de pierres colorées permettent de varier des décors en zig-zag. La sobriété et la géométrie de ces décors font de Tichit une cité austère comme le pays qui l'environne.

Oualata

Tout autre est Oualata à une semaine de chameau. Ici, l'enduit ocre qui recouvre les murs et les grandes rosaces aux symboles sexués qui les accompagnent préludent à la vie qui

éclate dès qu'on atteint les pays du fleuve et les savanes du Sud. Oualata est l'aboutissement de longues semaines de voyage pendant lesquelles on a bu l'eau saumâtre de quelques puits miraculeux ou marché au côté d'un chameau surchargé.

Fondée au VII[e] siècle par les Beni Israël, selon une tradition, ou plus tard par le conquérant Oqba ben Nafi, cette petite agglomération de Noirs soninké se nomme alors Birou et fait partie de l'empire du Ghana (XI[e] siècle). Très tôt les commerçants berbères s'y installent et prennent en main le commerce transsaharien occidental. L'or, les peaux et l'ivoire aboutissent à Fès ou Tlemcen (les Vénitiens ont pu y installer des entrepôts et diffusent une partie des produits en pays chrétien). Une famille de Tlemcen, les Maqqari, aménage des puits tout au long de la piste qui mène au Soudan, et des membres de la famille installés à Oualata en sont les correspondants locaux. Ils préparent et surveillent le départ des caravanes. C'est vers cette époque qu'Ibn Battouta entreprend son voyage et y fait un séjour de deux mois en 1352.

Oualata atteindra sa plus grande renommée quand l'élite intellectuelle de Tombouctou (situé à quatre cents kilomètres à l'est), viendra s'y réfugier en 1446 pour fuir les Touaregs. La cité poursuit son essor malgré un raid destructeur des Mossi une trentaine d'années plus tard, et entre dans la mouvance de l'empire songhay de Gao. Vers le début du XVI[e] siècle on y signale la présence de marchands ambulants juifs, orfèvres ou joailliers. Selon le *Tarick es-Sudan,* « les caravanes y affluaient de tous les pays. Des gens riches, des savants, de pieux personnages s'y fixèrent. Ils venaient d'Égypte, d'Aoujila, du Fezzan, de Ghadamès, du Tafilalet, du Sous... »

Sa notoriété diminue avec le retour à Tombouctou de quelques familles de lettrés. L'arrivée de tribus arabes dans la région au XVII[e] siècle entraîne une suite de conflits où Oualata perd son autonomie. Sécheresse et rezzous dévastateurs des R'Gueibat du Nord achèvent dès le milieu du XIX[e] de réduire son rôle de capitale régionale. Néanmoins, à la même époque, Heinrich Barth signale que « le travail de l'or à Tombouctou, bien que fort beau, n'est qu'une faible imitation de ce qui se fait à Oualata ».

cl. B. Nantet

Oualata a maintenant l'aspect de toutes les villes sur le déclin. La masse des ruines qui abritent encore quelques familles d'anciens tributaires laisse progressivement place à des maisons de facture plus récente. Dans la zone intermédiaire, des demeures, belles jadis, abritent des notables. Peu d'hommes jeunes — ils sont partis faire du commerce dans la vallée du Niger —, mais des enfants, des vieillards venus finir leurs jours à l'ombre de la mosquée, et des femmes discrètes. (Fait unique en Mauritanie, la réclusion existe pour les femmes de certains marabouts.)

Les maisons n'ont pas la même sobriété qu'à Tichit. Des banquettes soulignent souvent la base des murs extérieurs tandis que les porches sont encadrés de contreforts massifs. L'ensemble est recouvert d'un épais enduit de banco rougeâtre qui caractérise les maisons entretenues et habitées régulièrement. Encadrant la porte, deux motifs triangulaires, au centre desquels se trouve une pierre plate à ablutions (substitut à l'absence d'eau). La porte, décorée de clous à collerettes découpées où se mêlent fer et cuivre rouge et jaune, donne sur un vestibule.

Les façades des cours sont abondamment décorées. Le motif principal est la rosace blanche quadrilobée sur fond ocre, avec quelquefois l'emploi du jaune, plus rarement de l'indigo. Le contour des portes, peint en blanc, est formé de cadres concentriques où se retrouvent en bandeau des variantes du même motif. Les murs des pièces d'habitation sont également couverts de ces motifs qui s'agencent autour des ouvertures ou des niches.

Si la ligne droite domine à Tichit, les courbes et les rosaces de Oualata, dessinées — et encore entretenues par quelques vieilles potières — ne font jamais d'entrelacs. Les éléments de ces motifs « convergent vers un décor de caractère sexuel à thème essentiel : la femme » (J. Gabus, *cf. « Pour en savoir plus »*) et portent des noms évocateurs : « la Mère des hanches », « la Fillette », « la Jeune Femme », « Celle aux tresses longues ». Un seul motif fait référence à l'homme.

Mais la vie se retire de Oualata, tout comme elle se retire des longues pistes qui ont vu passer tant de peines et tant d'espoirs. Deux puits suffisent aux mille habitants qui restent. Le centre important est maintenant Néma, à quatre-vingts kilomètres au sud et terminus de la route goudronnée Nouakchott-Néma qui doit désenclaver l'Est mauritanien et amorcer la route transsahélienne. De nouvelles villes surgiront. Mais ne laissons pas disparaître à jamais celles qui furent tant admirées et tant désirées, et que menace aujourd'hui la grande solitude de l'indifférence.

Bernard Nantet

***Plusieurs fois attaquée par les Marocains des siècles passés, Chinguetti, capitale spirituelle de l'Ouest saharien. Les traditions orales font remonter sa création au XII[e] siècle. Les pèlerins s'y réunissaient chaque année au pied de son minaret (ci-contre, la mosquée et le mihrâb) pour entreprendre le long pèlerinage vers La Mecque** (cl. B. Nantet).*

Pour en savoir plus

- D. Jacques-Meunié, *Cités anciennes de Mauritanie,* Paris, Klincksieck, 1961.
- J. Devisse, *Textes et documents relatifs à l'histoire de l'Afrique (Extraits d'Ibn Battûta),* Histoire n° 9, université de Dakar, Dakar, 1966.
- J. Gabus, *Au Sahara, arts et symboles,* Neufchâtel, La Baconnière, 1958.
- J. Devisse, « Commerce africain médiéval », *Revue d'histoire économique et sociale,* Paris, 1972.
- C. Vanacker, « La Mauritanie jusqu'au XX[e] siècle », *La Mauritanie,* ouvrage collectif, Éditions du CNRS, Paris, 1979.
- B. Nantet, « Les routes du sel », *L'Histoire* n° 4, septembre 1978, p. 51.

à offrir, à lire, à relire

DES LIVRES D'HISTOIRE

F. DECRET
M. FANTAR
L'Afrique du Nord dans l'Antiquité

JOEL H. GRISWARD
Archéologie de l'épopée médiévale
préface de Georges Dumézil

REGIS BOYER
La religion des anciens Scandinaves

ROLAND BECHMANN
Les racines des cathédrales

MARC FERRO
Comment on raconte l'histoire aux enfants à travers le monde entier

MARIE DELCOURT
L'oracle de Delphes

F. HACKETT
Henri VIII

ARL

PAYOT
106, boulevard Saint-Germain
75006 PARIS

La violence n'est plus ce qu'elle était !

• Triste nouvelle pour les prophètes de malheur qui gémissent sur la « montée croissante de la criminalité » et nous promettent des lendemains qui pleurent : une bien impertinente Histoire de la violence *a l'audace de nous démontrer, statistiques à l'appui, que la vraie violence, celle qui tue, mutile, viole, torture, est en régression depuis le siècle dernier dans toutes les sociétés touchées par ce qu'on appelle la civilisation des mœurs. Circonstance aggravante, l'auteur de ce scandaleux essai, non content d'être économiste et démographe, est aussi lauréat de la Société française de Criminologie. Où va-t-on si les gens sérieux refusent de crier « Au loup ! » avec tout le monde ?...*

L'historien, lui, sourit. Il sait depuis longtemps que, bien au-delà des « batteures et navrures » du Moyen Age, la violence a été le lot quotidien de nos ancêtres et que notre « insécurité » les laisserait doucement sceptiques. Les bagarres du samedi soir, ils connaissaient. Les crimes passionnels, les rixes de cabaret, aussi. Les guet-apens au coin du bois ou de la rue, inutile de leur en parler. Mais ils nous diraient que pendant des siècles le moindre différend tournait communément au meurtre : pour une dette ou un mur mitoyen, une contestation de jeu ou un mot pris de travers, c'est l'agression immédiate. Quand on a un procès, on tire sur l'huissier venu instrumenter, on assiège chez lui le notaire ou l'avocat de la partie adverse. La vendetta se poursuit en famille, de père en fils et d'oncle à neveu, au pistolet, à l'épée ou à coups de gourdin suivant les moyens. Sans oublier le colis piégé, si pratique pour éliminer un cohéritier gênant. Jeunes et vieux, seigneurs et manants, artisans ou curés, personne n'hésite à régler directement ses comptes.

D'où cette statistique, établie d'après des documents judiciaires de 1665 : sur un total de 692 condamnations prononcées lors d'une session, 107 cas de meurtre ou d'assassinat, soit environ 16 %. De quoi faire frissonner — et réfléchir — nos contemporains traumatisés par les media et « passés de l'ère de la violence vécue à l'ère de la violence vue ». (Jean-Claude Chesnais, Histoire de la violence en Occident de 1800 à nos jours, *Éditions Robert Laffont, 1981).*

Arlette Lebigre

Au fil des revues

Actualités

• Le Moyen-Orient, avec le premier numéro de la **Revue d'études palestiniennes.** Au sommaire, entre autres articles, « Quelques idées simples sur l'antisémitisme » de Maxime Rodinson et, surtout, « Le vécu et l'écrit : historiens réfugiés de Palestine » d'Elias Sanbar (Éd. de Minuit, 9, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris).

• L'Europe de l'Est, avec le nouveau numéro spécial annuel des **Notes et études documentaires** (n° 4633-4634) consacré — sous la direction de Thomas Schreiber — à « L'URSS et l'Europe de l'Est, 1980-1981 ». Des numéros spéciaux devenus, au fil des ans, de véritables ouvrages de référence (La Documentation française, 29-31 quai Voltaire, 75007 Paris).

Des mots et des choses

• En histoire, il y a les faits et puis il y a les mots, — ceux qui, chez les contemporains des événements, devraient expliquer ou légitimer ces faits. D'où, depuis quelques années, le développement des analyses lexicales des discours. La carapace des mots laisse percer les intentions réelles ou inconscientes. Les presses de la Fondation nationale des sciences politiques viennent de lancer leur nouvelle revue **Mots :** les deux premiers numéros ont déjà été publiés. Entre autres articles, une étude des spécificités dans le vocabulaire communiste, qui éclaire d'un jour nouveau le « grand tournant » de 1934-1936 ; une analyse du vocabulaire de l'antisémitisme en France pendant l'Affaire Dreyfus ou bien encore du discours jacobin (Revue **Mots,** PFNSP, 27, rue Saint-Guillaume, 75341 Paris Cedex 07, semestrielle).

Jeanne ou Jean d'Arc ?

• Encore et toujours **Jeanne d'Arc.** Le biologiste américain R. Greenblatt soutient, dans le **British Journal of Sexual Medecine,** que Jeanne d'Arc était en fait Jean d'Arc... Selon lui, elle souffrait d'une féminisation testiculaire qui dote un individu génétiquement mâle d'une apparence féminine. D'après le biologiste, cela expliquerait son désintérêt pour le sexe fort et, bien sûr, ses qualités « masculines » : témérité, impétuosité, courage. A n'en pas douter, un peu d'histoire rapprocherait de la vérité *(cf. dans le même numéro p. 103).*

Rencontres et conférences

• **La presse liégeoise et la politique italienne** de 1937 à la signature du Pacte d'acier fera l'objet d'une séance du séminaire organisé par le comité belge de l'Istituto per la storia del Risorgimento italiano, le 19 décembre. Renseignements: Istituto italiano di Cultura de Bruxelles, 38 rue de Livourne, 1050 Bruxelles.

• **Du néoplasticisme à l'art concret:** l'influence de Théo Van Doesburg sur l'art occidental, une conférence de Serge Lemoine le 9 décembre à 18 h 30 à l'Institut néerlandais, 121 rue de Lille, tél. 705.85.99.

• **L'art, reflet du goût et des mentalités: les entrées royales au XVI^e siècle,** le 14 décembre à 15 h, conférence d'Anne-Marie Lecoq au musée des Arts décoratifs, 107 rue de Rivoli, tél. 260.32.14.

• **La torture, la victime, le tortionnaire, la société et son État:** session du centre Thomas More avec Jean-Claude Rolland, psychanalyste, Pierre Vidal-Naquet, École des hautes études en sciences sociales, Paul Virilio, École spéciale d'architecture de Paris. Elle se déroulera les 5 et 6 décembre au Centre Thomas More, La Tourette, BP 105, 69210 L'Arbresle, tél. (74) 01.01.03.

• **Teilhard de Chardin à l'épreuve de la modernité,** les 12 et 13 décembre, séance animée par Paul Coutagne de l'Institut catholique de Lyon, Centre Thomas More, La Tourette, BP 105, 69210 L'Arbresle, tél. (74) 01.01.03.

• **Les bourgeoisies municipales italiennes aux II^e et I^er siècles avant J.-C.:** colloque du 7 au 10 décembre au Centre Jean-Bérard de Naples. Renseignements : Mme Cebeillac-Gervasoni, URA 18, Naples, ou au CNRS, 15 quai Anatole-France, tél. 555.92.25.

• **Le Foreign Office entre les deux guerres,** exposé de Zara Steiner, le mardi 8 décembre à la Sorbonne, salle 302, à 16 h 30, dans le cadre des conférences de l'Institut d'histoire des relations internationales contemporaines.

• **La machine dans l'imaginaire (1650-1800),** colloque organisé par le groupe d'études et de recherches sur la littérature des XVII^e et XVIII^e siècles, les 11 et 12 décembre à l'université de Lille-III. Renseignements : René Démoris, 65 rue du Javelot, Paris, ou Christian Meurillon, 37 rue Cendrillon, 59650 Villeneuve-d'Ascq.

• **Le gouvernement Mendès France,** conférence de Gaston Maurice le 10 décembre à 19 h au Centre de recherches de l'université de Paris-I, 9 rue Mahler. Renseignements : Société d'histoire du radicalisme, 5 rue du Laos, tél. 734.27.46.

• **Third Theoretical Archaeology Group Conference,** du 14 au 16 décembre à Reading, Angleterre. Renseignements: Department of Archaeology, Faculty of Letters and Social Sciences, University of Reading, Whitenights, Reading RG6 2AA (Angleterre).

• La commune d'Orcet en Auvergne organise une semaine culturelle du 28 novembre au 6 décembre 1981 sur le thème **«Couthon, enfant d'Orcet».** Dans le cadre de ces manifestations se tiendra, le samedi 5 décembre, en collaboration avec l'Institut d'histoire de la Révolution française (Pr Albert Soboul), un colloque visant à préciser **la personnalité et l'action du compagnon de Robespierre.** Pour tous renseignements s'adresser à Daniel Martin, 41 bd Jean-Jaurès, 63000 Clermont-Ferrand.

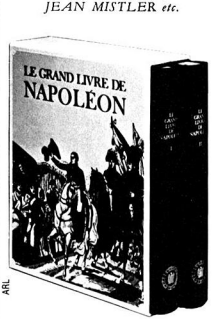
• A l'occasion du **centenaire des lois de Jules Ferry,** l'École normale mixte de l'Essonne organise des conférences-débats sur **L'histoire et la philosophie de l'éducation,** avec la participation d'universitaires, de chercheurs et d'instituteurs. Pour tous renseignements: École normale mixte de l'Essonne, Étiolles, 91450 Soisy-sur-Seine, tél. 075.98.00.

«Jeune histoire», «Pages d'histoire»

• Donner aux enfants le goût de l'histoire sans les ennuyer: le club **Jeune Histoire** qui vient de se créer à Paris tente de relever le défi. Chaque semaine il propose des tables rondes, des voyages dans le temps (fabrication de maquettes, cartes, costumes...), des jeux (jeu de l'oie sur le Moyen Age, stratégie et tactique). La capacité d'accueil est de cent enfants et adolescents par groupes de dix. Renseignements: 14 bis rue Mouton-Duvernet, 75014 Paris, tél. 545.47.12.

• Une librairie entièrement consacrée à l'histoire vient d'ouvrir ses portes. Vous y trouverez un choix considérable d'ouvrages qui vont de l'histoire des pays à celle des civilisations, en passant par les grands événements, les biographies, les récits, la vie quotidienne, etc. Un rayon spécial est destiné aux enfants. **Librairie «Pages d'histoire»,** 8 rue Bréa, 75006 Paris, tél. 354.43.61 (ouverte du lundi au samedi inclus, de 10 h à 19 h 30).

JACQUES CHASTENET,
RENÉ HUYGHE,
JEAN MISTLER *etc.*



ARL

LE GRAND LIVRE DE NAPOLEON

Cet ouvrage somptueux tant par la qualité du texte que par celle de l'image, retrace dans le détail le fabuleux destin de NAPOLÉON et la vie de son époque.

2 volumes présentés dans un coffret de luxe, reliés en skivertex, format 24 × 31 cm, 760 pages - plus de 1000 illustrations couleurs.

Bon de commande à retourner à :

LA BIBLIOTHEQUE DES ARTS
3, Place de l'Odéon - 75006 Paris

Je désire recevoir ... exemplaire (s) du GRAND LIVRE DE NAPOLEON au prix de 540 F les 2 volumes.

NOM

ADRESSE

Ci-joint mon règlement :
☐ CCP - BIBLIO. DES ARTS - N° 7610-53 PARIS
☐ Chèque bancaire à l'ordre de la BIBLIO. DES ARTS
☐ Contre remboursement

Signature :

L

LA BIBLIOTHÈQUE DES ARTS

Jacques
LE GOFF
La
Naissance
du
Purgatoire

Un grand chapitre de l'histoire des relations entre les vivants et les morts.

Bibliothèque des Histoires

Ph. J. Robert

Gallimard

En Bref... En Bref...

• **La délégation aux célébrations nationales entre mémoire et avenir:** créée en 1969 à l'occasion du bicentenaire de la naissance de Napoléon, elle est rattachée aujourd'hui aux Archives de France. Elle a célébré cette année Larbaud, Léger, Martin du Gard, Teilhard de Chardin, Littré, etc., 62 rue des Francs-Bourgeois, tél. 277.11.30.

• **Madeleine Rébérioux,** vice-présidente du **musée d'Orsay,** est chargée de définir la nouvelle orientation historique des programmes du musée.

• **A visiter: le musée départemental de l'Oise** qui a ouvert dernièrement ses portes dans l'ancien palais épiscopal de Beauvais.

• **Des stages «Archives vivantes»** sont mis en place par les ministères de l'Éducation et de la Culture pour «informer les formateurs». Leur but? Constituer une introduction à l'ethnologie de la France. Le stage de Toulouse de mai 1982 est centré sur «Famille et parenté». École normale, 56 avenue de l'URSS, Toulouse.

• L'association **Le monde et son histoire** a repris ses activités en octobre. Un cycle de conférences y est actuellement organisé sur l'histoire des civilisations, 62 rue Taitbout, tél. 526.26.77.

• Une nouvelle enquête est lancée par l'Institut d'histoire du temps présent sur **Les Français et la Seconde Guerre mondiale,** tout spécialement autour de l'histoire des commémorations et de la sociologie des acteurs (80 bis rue Lecourbe, 75015 Paris).

France-Culture et «Les inconnus de l'histoire»

• **Les inconnus de l'histoire,** tel est le titre d'une nouvelle émission de Jean Montalbetti dans le cadre des «Après-midi de France-Culture» les vendredis à 14 h 45. Après trois émissions avec Emmanuel Le Roy Ladurie sur Thomas Platter, petit berger suisse-allemand devenu imprimeur puis professeur à Bâle, et deux autres sur Nigidius Figulus, pythagoricien de Rome au Ier siècle av. J.-C., avec Pierre Grimal, une série de trois émissions est consacrée à Sultan Galiev, révolutionnaire musulman d'Union soviétique dans les années 1917-1923, avec M. Ferro et A. Bennigsen les 27 novembre, 4 et 11 décembre. Les 18 et 25 décembre et le 1er janvier, Henri Mollaret parlera d'Alexandre Yersin, bactériologiste vaudois.

Expositions

Expositions à Paris

• **Shunso Machi** (rappel), calligraphe japonaise, jusqu'au 4 janvier au musée des Arts décoratifs, 107 rue de Rivoli, tél. 260.32.14.

• **Roger Martin du Gard** (rappel), jusqu'au 27 décembre, à la Bibliothèque nationale, 58 rue Richelieu, tél. 261.82.83.

• **Voyages et découvertes** (rappel): trois siècles d'aventures scientifiques autour du monde, jusqu'au 31 décembre au Museum national d'histoire naturelle, Jardin des Plantes, tél. 336.54.26.

• **30 ans de création textile:** Jack Lenor Larsen, jusqu'au 28 décembre, au musée des Arts décoratifs, 107 rue de Rivoli, tél. 260.32.14.

• **Des architectures de terre:** une fresque historique et géographique des architectures en terre crue présentée par le Centre de création industrielle du Centre Georges Pompidou, jusqu'au 1er février, tél. 277.12.33.

• **Nouvelles tendances de l'architecture en France, 1970-1980** (rappel), jusqu'en janvier à l'Institut français d'architecture, 6 rue de Tournon.

• **Dessins baroques florentins du Louvre,** 145 feuilles provenant du Cabinet des dessins seront présentées jusqu'au 18 janvier au musée du Louvre, salles du Pavillon de Flore, tél. 260.39.26.

• **Les fastes du gothique. Le siècle de Charles V,** un panorama et un bilan de l'art français au XIVe siècle, jusqu'au 1er février dans les galeries nationales du Grand-Palais, avenue du Général-Eisenhower, tél. 261.54.10.

• **Tableaux italiens, anglais, allemands et espagnols du Louvre,** nouveautés d'un récent catalogue, jusqu'au 4 janvier, au musée du Louvre, tél. 260.39.26.

• **Le concours des architectes des monuments historiques 1893-1979,** jusqu'au 14 décembre, à la Caisse nationale des monuments historiques et des sites, Hôtel de Sully, 62 rue Saint-Antoine, tél. 274.22.22.

• **Mexique d'hier et d'aujourd'hui** (rappel), jusqu'au 15 janvier, au Petit-Palais, avenue Winston-Churchill, tél. 265.12.73.

• **La galerie espagnole de Louis-Philippe au Louvre 1838-1848,** une exposition documentaire réalisée à partir de documents photographiques et d'œuvres originales tirées d'une collection qui comprend 450 tableaux espagnols, jusqu'au 4 janvier au musée du Louvre, Pavillon de Flore, tél. 260.39.26.

Quand est né Jésus Christ?

L'étoile qui guida les rois mages à Bethléem n'est peut-être pas un mythe. Il y eut bien des phénomènes astronomiques à cette époque. Encore faut-il s'entendre sur la date de naissance du Christ, qui est né ni le 25 décembre ni en l'an zéro...

LA célèbre étoile des rois mages a déjà donné bien du fil à retordre aux historiens et aux astronomes. Selon la Bible, elle aurait conduit des mages de l'Orient jusqu'en Judée où le Christ venait de naître. Sans exclure la possibilité d'un mythe, essayons de jouer le jeu en répondant à la question suivante: existe-t-il un ou plusieurs phénomènes astronomiques remarquables, contemporains de la naissance du Christ et présentant une chronologie cohérente avec les événements historiques et bibliques (règne d'Hérode, voyage des mages, occupation romaine, etc.). Cette question n'est pas nouvelle car voici trois siècles et demi déjà, en 1606, que Kepler pressentit la vérité comme une simple hypothèse de travail.

Un zéro oublié

Parmi les quatre évangélistes, seul Matthieu (II,2) fait référence à l'apparition d'une étoile en relation avec la naissance du Christ. Il est possible que cet événement soit légendaire ou « littéraire », c'est-à-dire rapporté uniquement pour faire allusion à certains passages de l'Ancien Testament, ce qui est assez fréquent chez Matthieu. Le phénomène échappe alors à toute explication scientifique comme par exemple l'éclipse de soleil relatée au mo-

En l'an 7, une triple conjonction Jupiter-Saturne dans la constellation des Poissons, associée astrologiquement à Israël (Jupiter est considéré comme l'astre royal et Saturne symbolise le protecteur d'Israël), attire l'attention des mages de Babylone; ils y voient l'annonce de la venue (protection de Saturne) du roi (Jupiter) des Juifs (constellation des Poissons). Ils attendent un signe qui se manifeste sous la forme d'une comète en mars-5. Ils se mettent en route, arrivent à Jérusalem et c'est alors l'apparition d'une deuxième comète en avril-4. Le Christ serait donc né au printemps-6. (Nativité, Adoration des rois mages, *peinture de l'École française, sans date; cl. Roger-Viollet).*

ment de la crucifixion, le jour de Pâques.

Dans la référence la plus solide (Matthieu II,2) l'astre apparaît deux fois[1]: «Nous avons vu son astre se lever et sommes venus lui rendre hommage [...]. Alors Hérode manda secrètement les mages, se fit préciser par eux la date de l'apparition de l'astre [...] et voici que son astre qu'ils avaient vu à son lever les devançait.»

Nous avons là une première indication intéressante sur l'éclat de l'objet: le phénomène n'est pas très spectaculaire car Hérode se fait préciser les caractéristiques de l'apparition de l'astre, ce qui signifie qu'il ne l'a pas vu. L'image classique d'un objet lumineux éclairant Bethléem est fausse, car on est en présence d'un phénomène peu lumineux: ce n'est donc, en tout cas, certainement pas Vénus. Le phénomène devait être peu spectaculaire pour que l'homme de la rue ne l'ait pas remarqué. En revanche, son caractère exceptionnel l'avait fait remarquer par des mages familiers de l'observation du ciel.

Il est fort possible que l'on ait affaire à deux phénomènes astronomiques différents: le premier provoque le déplacement des mages et il semble disparaître par la suite. Le second se manifeste à Jérusalem après leur entrevue avec Hérode et c'est lui qui permet de localiser Bethléem. Ce double aspect de l'«étoile de Bethléem» est très important pour les interprétations que l'on pourra donner par la suite. Les prophéties de l'Ancien Testament sont beaucoup plus discutables quant à l'association «étoile-messie». A l'heure actuelle, il semble que l'on attribue le terme d'astre au Messie lui-même et non pas à un phénomène astronomique. Par exemple, l'oracle de Balaam (Nombres XXIV,17) dit: «Un astre issu de Jacob devient chef.»

Ces deux passages extraits de l'Évangile sont les seuls points de départ de la tradition de l'étoile des rois mages.

Pendant les premiers siècles qui suivirent l'éclosion du christianisme, il ne fut pas question de rattacher les événements historiques à la naissance du Christ.

En 525 de notre ère le moine scythe Dionysus Exiguus (Denis le Petit) fixe l'origine de notre calendrier de telle sorte que le Christ soit né le 25 décembre de l'an 1[2] (25 décembre de l'an 753 depuis la fondation de Rome). L'an 1 de notre ère n'est donc pas, même dans l'esprit des fondateurs, l'année de naissance du Christ et, de plus, les chronologistes religieux sont d'accord pour situer la date de naissance du Messie plusieurs années avant celle que Dionysus avait fixée.

En fait, le Christ est né sous le règne du roi Hérode. D'après l'historien Flavius Josèphe[3], Hérode est mort peu après une éclipse de lune visible de Jéricho. C'est celle qui s'est produite dans la nuit du 12 au 13 mars de l'an 4. Le Christ est donc né au plus tard en l'an 4, et Dionysus a fait une erreur d'au moins quatre ans dans son estimation. Il n'avait pas tenu compte de l'an 0 (ce chiffre sera introduit en Inde vers le IX[e] siècle) ni des quatre ans où l'empereur Auguste avait régné sous le nom d'Octave.

L'évangile de Luc va nous permettre de fixer une limite supérieure à la date de naissance du Christ. Joseph et Marie séjournaient à Nazareth (Luc, II) à l'époque du recensement général décrété par César Auguste. Ce recensement général, ayant pour but de relever certaines taxes[4], s'effectuait au lieu de naissance du chef de famille et non dans son lieu de résidence, ce qui avait provoqué le déplacement de Marie et Joseph vers Bethléem (la ville de David dont descendait Joseph). En Judée, l'organisation de l'opération est prise en charge par Saturninus, gouverneur de la Syrie entre −9 et −6; et le décret de César fut pris en l'an −8. Vu la difficulté des moyens de communication de l'époque, la date de naissance du Christ est certainement postérieure à l'an −7. On peut aussi ajouter que la mort de Jésus à l'âge d'environ trente ans est postérieure à la nomination de Pilate comme procurateur de Judée en l'an 26.

En ce temps-là, à Babylone...

La date du 25 décembre est universellement utilisée depuis 336. Suivant les pays et les régions, on célébrait cette fête le 6 janvier, ou encore le jour du solstice d'hiver, afin de remplacer les fêtes païennes. Les dates étaient fixées en accord avec la tradition qui voulait que le Christ soit né au milieu de l'hiver. Mais si l'on s'en tient à saint Luc (II,8) on peut écarter la saison froide car: «Il y avait dans la contrée des bergers qui vivaient aux champs et qui surveillaient leurs troupeaux.» A Bethléem (800 mètres d'altitude), les conditions sont rigoureuses durant l'hiver et les troupeaux ne sortent pas.

Dans les termes de l'Évangile, «l'Orient» est extrêmement vague et il inclut toutes les contrées allant du nord-est au sud-est de la Palestine: Arabie, Mésopotamie, Caspienne... Certaines sources bibliques précisent le pays d'origine en Arabie (Isaïe, LX,6; Psaumes LXII,10 à 15) ou encore en Perse. Le nombre des adorateurs n'est fixé nulle part; on en a retenu trois en accord avec le nombre de présents of-

1. *Bible* de Jérusalem, 1955.
2. P. Couderc, *Les Calendriers*, Paris, PUF, 1948.
3. J. Finnegan, *Handbook of Bibliacal Chronology*, Princeton University Press, 1964.
4. D.I. Cole, *Mont. Not. Astron. Southern Africa*, n° 23, 1944, p. 152.
5. D.W. Hughes, *Nature* n° 264, 1976, p. 513.

DERVY LIVRES

Coll. «Mystiques et Religions»

Kurt EGGENSTEIN

Le sens caché des Evangiles et l'avenir de l'humanité

Révélations du Christ à Jacob Lorber en 1840

Traduit de l'allemand par Valdo Secretan

De 1840 à 1864, en Autriche, Jacob Lorber écrit sous la dictée d'une «voix intérieure» une œuvre monumentale sur l'histoire de la création et sur les temps à venir.

Ce message, qui contient des communications scientifiques que confirmeront les savants **un siècle plus tard**, met l'humanité en garde contre les catastrophes qui doivent s'abattre sur le monde et **donne les moyens d'y faire face**. Notre époque est celle des prophéties parfois douteuses. La Nouvelle Révélation dictée à Jacob Lorber est, au contraire, un message d'espoir.

environ 175 F

ARL

6, rue de Savoie - 75006 Paris

• **Cartes à jouer anciennes. «Un rêve de collectionneur»**, jusqu'au 4 janvier au musée des Arts décoratifs, 107 rue de Rivoli, tél. 260.32.14.

• **Art populaire de Chypre,** jusqu'au 30 décembre au musée de l'Homme, Palais de Chaillot, tél. 505.70.60.

• **Dubuffet, récents enrichissements,** du 9 décembre au 10 janvier à la Bibliothèque nationale, 58 rue Richelieu, tél. 261.82.83.

• **Les arts du Maghreb,** jusqu'au 4 janvier au musée d'Art et d'Essai, Palais de Tokyo, 13 avenue du Président-Wilson, tél. 723.36.53.

• **Portrait et société en France, 1715-1789 :** effigies royales, portraits de cour, d'artistes, de militaires..., jusqu'au 1er mars au musée d'Art et d'Essai, Palais de Tokyo, 13 avenue du Président-Wilson, tél. 723.36.53.

• **Jouets traditionnels du Japon** (rappel), jusqu'au 3 mars au musée des Arts décoratifs, 107 rue de Rivoli, tél. 277.12.33.

Poupée «Kimokomi», XXe siècle, cl. musée Arts déco., tous droits réservés.

• **Trésors du musée d'Art religieux et mosan de Liège,** jusqu'au 3 janvier au Petit-Palais, avenue Winston-Churchill, tél. 265.12.73.

• **Turner en France,** jusqu'au 10 janvier au Centre culturel du Marais, 26-28, rue des Francs-Bourgeois, tél. 272.73.52.

• **Pierre-Bertrand,** peintre officiel de la Marine, jusqu'au 25 janvier au musée de la Marine, Palais de Chaillot, tél. 553.31.70.

• **L'information :** cinq expositions au Centre Georges-Pompidou, jusqu'en mai 1982, à l'occasion du centenaire de la loi sur la presse du 28 juillet 1881, qui ont pour thème : le dessin et la presse, l'information et son histoire, la «une» des quotidiens, l'information à travers les médias, la photographie dans le magazine illustré, tél. 277.12.33.

• **Un siècle d'égyptologie française** (rappel), pour le centenaire de l'Institut français d'archéologie au Caire, jusqu'au 4 janvier au musée d'Art et d'Essai, Palais de Tokyo, 13 avenue du Président-Wilson, tél. 723.36.53.

• **L'ingénieur-artiste,** organisée par l'École nationale des Ponts-et-Chaussées, jusqu'au 4 décembre à l'Union des Banques à Paris, 22 bd Malesherbes.

Expositions dans les régions

• **Les Cahiers du Sud et la Méditerranée,** exposition-rencontre organisée à l'occasion de l'acquisition par la ville de Marseille du fonds et des collections des «Cahiers du Sud», jusqu'au 31 décembre à Marseille, Archives municipales.

• **Charles-François Jalabert** (1819-1901), jusqu'au 13 décembre au musée des Beaux-Arts de Nîmes, rue Cité Foulc.

• **Pompéi, travaux et envois des architectes français au XIXe siècle,** jusqu'au 21 décembre au musée des Beaux-Arts de Lille.

• **Les successeurs de Jean Bellegambe,** jusqu'au 11 janvier au musée de la Chartreuse à Douai.

• **Naissance d'une ville : Brest 1681,** de Louis XIV à la Révolution, jusqu'au 12 décembre à l'Hôtel de Ville de Brest.

• **Le vitrail en Bretagne** au palais des Arts et de la Culture de Brest jusqu'à la fin décembre.

• **Le Jura en mémoire.** L'inventaire général, quelle méthode ? Essai de réponse à travers l'étude d'un village jurassien et de son terroir, jusqu'au 31 décembre au Crédit agricole du Jura à Lons-le-Saunier.

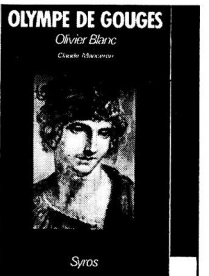
• **Art religieux en Haut-Barrois,** jusqu'au 20 décembre aux Archives départementales de Meurthe-et-Moselle à Briey.

• **Urbain Vitry** (1802-1863) architecte toulousain, jusqu'au 19 décembre au Palais des Arts de Toulouse, 5 quai de la Daurade.

• **De l'Age de fer aux invasions,** bilan archéologique au Pays Basque, du 29 novembre au 31 décembre, au musée Bonnat de Bayonne, 5 rue Jacques-Laffitte.

• Dans le cadre du festival de Lille, **Vivre à Pompéi,** au musée des Beaux-Arts de Lille. Visites commentées et conférences accompagnent cette exposition. Renseignements : Secrétariat du Festival, 17 quai du Wault, Lille, tél. (20) 30.89.53.

Editions SYROS



(préface de C. Manceron)

• La passionnante biographie, la vie tumultueuse et captivante d'une femme de théâtre, guillotinée, sous la Révolution pour avoir trop vivement défendu ses idées féministes. 250 p.

• **Socialiste et pacifiste Michel Bilis**

Ou l'impossible dilemme des socialistes français 370 p.

Mémoire des femmes

Une collection d'histoire au féminin

- Hélène Brion / présentée par H. Bouchardeau
  une femme et le syndicalisme (en 1917) 118 p.
- Madeleine Pelletier / prés. par C. Maignien
  L'Éducation féministe des filles 175 p.
- Emma Goldman / prés. par C. Auzias, Gélineau, D. Bertrand M. Hazan, Annik'Houel
  La tragédie de l'émancipation féminine 112 p.
- Nelly Roussel / prés. par D. Armogathe et M. Albistur
  Le néomalthusianisme 112 p.
- Maria Deraismes / prés. par O. Krakovitch
  La lutte pour l'égalité des droits civiques 142 p.
- Bettina Brentano von Arnim / prés. par M.-C. Hoock
  Romantisme et Révolution 174 P.
- Paule Minck / prés. par A. Dalotel
  Une femme et la commune 183 p.

En vente chez votre libraire.

ferts (or, encens et myrrhe). Certaines traditions orientales en citent douze.

Ces mages n'étaient bien entendu nullement des rois comme la légende l'affirma par la suite à partir du VIe siècle. La Bible elle-même ne parle que de mages. En ce temps-là, Babylone était la capitale de l'astronomie et, dès l'époque du prophète Daniel, il y eut des astronomes juifs. La tâche des astronomes était purement astrologique: mages, devins et astrologues formaient une caste qui possédait des pouvoirs religieux et politiques. Grâce à leur origine mésopotamienne, ces mages étaient familiarisés à la fois avec l'aspect des constellations et avec les prophéties annonçant la venue du roi des Juifs. Ainsi il n'est pas inconcevable qu'un phénomène astronomique interprété comme le précurseur de la venue du Messie ait provoqué le déplacement d'une délégation vers la Palestine.

Du point de vue astronomique, nous sommes conduits à rechercher l'apparition, à deux reprises, du même événement, ou celle de deux phénomènes indépendants.

Jupiter-Saturne

Or il se trouve que durant la période de −8 à −4, un certain nombre de phénomènes astronomiques plus ou moins spectaculaires se sont produits, et certains ont même laissé des traces dans les chroniques chinoises. Les objets et les phénomènes astronomiques assimilables à l'étoile des mages appartiennent à deux catégories: les *phénomènes prévisibles* et les *nouveautés*.

Parmi les *nouveautés* — comètes et novae (étoiles nouvelles) —, il nous vient immédiatement à l'esprit la comète la plus célèbre, la comète de Halley: elle est signalée la première fois en −240. Sa période de soixante-seize ans la fait réapparaître en −12, trop tôt pour répondre à la question.

Les chroniques chinoises rapportent deux objets signalés comme comète[5]: en mars −5, une comète dans la constellation du Capricorne, visible pendant soixante-dix jours; en avril −4, une autre comète dans la constellation de l'Aigle. Ces deux objets sont signalés comme des comètes, mais aucune mention n'est faite de leur déplacement comme c'est le cas de la comète de Halley. On a certainement affaire à de nouvelles étoiles dont l'éclat variable les fait apparaître et disparaître régulièrement.

Parmi les *phénomènes prévisibles*, deux ou trois planètes se rapprochant l'une de l'autre produisent un phénomène intriguant qui a pu frapper l'imagination des astrologues mésopotamiens. J. Kepler[6] fut fasciné par le rapprochement spectaculaire Jupiter-Saturne le 17 décembre 1603 et c'est lui qui suggéra ce phénomène comme explication de l'étoile de Bethléem.

La plupart des rapprochements sont difficiles à observer, et souvent le phénomène est visible un bref instant avant le lever ou après le coucher du soleil.

L'étude systématique de tous les rapprochements planétaires est intéressante. Les tables de positions planétaires de Tuckerman[6] qui s'étendent de −601 à 1649 prévoient une seule conjonction: la conjonction triple Jupiter et Saturne en l'an −7.

Les périodes respectives de Jupiter et de Saturne étant de douze et vingt-neuf ans, Jupiter «dépasse» Saturne en moyenne tous les vingt ans. Un tel phénomène s'est produit en l'an −7, alors que les deux planètes se trouvaient dans la constellation des Poissons. Le rapprochement s'est répété à trois reprises, les 29 mai, 6 octobre et 1er décembre. Ce phénomène spectaculaire fut prévu par les Mésopotamiens: dans le papyrus Bodmer V[7], on trouve les traces d'une tradition mentionnant des planètes associées à des mages.

Scénarios pour Bethléem

En résumé, on trouve non seulement une mais plusieurs «étoiles». Avec ces éléments, essayons de reconstituer les scénarios hypothétiques qui ont pu décider les astrologues de Mésopotamie à entreprendre leur voyage en Palestine.

Premier scénario: La triple conjonction de l'an −7 avait été prédite et même observée à Babylone. Une inscription cunéiforme la mentionne parmi d'autres observations effectuées en l'an −7 par l'école astronomique de Sippar près de Babylone[8]. Le rapprochement se produit dans la constellation des Poissons, associée astrologiquement à Israël. Jupiter était considéré comme l'astre royal et Saturne symbolisait le protecteur d'Israël. Avec tous ces éléments, il devient très facile d'interpréter ce signe comme le précurseur de la venue (protection de Saturne) du roi (Jupiter) des Juifs (constellation des Poissons).

Le premier rapprochement (le 29 mai) décide les mages à entreprendre le voyage. L'expédition (mille kilomètres) dure environ quatre mois, et ils arrivent à Jérusalem à l'instant du deuxième signe (6 octobre). L'arrivée des mages trouble Hérode, cet usurpateur étranger placé sur son trône par les Romains: il voit soudain son règne menacé par le roi des Juifs[9]. Après leur audience avec Hérode, la troisième conjonction du 1er décembre se produit, indiquant aux mages la route de Bethléem. L'étoile prophétique assimilée au troisième rapprochement était effectivement visible au moment du crépuscule dans la direction du Sud. Les mages se dirigèrent dans cette direction et arrivèrent à Bethléem située à quelques kilomètres de Jérusalem.

Deuxième scénario: Le père Fouquet découvrait en 1729[10] dans *L'Histoire de la première dynastie Han* la mention de comète apparue en l'an −5 dans la constellation du Capricorne. Pour le père Foucquet cela ne faisait aucun doute: il avait découvert l'étoile de Bethléem. Avec cet élément nouveau par rapport au scénario précédent, on peut proposer la chronologie suivante: la conjonction a seulement attiré l'attention des mages sur Israël; ils attendent un signe qui se manifeste sous la forme de la comète en mars −5. Ils arrivèrent à Jérusalem, et c'est l'apparition d'une deuxième comète en avril −4 (signalée par deux annales chinoise et coréenne)[11], qui les conduit à Bethléem. Mais les mages qui devaient rendre compte à Hérode de leur visite «rentrèrent dans leur pays par un autre chemin». Le roi éprouva une violente colère et lança son fameux ordre de mettre à mort tous les enfants âgés de moins de deux ans. Le massacre a lieu très peu de temps avant la mort d'Hérode que l'on peut situer début avril. Le Christ a environ deux ans à cette époque, ce qui place sa naissance au printemps de l'an −6 (en accord avec la présence des bergers dans la campagne). La séquence des deux nouveaux astres est ici encore compatible avec le double phénomène rapporté par Matthieu.

Il est difficile et même ambitieux de choisir l'un ou l'autre des scénarios précédents vu le «flou» des sources utilisées. L'interprétation est hypothétique et peut-être s'agit-il plus d'un problème d'exégèse que d'astronomie.

Le Christ n'est pas le premier roi dont la naissance s'est accompagnée d'une manifestation du ciel: la venue au monde d'Alexandre le Grand a coïncidé avec la destruction par un incendie du temple de Diane à Éphèse.

Les mages ont-ils réellement adoré le Christ dans son berceau? Les historiens ne sauraient répondre avec certitude. Quant à l'anecdote de l'étoile, même si elle a été ajoutée par la légende dorée du christianisme, nous y voyons un peu plus clair[12].

Jean-Paul Parisot

6. B. Tuckerman, *Planetary, Lunar and Solar Positions 601 BC—to 1649 AD*, American Phylosophical Society, 2 vol. 1962-1964.
7. K. Ferrari, *Q.J.R. Astron. Soc*, n° 19, 1978, p. 517.
8. C. Cullen, *Q.J.R. Astron. Soc.*, n° 20, 1979, p. 153.
9. André Paul, *Le monde des Juifs à l'heure de Jésus. Histoire politique*, Paris, Desclée, 1981.
10. Ho Pen Yoke, *Vista in Astronomy*, n° 5, 1962, p. 127.
11. *Le Miroir essentiel de l'histoire universelle en Chine* et *L'histoire des trois royaumes* en Corée.
12. Deux articles dans les revues scientifiques: T. Montmerle, *in La Recherche*, n° 106, 1979, p. 1250; J.-P. Parisot, *in L'Astronomie* (sous presse). La synthèse du problème: D. Hughes, *The star of Bethlehem: an Astronomer's Confirmation*, New York, Walker and Co., 1979.

Moyen Age: la spéculation immobilière à Paris

La flambée des prix des loyers que connaît Paris aujourd'hui ne manque pas de précédents.

Au début du XIVe siècle, Paris, qui compte au moins 80 000 habitants et peut-être près de 200 000 connaît une expansion très rapide. L'immigration en est la cause ; la ville attire non seulement les populations des campagnes environnantes, mais aussi de la France du Nord, jusqu'aux Flandres, voire, en faible proportion, des étrangers. Le logement devient alors un problème crucial, mais que l'historien a peine à saisir dans toute sa complexité. Une enquête, menée à partir des actes de vente et des baux à rentes, que conservèrent, plus soigneusement que d'autres propriétaires, les grands établissements ecclésiastiques, révèle, de fait, un marché immobilier très actif.

Dès la fin du XIIe siècle, grâce à une documentation écrite devenue suffisante, on peut observer, directement ou indirectement, une montée régulière et forte de la valeur des terrains et des maisons.

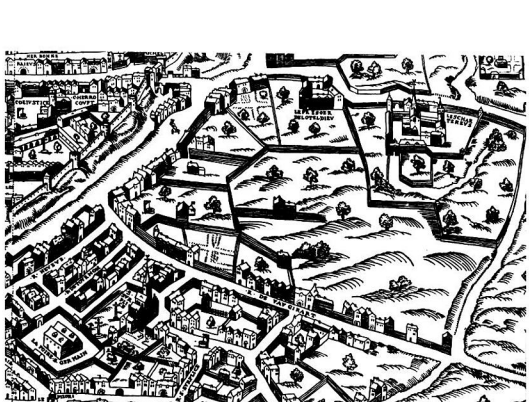
Un premier indice nous est donné par la hausse des loyers. Certes, les sources en sont sporadiques, d'autant plus que les locatations se concluaient verbalement dans la majorité des cas. Les établissements hospitaliers, entre autres, comme l'Hôtel-Dieu, nous fournissent cependant quelques indications.

Le problème était si brûlant que l'université de Paris, pour éviter aux maîtres et aux étudiants de trop pâtir d'une hausse des loyers, a obtenu de taxer certaines maisons et de fixer ainsi un loyer maximal. Des listes, limitées à quelques années de la fin du XIIIe siècle, montrent que la hausse autorisée fut de 6 à 8 pour cent par an.

Les achats et ventes de maisons ont laissé des documents plus nombreux, mais leur interprétation d'ensemble se révèle délicate. Prenons la rue Saint-Jacques de 1209 à 1272 : je relève 10 prix s'échelonnant de 4 à 200 livres parisis. Pour une période analogue, la rue Saint-Hilaire présente une gamme de 10 prix allant de 5 à 260 livres parisis.

Plusieurs facteurs interviennent dans la formation de ces prix de vente. Et d'abord, la taille, la qualité, le bon état du bâtiment, même s'il nous est difficile de les juger avec précision. Le cartulaire de la Sorbonne, qui conserve les actes d'achat ou les dons qui forment le patrimoine du collège, comprend des actes d'acquisitions faites dans un secteur entre le palais des Thermes et la rue Coupe-Gueule (rue de la Sorbonne). Dans la deuxième moitié du XIIIe siècle, ce n'est pas encore un quartier cher. Maisons et granges sont vendues entre 6 et 9 livres parisis, soit le bas de la gamme des prix. La surface et la qualité de la construction expliquent de fortes variations : ainsi rue Saint-Jacques, pour la seule année 1272, trois transactions s'effectuent respectivement à 4 livres parisis, 10 livres parisis et 180 livres parisis.

Le prix varie aussi en fonction de la situation de la maison : certains quartiers, tels que la place Maubert ou la rue Saint-Jacques, sont plus demandés que d'autres, moins actifs. Enfin, sur une aussi longue période que les trois siècles de la fin du Moyen Age, le marché immobilier est lié aux variations du contexte socio-économique d'ensemble, sans oublier qu'à Paris, capitale du royaume, la conjoncture politique exerce une influence considérable.



Un des premiers « pourtraits » de Paris (1550) par Truschet et Hoyau. Détail : le bourg Saint-Germain hors les murs. On y voit le pilori, marque concrète de la haute justice de l'abbaye, les bâtiments et l'enclos de la foire restaurée en 1483 (Plan de Paris, dit plan de Bâle, *Bâle, Bibliothèque de l'université ; cl. Bulloz).*

A Montparnasse

une nouvelle librairie entièrement consacrée à

l'histoire :

LIBRAIRIE PAGES D'HISTOIRE

8, rue Bréa, Paris-VI[e]

Toute l'histoire :

histoire des pays et des hommes

histoire des grands événements

biographies et récits historiques

histoire des civilisations

histoire des structures économiques et sociales

histoire du quotidien, des mœurs et des mentalités

histoire des idées

histoire des régions

et... un rayon spécial d'histoire pour les enfants

Tél. 354.43.61

Métro : Vavin et Notre-Dame-des-Champs

Examinons en détail les transactions immobilières dans le cadre de la rue Saint-Jacques. Entre le XIII[e] et XIV[e] siècle, le nombre d'achats augmente légèrement, mais surtout, l'éventail des prix s'ouvre, les prix maximaux étant multipliés, dans notre échantillon, par 7,5. La première moitié du XV[e] siècle est la véritable période de crise : le marché devient presque atone, l'éventail des prix, malgré l'inflation, se referme. Nombre de maisons sont alors abandonnées et restent sans habitants pendant de longues années. La reprise se manifeste dans la deuxième moitié du siècle : on restaure les immeubles, le marché immobilier se ranime, mais sans fièvre : on n'atteint jamais les prix records du siècle passé ! L'interprétation de ces prix n'est pas commode, car, exprimés nominalement, ils ne tiennent pas compte de l'inflation monétaire. Le travail reste à faire, mais il est probable qu'il ne démentira pas l'évolution d'ensemble brièvement évoquée ici.

Une telle approche, toutefois, néglige trop les réalités médiévales du marché immobilier : le propriétaire ne peut que rarement disposer de son bien, ce qui conditionne, en partie, le niveau des transactions.

La propriété urbaine à la fin du Moyen Age ne s'est pas encore complètement affranchie des servitudes qui la grèvent depuis plusieurs siècles. Maisons et terrains dépendent tous d'un seigneur, un grand établissement ecclésiastique en général comme, par exemple, l'abbaye de Sainte-Geneviève. La dépendance s'est faite plus légère et le seigneur ne peut empêcher de vendre, partager, léguer les immeubles bâtis sur ses terres, mais il continue à percevoir, chaque année, le « sens capital », modique il est vrai ; il se fait payer des droits chaque fois que la maison est vendue. Il jouit d'une forme supérieure de propriété qui lui est reconnue si, en cas d'abandon, de non-paiement des charges, un procès se déclenche. Son droit est premier et lui permet de reprendre terrain et maison, souvent en fort mauvais état, au terme du procès.

Toutefois, l'important est ailleurs le marché immobilier est le support central du crédit urbain, car sa vitalité assure des garanties très prisées. Qu'un propriétaire ait besoin de liquidités : il n'a qu'à vendre une rente sur son immeuble ; « l'acheteur » de la rente lui verse immédiatement une grosse somme, égale à dix ou quinze fois le montant annuel de la rente ; en retour, il percevra cette rente tous les ans, et à perpétuité ! En effet, le propriétaire vendeur de rente ne peut, à sa convenance, décharger sa maison en rachetant la rente ; et ceux qui ensuite posséderont la maison devront continuer à en payer les charges. Tant que se poursuit l'essor urbain, chacun y trouve son compte : l'acheteur de la rente s'assure des revenus réguliers en investissant son argent. Le vendeur paye une sorte d'intérêt mais n'a pas à rembourser le capital.

Aussi dès le XII[e] siècle, un actif marché des rentes s'est-il développé. Que Paris continue à grandir, que se maintienne une plus-value immobilière, et les avantages l'emportent sur les inconvénients. Les propriétaires espèrent une hausse de leurs profits, soit qu'ils louent leur maison, soit qu'ils y exercent des activités marchandes ou artisanales. Bon an mal an, les bénéfices se trouvent supérieurs au poids des charges ; cette forme de crédit fleurit. Il n'est pas rare de trouver sept ou huit personnes qui prennent sur une maison des rentes allant de quelques sous parisis à plus d'une dizaine de livres. C'est pourquoi, lorsqu'on trouve un prix de vente modeste pour une maison, sans plus de détail, on ne peut savoir si la modicité du prix tient à la médiocrité du bâtiment ou aux charges lourdes qui en grèvent la mise en valeur.

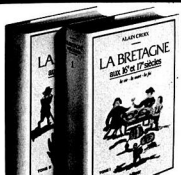
Le système fonctionne jusqu'au début du XV[e] siècle ; les rentes se revendent, changent souvent de main mais restent toujours « assises » sur la maison. La crise générale du royaume et ses répercussions catastrophiques pour la capitale dans la première moitié du XV[e] siècle déclenchent un retournement désastreux. La clientèle solvable des locataires diminue encore plus vite que la population, elle-même en forte baisse. Et l'on voit les maisons trop chargées être « abandonnées » parce que les propriétaires préfèrent renoncer à leurs droits plutôt que d'acquitter toutes les rentes. Les maisons « wides et wagues », non entretenues, se dégradent rapidement et le terrain comme le bâtiment perdent de leur valeur.

On s'aperçut alors qu'avoir associé aussi étroitement le crédit au capital bâti aggravait les effets de la crise sur l'organisme urbain. Le pouvoir royal en déclarant les rentes rachetables par les propriétaires permit la restauration des immeubles et les prix remontèrent, accompagnant le redémarrage démographique et économique. Le marché des rentes reprit, mais ce crédit, même s'il n'avait pas définitivement coupé ses attaches avec le sol bâti, avait conquis suffisament d'autonomie, du point de vue des propriétaires, puisque, désormais, qui possède une maison peut contraindre celui qui y possède une rente à en accepter son rachat.

Par les structures de la propriété encore assujettie à la logique seigneuriale, comme parcelle du crédit qui reste enraciné dans l'immobilier, le marché des maisons à Paris, à la fin du XV[e] siècle, conserve la marque profonde de la société médiévale.

Simone Roux

Collection «Provinces de France»



LA BRETAGNE
aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles
la vie - la mort - la foi
par Alain CROIX

La rigueur de la démarche et l'abondance des documents étudiés nous font découvrir les racines profondes de la Bretagne. Premier ouvrage d'ensemble sur deux siècles déterminants : un monument d'Histoire Culturelle.

En 2 volumes reliés toile sous jaquette en couleurs (16 × 24). 1400 pages, 134 graphiques et cartes, 185 photographies dont 15 en couleurs.
Les 2 volumes : 560 F (+ port 20 F)

LA SAVOIE au XVIII^e^ s.
Noblesse et bourgeoisie
par Jean NICOLAS

C'est toute la Savoie qui se révèle ! Au fil des pages, le quotidien revit sous nos yeux : familles, fortunes, demeures, vêtements, nourriture, rencontres, fêtes et jeux... Approches concrètes, au service d'une analyse fondamentale, celle de la noblesse et de la bourgeoisie rentière, deux groupes un temps complémentaires, puis dissociés et rivaux dans le siècle.

En 2 volumes reliés toile sous jaquette en couleurs (16 × 24). 1218 pages, 162 illustrations dont 14 en couleurs.
Les 2 volumes 426 F (+ port 20 F).

Édition de luxe numérotée de 1 à 200 : 762 F (+ port 20 F)

Chez le même éditeur :

Un réseau urbain au Moyen Age :
Les villes du Duché de Bretagne aux XIV^e^ et XV^e^ siècles
par J.-P. LEGUAY

C'est une entreprise, originale par son ampleur et par les sujets traités. Elle éclaire le lecteur sur une armature urbaine ancienne qui aide à comprendre bien des problèmes actuels.

Un volume (21 × 30), 400 pages illustrées, 330 F (+ port 15 F)

Cyriaque d'Ancône
humaniste, grand voyageur et fondateur de la science archéologique
par J. COLIN

Cyriaque d'Ancône 1392-1452 est l'inventeur d'une science aujourd'hui encore neuve : l'Archéologie. Le contexte est celui de la société du Quattrocento dans toute sa diversité : et par là, Cyriaque est le témoin et l'historien de la vie quotidienne sous la Première Renaissance. Cette biographie très riche et très documentée est une contribution essentielle à la connaissance des civilisations grecques et romaines. Sans Cyriaque d'Ancône, celle-ci serait encore aujourd'hui privée d'une partie de sa richesse.

Un vol. relié sous jaquette (17,5 × 25,5), 610 p., 75 fig., 178 F (+ port 15 F).

Bon de commande

● Je désire recevoir le ou les ouvrages indiqués d'une croix ci-dessous :

☐ Croix la Bretagne	560 F
☐ Nicolas la Savoie	426 F
☐ Nicolas la Savoie (luxe)	762 F
☐ Leguay, Réseau urbain	330 F
☐ Colin, Cyriaque	178 F
Frais de port pour 2 vol. et plus	35 F

Ci-joint mon règlement par :
☐ chèque banque ☐ mandat postal
☐ CCP (3 volets)

Nom ..... Prénom .....
Adresse .....
.....
Code ..... Ville .....
A retourner à :

MALOINE S.A. ÉDITEUR, 27, rue de l'École de Médecine, 75006 Paris

dans la période 1750-1755. Par tous les moyens, donc, l'augmentation des ayants droit au chauffage est freinée. Étant donné que l'affouage a pour but de répondre aux besoins d'un ménage, il est impossible de laisser progresser le nombre des bénéficiaires, la quantité de bois restant stable.

Dans cette situation, il n'est pas concevable d'accorder l'avantage du chauffage gratuit à un foyer qui n'en aurait pas la nécessité. Le foyer doit donc répondre à une troisième condition : la consommation intégrale de la part de chauffage attribuée. La commercialisation du combustible superflu est jugée comme un détournement de l'usage qui n'est donné que pour l'alimentation stricte du foyer familial. Cet abus est sanctionné par une lourde amende et la confiscation de cette part. Afin d'éviter une telle fraude, le bois d'affouage se distingue du bois de commerce par sa dimension calquée sur la longueur du bras : soixante-six centimètres contre cent quatorze centimètres.

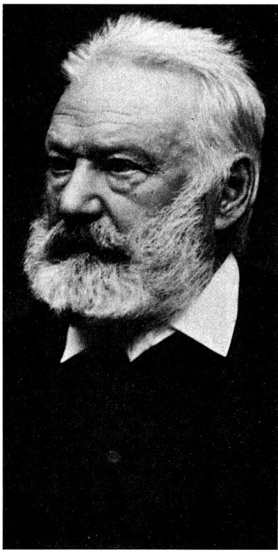
Ces règlements établissent une discrimination entre les habitants d'une même communauté usagère dans une forêt seigneuriale ou propriétaire de bois. Ils créent à l'intérieur de cette communauté un groupe privilégié dont le signe distinctif est l'inscription sur la liste d'affouage. On comprend donc les passions que suscite la possession du droit de chauffage, et qui dépassent les avantages matériels conférés par ce droit. La détermination des ayants droit est une pratique politique complexe que la Révolution française n'a pu simplifier. Dans les années 1800, seuls les propriétaires acquittant une taxe, calculée pour chaque feu d'un marc par livre, peuvent prétendre à cet approvisionnement en combustible. Cette clause se surajoute aux conditions précédemment décrites.

La fourniture du bois de chauffage, gratuite grâce à l'affouage, devient censitaire au XIX^e^ siècle. Les aspects sociaux et culturels de l'affouage se maintiennent cependant. La stabilité de la société rurale implique cette permanence qui n'étonne que nos contemporains. Aller au bois communal est un rite par lequel chacun affirme son appartenance au village. Au-delà de ses limites, tout semble étrange et menaçant. Les régimes politiques se succèdent, la pratique affouagère n'en demeure pas moins. Ne correspond-elle pas à un besoin vital ? Ce n'est que l'apparition de nouveaux moyens de chauffage qui la condamne : le triomphe du « Roi Charbon » dans les foyers français à la fin du XIX^e^ siècle rend superflue la liste des ayants droit. Personne ne regrette la lourde cognée dure à manier. Le poêle ronfle et la cheminée reste froide. Nous n'irons plus au bois.

Andrée Corvol

Droits de la femme : Victor Hugo féministe !

Victor Hugo aimait les femmes. On connaît sa vie amoureuse mouvementée, ses multiples conquêtes. Jean Rabaut nous révèle, lui, que ce grand amoureux fut aussi un des premiers défenseurs des droits de la femme.*



VICTOR HUGO fut-il « féministe » ? Marié vierge et fier de l'être, à vingt ans, puis trompé avec son ami intime Sainte-Beuve, amant de Léonie Biard, belle adultère ambitieuse qui mena le pair de France au scandale, le poète connut aussi les hétaïres à la mode, Esther Guimont ou Alice Ozy, outre Juliette Drouet qui joua sans faiblir le difficile double rôle de maîtresse et de confidente.

Jamais pourtant ces multiples conquêtes n'impliquèrent de sa part le moindre mépris pour le sexe. Cette attitude est rare chez les romantiques qui faisaient volontiers de la femme un porte-malheur, un « compagnon de voyage peu sûr » (Vigny), un être faible, impur, malade et néanmoins redoutable. Dès son discours de réception à l'Académie le 3 juin 1841, dans lequel il assigne pour but au théâtre de provoquer « la pitié pour la femme » ainsi que « la vénération pour le vieillard », Victor Hugo se distingue de ses contemporains. Mais ce qui est plus original encore, c'est que le poète, se plaçant sur un plan résolument politique, allait en venir à une revendication égalitaire peu commune en un temps où les programmes politiques les plus osés étaient bien timorés.

Deux jours après son discours académique, Hugo rencontrait à l'angle du boulevard et de la rue Taitbout une « fille de noce » qu'un gandin persécutait, l'injuriant, lui jetant de la neige

* Hubert Juin, *Victor Hugo, 1802-1843*, Paris, Flammarion, 1981.

Ci-dessus portrait de Juliette Drouet qui, dans la vie de Victor Hugo, joua le double rôle de maîtresse et de confidente. Jamais cependant les multiples conquêtes du poète n'impliquèrent du mépris pour les femmes. Au contraire, Hugo fut un des premiers hommes à réclamer, dès 1848, «les droits de la citoyenne». Page précédente, «Les divorceuses» de 1848 dessinées par Daumier *(Bibl. des Arts déco.; cl. J.-L. Charmet, archives Seuil et X, tous droits réservés).*

dans le cou. Hubert Juin nous montre le littérateur en faveur de la prostituée devant le commissaire de police. On la retrouvera, vingt-deux ans après, sous les traits de Fantine dans *Les Misérables*. Dans le scandale que provoque l'ouvrage chez les bien-pensants, c'est elle qui joue le rôle principal et qui échauffe la bile des hugophobes. Qu'une prostituée fût pitoyable, héroïque, sympathique, passait leur entendement: «Où y a-t-il des prostituées comme elle?» demandait Flaubert, habitué des bordels. Certes, outre la prostituée-objet, l'époque connaissait la prostituée-victime; mais son apparition dans les préoccupations publiques se limitait aux enquêtes sur le prolétariat, comme celle de Villermé[1], à l'étude spéciale de l'amour vénal du Dr Parent-Duchâtelet[2], ou encore aux chants de Pierre Dupont, le grand chansonnier de la sensibilité quarante-huitarde:

«De nos jours le droit du seigneur
«Pèse toujours plus despotique
«Nos filles vendent leur honneur
«Au dernier courtaud de boutique.»

Hugo, lui, avait évoqué la question dès 1835 dans *Claude Gueux* en de tout autres termes:

«Ah! n'insultez jamais une femme qui tombe!
«Qui sait sous quel malheur la pauvre âme succombe?»

Mais, à la faveur de son évolution politique, il en vint à réclamer pour la femme les droits de la citoyenne. Au lendemain de février 1848, il n'est qu'un républicain inquiet devant la poussée des «Rouges», empressé à protéger une forme d'État modéré contre un nouveau 1793. Au cours des journées de Juin, il défend l'ordre tout en prêchant la clémence envers les insurgés. Pour l'élection du 10 décembre 1848, il soutient Louis-Napoléon Bonaparte. Dans ses prises de position écrites et orales des années 1849 et 1850, rien encore ne concerne les femmes. Or c'est le moment où s'affirme, non sans tapage, un mouvement émancipateur du deuxième sexe, vigoureux et politiquement engagé. Par la manifestation et le journal, par l'action dans les clubs d'hommes et dans les leurs propres, Pauline Roland, Jeanne Deroin, Désirée Gay réclament un droit à l'instruction égal pour les deux sexes, la fin de «la servitude des femmes avec la servitude du travail», le droit au divorce, la recherche de la paternité. Elles présentent des candidatures de principe à l'Assemblée législative. Pour la première fois dans l'histoire du féminisme, elles considèrent les prostituées non comme des ennemies, mais comme des sœurs malheureuses[3].

Citoyenne!

Mais aucun contact n'existe entre ce mouvement et le poète-tribun qui en est encore à vouloir «étouffer les chimères du socialisme sous la réalité de l'Évangile». Les militantes du mouvement féminin sont du reste isolées, méconnues de la plupart des ténors de la gauche. Seuls, Pierre Leroux, ex-saint-simonien, Victor Considérant, disciple de Fourier, et Victor Schoelcher osent proposer, sans illusion, à la Constituante l'octroi du droit de vote aux femmes. Même George Sand, dont les premiers romans et la vie indépendante avaient fait un drapeau pour le Sexe, en était venue à dire que les femmes «n'étaient pas destinées à sortir de la vie privée». Il n'y avait à son sens qu'une possibilité, une «exception sublime», la carrière d'artiste. Du reste, la «maternité salvatrice» était là pour consoler.

Mais le 2 décembre 1851 solidarise définitivement Hugo avec les «démocsoc», la gauche de l'Assemblée. C'est précisément au cours de cette période qu'il devient à proprement parler ce qu'au tournant du siècle vingtième on appellera un «féministe». Entre toutes, Pauline Roland lui inspire un sentiment de solidarité chaleureuse. Condamnée une première fois comme animatrice d'une association mixte d'enseignants socialistes, libérée, emprisonnée à nouveau après le 2 décembre, crânement Pauline s'est déclarée solidaire de la tentative d'insurrection à laquelle elle n'a pas participé. Transportée dans «l'Afrique au visage effrayant», finalement graciée, elle meurt sur la route du retour à Paris. Du coup, elle a sa place dans *Les Châtiments*:

«De la liberté Sainte elle attisait les flammes,
«Elle s'inquiétait des enfants et des femmes;
«Elle disait, tendant la main aux travailleurs:
«La vie est dure ici, mais sera bonne ailleurs.
«Avançons!»

A Jersey, parlant le 26 juillet 1853 sur la tombe d'une exilée comme lui, Louise Julien, Hugo déclare: «La femme de nos jours est digne de devenir citoyenne. Dans les temps futurs, dans cette belle et paisible et tendre fraternelle République sociale de l'avenir, le rôle de la femme sera grand [...]. Le XVIII[e] siècle a proclamé le droit de l'homme, le XIX[e] siècle proclamera le droit de la femme.» Il y aura «des scrutins où la femme voterait comme l'homme». Le poète, qu'on accuse souvent d'habileté opportuniste, est donc en avance sur l'état d'esprit du mouvement ouvrier socialiste français. Ce n'est pas seulement l'antiféminisme, mais une misogynie épaisse que manifestent les écrits de Proudhon. Quand la défaite de l'Empire rouvre à Hugo le chemin de Paris, la vigueur extrême de son féminisme reste une singularité. Il dira des femmes qui ont vécu et souffert durant le siège: «Elles ont eu le courage, qui est plus que la bravoure et de la patience, qui est plus que le courage.» Et encore: «L'homme n'est que français, mais la femme est romaine.»

La Commune apporte à la condition des femmes des améliorations partielles et éphémères. Parmi les «pétroleuses», il en est une que le vieux mage connaît bien: c'est Louise Michel. Hugophile avec passion, elle avait déjà rencontré le poète en personne à l'automne de 1851; il n'est pas impossible

1. D. Villermé, *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers employés dans les manufactures de coton, de laine et de soie*, 1840, réed. UGE 10/18, 1973.
2. Cf. Alain Corbin, *Les filles de noce* (Paris, Aubier, 1979) et présentation à l'enquête d'Alexandre Parent-Duchâtelet qui vient d'être reprise aux Éditions du Seuil sous le titre *La Prostitution à Paris au XIX[e] siècle*.
3. Voir J. Rabaut, *Histoire des féminismes français*, Paris, Stock, 1978.
4. Se reporter aux *Écrits de Victor Hugo sur la peine de mort*, Paradou, Actes-Sud, 1979.

qu'elle ait été à ce moment-là sa maîtresse, comme beaucoup d'autres.

Commentant sa véhémente et héroïque défense devant le Conseil de guerre (« Si vous n'êtes pas des lâches, tuez-moi ! »), il magnifie dans un poème intitulé « Viro major » son « long regard de haine à tous les inhumains ».

L'attitude du poète à l'égard des femmes, tout en restant esthétique et amoureuse, est devenue décidément politique. Dans son panthéon féminin, la femme travailleuse et citoyenne a pris place à côté de la femme-amante et de la femme-mère.

Lorsque Hugo est élu après l'armistice à l'Assemblée qui siège à Bordeaux, il se démet le 8 mars 1871 pour ne pas sanctionner l'abandon de l'Alsace-Lorraine. Mais parmi les actes dont il avait fait le projet et dont il est alors obligé d'ajourner l'accomplissement, les « droits de la femme » figurent côte à côte avec la préparation des États-Unis d'Europe, l'instruction gratuite et obligatoire et l'abolition de la peine de mort[4].

« Disons-le bien haut »

« A L'INSTANT où je parle, au point même où le progrès est parvenu parmi les meilleurs républicains, parmi les démocrates les plus vrais et les plus purs, bien des esprits excellents hésitent encore à admettre dans l'homme et dans la femme l'égalité de l'âme humaine, et par conséquent l'assimilation, sinon l'identité complète des droits civiques. Disons-le bien haut, citoyens, tant que la prospérité a duré, tant que la République a été debout, les femmes, oubliées par nous, se sont oubliées elles-mêmes : elles se sont bornées à rayonner comme la lumière, à échauffer les esprits, à attendrir les cœurs, à éveiller les enthousiasmes, à montrer du doigt, à tous, le bon, le juste, le grand et le vrai. Elles n'ont rien ambitionné au delà. Elles qui, par moments, sont l'image de la patrie vivante, elles qui pouvaient être l'âme de la cité, elles ont été simplement l'âme de la famille. A l'heure de l'adversité leur attitude a changé, elles ont cessé d'être modestes : à l'heure de l'adversité elles nous ont dit : Nous ne savons pas si nous avons droit à votre puissance, à votre liberté, à votre grandeur ; mais ce que nous savons, c'est que nous avons droit à votre misère. Partager vos souffrances [...] c'est là le droit de la femme et nous le réclamons. Ô mes frères ! et les voilà qui nous suivent dans le combat, qui nous accompagnent dans la proscription et qui nous devancent devant le tombeau. »

(Victor Hugo : Discours sur la tombe de Louise Julien, 26 juillet 1853, *Actes et paroles*, II, *Pendant l'exil, 1852-1870*)

« Les droits de la femme »

Depuis 1870 il existait une « Ligue française pour la défense des droits de la femme », républicaine et anticléricale, dont les leaders étaient Léon Richer, un clerc de notaire devenu journaliste, et Maria Deraismes, une jeune bourgeoise riche, cultivée, douée d'un grand talent d'oratrice. Richer et ses amis cherchaient des répondants illustres ; ils n'ont pas de peine à les trouver en Hugo. Celui-ci, du reste, prophétisant au-delà de l'immédiat, allait plus loin qu'eux puisqu'il revendiquait pour le deuxième sexe le droit de vote, dont ils ne voulaient pas encore en raison du poids qu'aurait le clergé dans le scrutin.

Le 8 juin 1872, Hugo envoie à Richer une longue lettre où il donne à ses objectifs une chaleureuse adhésion : « Dans notre législation telle qu'elle est, la femme ne possède pas, elle n'este pas en justice, elle ne vote pas, elle ne compte pas, elle n'est pas. Il y a des citoyens, il n'y a pas de citoyennes. C'est là un état violent, il faut qu'il cesse. » Il adresse à un banquet de « l'Avenir des femmes » un texte retentissant, dans le même sens, texte qui fait le tour de la presse.

Le Figaro, *Le Français*, *Paris Journal*, *Le Journal de Paris*, *Le Soleil* dénoncent et tonnent. Certains plumitifs traitent les dames féministes de « courtisanes » et de « fruits secs de la galanterie parisienne ». Cette lettre contribue en revanche à l'éveil d'une vocation, celle d'Hubertine Auclert, petite bourgeoise du Bourbonnais, vaillante, ardente, truculente, qui va s'illustrer bientôt comme la « première suffragette française » par l'usage des voies de fait : on la verra haranguer les jeunes mariés dans les mairies, interrompant l'officier municipal pour dénoncer les méfaits du Code, et renverser les urnes du monopole masculin. Hugo parle, toujours dans le même sens, en avril 1876, aux obsèques de Mme Louis Blanc. Il félicite en août 1877 Léon Richer pour la publication de son livre *La femme libre*. Il encourage la fondation d'une « Société pour l'enseignement laïque des jeunes filles ». Le 21 janvier 1883, il accepte la présidence honoraire de la Ligue française pour le droit des femmes.

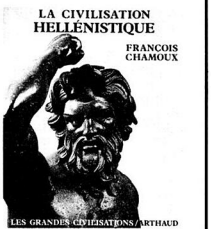
Hugo meurt le 22 mai 1885. Le 31, les femmes s'associent en foule au défilé grandiose des Parisiens venus rendre un dernier hommage au poète. Et, tout au long de la IIIe République, chaque anniversaire verra les féministes célébrer le père Hugo.

Jean Rabaut

NOUVEAUTÉ

FRANÇOIS CHAMOUX

LA CIVILISATION HELLÉNISTIQUE



COLLECTION LES GRANDES CIVILISATIONS

De l'épopée d'Alexandre à la conquête romaine, l'histoire d'une des plus fastueuses civilisations de l'Europe occidentale.

Profitez du prix spécial de lancement en retournant le bon ci-dessous à votre libraire ou aux Éditions Arthaud 6, rue de Mézières 75006 PARIS.

Nom .....

Prénom .....

Adresse .....

.....

désire recevoir une information complémentaire sur la Civilisation hellénistique.

ARTHAUD

20 millions de morts ! la grippe espagnole a frappé

La Première Guerre mondiale a tué moins de monde que la « grippe espagnole » qui pourtant n'a inspiré aucune terreur.

VINGT millions de morts, tel est le bilan habituellement donné de l'épidémie de grippe qui a sévi dans le monde entier en 1918 et 1919. Mais certains pensent que ce chiffre est sous-estimé et qu'il faudrait peut-être le porter à trente, voire quarante millions de victimes...

Un immense événement dans l'histoire humaine, et pourtant seules subsistent quelques traces dans le souvenir des hommes, quelques lignes distraites dans les ouvrages d'histoire... quand ils en parlent !

Grippe maligne !

Dans *Le Matin* du 28 août 1918, un petit entrefilet au bas de la deuxième page : à la dernière séance de l'Académie de médecine, on a donné lecture d'une note sur l'épidémie de grippe qui sévissait. Trois jours plus tard, un autre entrefilet : dans un village de l'Allier, sur quarante habitants, vingt ont été atteints de la grippe et quatre en sont morts. De façon épisodique dans les jours suivants, des informations laconiques sur la grippe, à Toulon, à Brest. Le 19 septembre, la grippe accède à l'honneur d'un véritable article, en deuxième page toutefois. Le 22 *Le Matin* annonce que l'épidémie sera bientôt enrayée, mais un jeune médecin de la marine meurt de la grippe à Brest. Fils d'un médecin-chef de l'hôpital des Enfants-Malades, son décès provoque une vive émotion. A vrai dire l'épidémie n'était pas enrayée, elle s'étendait.

A partir du 1er octobre, c'est pratiquement tous les jours que le journal consacre un article à l'épidémie de « grippe maligne ». Même si l'armée allemande, d'après une dépêche de Zurich, compte cent quatre-vingt mille cas de grippe, il n'était plus possible de sous-estimer l'importance et la gravité de la maladie en France. Le 4 octobre, Albert Favre, le sous-secrétaire d'État à l'Intérieur, envoie des instructions aux préfets pour prévenir et combattre l'épidémie. « L'Académie mobilise », proclame *Le Matin* du 9 en première page. Et de jour en jour se multiplient les informations sur la propagation du mal, sur les mesures prises ou à prendre. Des articles de caractère médical analysent le fléau et donnent des conseils aux malades.

Le 17 octobre, il faut bien le constater, « l'épidémie de grippe ne décroît pas ». Le 19, le Conseil municipal de Paris réclame de nouvelles mesures. Le 25, des députés interpellent le gouvernement et critiquent vivement l'insuffisance des moyens mis en œuvre et le manque de médicaments.

Le 27 octobre, les journaux annoncent le « licenciement » des lycées pendant une semaine. Des bilans chiffrés commencent à être publiés. L'épidémie ne régresse toujours pas : 1 263 décès imputables à la grippe dans la semaine du 10 au 17 octobre à Paris, 1 700 si l'on ajoute ceux qui lui sont dus indirectement.

Ce n'est que dans les premiers jours de novembre qu'on put enfin annoncer avec raison une baisse de la mortalité, encore que le 10 *Le Matin* lançait un avertissement : « Ne relâchez pas les précautions. » Le 20 novembre, le journal estimait que l'épidémie serait « bientôt un mauvais souvenir », mais il y eut encore 352 décès à Paris dans la semaine du 17 au 23 novembre, et une légère recrudescence se manifesta début décembre.

La lecture des journaux en cette période de l'année 1918 — et il faut tenir compte de la censure qui frappait les informations de nature à inquiéter l'opinion et à renseigner l'adversaire — fait immanquablement penser à *La Peste* d'Albert Camus : la montée sournoise et irrésistible de la maladie, sa propagation et son installation qui laissent les médecins harassés et impuissants, et puis la lente décrue du mal, en dents de scie, avec les périodes d'espoir et de déception, enfin le retour à la normale. Mais ici ce n'est pas seulement une ville, c'est toute la France que le fléau frappe en même temps. Partout on astreint les populations à des mesures d'isolement : à Caen par exemple, à partir du 10 octobre, toutes les salles de spectacle furent fermées, toutes les réunions interdites, les services religieux de la Toussaint réduits au minimum...

Et puis c'était la guerre : l'épidémie de grippe sévit alors que, sous les coups de boutoir des troupes alliées, l'armée allemande plie. Les communiqués de victoire de la première page des jour-

La grippe dans un service hospitalier

« MALGRÉ les nombreuses salles qui se créaient partout pour recevoir des malades, lits et brancards furent tous utilisés rapidement, les salles étaient combles. Des familles entières se présentaient aux consultations pour être hospitalisées. Des malades cyanosées, dyspnéiques, angoissées, parfois mourantes ne pouvaient être refusées, il fallait les coucher sur des matelas par terre, dans les couloirs ou à l'entrée des salles en attendant un lit. Un certain nombre d'entre elles mouraient après quelques heures de séjour à l'hôpital. Plusieurs décès par famille n'étaient pas chose rare : telle malade venait de perdre son mari, sa mère et avait encore plusieurs grippés moins graves chez elle. Nous nous trouvions vraiment en face d'une grande épidémie, devant laquelle nous nous sentions impuissants. Certains, même, devant la gravité des symptômes et l'allure foudroyante de la maladie allèrent jusqu'à penser à la peste, au choléra. Il s'agissait bien cependant de la grippe et *nous ne retrouverons pas dans nos cas de complications ou de faits, qui n'aient déjà été signalés dans une épidémie antérieure.* »

(Docteur Marguerite Barbier, *La grippe de 1918-1919 dans un service de l'hôpital Saint-Antoine*, 1919.)

1. Alfred W. Crosby Jr, *Epidemic and peace 1918*, Westport-London, 1976.

Ancienne France: ils partageaient le bois de chauffage...

Ramassage du bois, fin XIXe siècle, cl. J.-L. Charmet.

Comment faisaient-ils autrefois? Avant d'adopter le charbon, chaque maison villageoise avait droit à une part gratuite de bois de chauffage. Mais gare aux fraudeurs!

JUSQU'AU XIXe siècle — le sait-on encore? — les habitants des communautés villageoises n'achètent pas leur bois de chauffage. Ils abattent directement les arbres destinés à l'alimentation de leur foyer. Même s'ils ont le bénéfice d'un bois gratuit, ils ne peuvent cependant se servir à volonté. Les étendues boisées dont ils ont la jouissance, à défaut de la propriété, doivent suffire aux besoins en combustible pendant toute l'année. C'est dire que l'exercice du droit de chauffage n'est pas libre: l'usager ne va pas couper son bois selon son humeur ou celle du temps. Ni la disponibilité de l'individu, ni le besoin du consommateur ne sont des motifs suffisants pour pénétrer dans la forêt. La pratique de l'affouage (droit qu'ont les habitants de pratiquer des coupes de bois sur les biens communaux) est soumise tout à la fois aux impératifs de l'administration et aux contraintes de la collectivité. Et ces contraintes communautaires réglaient la vie des Français.

Disputes et partages

Que les communautés bénéficiaires du droit de chauffage le considèrent comme essentiel à la survie du groupe ne doit pas nous étonner. L'affouage constitue la source unique de combustible jusqu'au milieu du XIXe siècle, au moins dans les campagnes. Son exploitation s'inscrit dans le cycle annuel des activités agricoles, d'octobre à juin. Elle prend par conséquent le relais des travaux tels que la fenaison, la moisson, le battage ou la vendange, qui dépendent eux aussi de décisions prises par l'assemblée des habitants. Cette assemblée définit les ayants droit, c'est-à-dire ceux de ses membres qui bénéficient de cet approvisionnement en chauffage. Le fait d'être propriétaire ou locataire, riche ou pauvre, n'influence pas l'établissement du rôle d'affouage. La présence sur cette liste définit l'appartenance à la partie villageoise. Elle est recognitive du droit de cité. L'établissement de ce rôle ne va donc pas sans discorde. Ainsi à Orthès (Aube), les officiers forestiers constatent que «les corps desdits chesnes sont encore estant [= présents sur le terrain]. Les habitants leur ont répondu que c'était à cause des différentes disputes élevées entre lesdits habitants à l'occasion du partage desdits chesnes». Comment ces rôles d'affouage désignent-ils les ayants droit? Autrement dit, comment excluent-ils certains membres de la communauté, qui n'auront plus que la ressource de voler le précieux combustible?

Il faut d'abord que la maison,soit habitée (le «foyer allumé»), pendant un temps déterminé. Le juriste Frémineville, dans *La pratique universelle pour la rénovation des terriers et des droits seigneuriaux* (Paris, 1746-1757), justifie cette période pendant laquelle la communauté fait «jeûner le nouveau venu»: «Il lui fait an et jour [un an et un jour] par la raison qu'il faut un pareil tems d'habitation pour qu'il puisse être imposé aux tailles, capitation et autres charges personnelles, n'étant pas raisonnable qu'il participe aux biens de la communauté avant que d'être en état de contribuer aux charges.» Cette précaution élimine les gens qui ne résident que provisoirement dans la communauté. Or, dans la société d'Ancien Régime, les errants sont nombreux: flotteurs, bûcherons, tailleurs d'habits et maçons sont en quelque sorte des professionnels de la route.

Chaque foyer n'obtient le bénéfice de l'affouage que s'il est reconnu indépendant. Le critère adopté est la structure de l'habitation: une maison est considérée comme enfermant plusieurs feux s'il existe un cloisonnement des cellules qui la composent. A Pothières (Aube), des demandeurs se voient refuser une portion de chauffage supplémentaire parce que «la porte de communication qui existe entre les chambres habitées par leurs enfants empêchait de former deux ménages séparés et leur ôtait par conséquent le droit à l'affouage». L'équation une maison = un ménage est restée en vigueur jusqu'au XIXe siècle. Cela pose le délicat problème des veuves. Devaient-elles être traitées en chefs de famille, même si elles avaient des enfants majeurs? Cette qualité ne leur est plus reconnue après 1770. Elles se trouvent contraintes à la transgression de la loi, et représentent 61 pour 100 des contrevenants entre 1780 et 1785, contre 42 pour 100

naux font un curieux contrepoint à ceux du front de la grippe. Les premiers occupent une place bien plus importante que les seconds, mais il n'est pas sûr que pour l'opinion l'ordre des urgences n'ait pas été inversé. Au Palais de Justice, d'après une note des Renseignements généraux du 26 octobre, « on parle beaucoup plus de la grippe et des ravages qu'elle exerce que de la guerre et de la paix ». Le 11 novembre 1918, que de fois aux cloches de la victoire fit écho le glas qui sonnait pour les morts de la grippe !

Le virus A°

La grippe « espagnole » est née vraisemblablement en Chine, à moins que ce ne soit aux États-Unis. On ne sait pas trop pourquoi, ni à quel moment précis, elle a été baptisée ainsi. L'Espagne n'est pas le premier pays européen a avoir été touché, mais des bruits couraient dans le public que la maladie avait été provoquée par des conserves venues d'Espagne et dans lesquelles des agents allemands auraient introduit des bacilles pathogènes ! Mais comme l'a écrit un journaliste de l'époque, peu importe le nom, ce qui est sûr, c'est qu'en avril 1918, elle avait atteint tous les pays d'Europe et d'Amérique du Nord. Dans cette première phase, c'est une grippe commune, un mal sans gravité. Une seconde vague de grippe débute au mois d'août pour se prolonger jusqu'en novembre-décembre. Il ne s'agit plus alors d'une affection banale. Se répandant à une vitesse terrifiante, contagieuse au dernier degré, elle est accompagnée de complications pulmonaires qui — très fréquemment — entraînent la mort en quelques jours. Certains symptômes de la maladie firent d'abord croire à une épidémie de peste, de choléra, voire de typhus, d'autant plus que la grippe en été, c'était bien étrange... Néanmoins les milieux médicaux eurent bien vite la conviction qu'il s'agissait de la grippe sous des formes assez proches de la grande épidémie de 1889-1890. On l'attribua à l'époque au coccobacille de Pfeiffer, à l'heure actuelle on pense que l'agent de la maladie fut un virus effectivement assez proche de celui de 1889, le virus A° (en 1889, virus A2).

Une étude de la grippe « espagnole » ne peut manquer de conduire à la question posée par l'historien américain, Alfred W. Crosby[1] : « Le fait important et le plus incompréhensible à propos de la grippe espagnole est qu'elle a tué des millions et des millions de personnes en une année ou moins. Jamais rien, ni maladie, ni guerre, ni famine, n'a tué autant en si peu de temps et pourtant elle n'a pas inspiré de terreur ni en 1918, ni depuis, ni parmi les habitants d'un quelconque pays, ni aux États-Unis. » Rappelons que pour les seuls États-Unis, la grippe a tué environ 550 000 personnes (civils et soldats) en 1918 et 1919, soit plus que les pertes américaines des Première et Seconde Guerres mondiales, de la guerre de Corée et de la guerre du Vietnam réunies !

Alors pourquoi en a-t-il été ainsi ? Pourquoi vingt millions de morts en quelques mois ont-ils pesé moins lourd que les treize millions de morts de la Première Guerre mondiale ?

Raison le plus souvent avancée : la grippe espagnole n'aurait été qu'une « subdivision » de la guerre. Tel ouvrage de démographie le dit sans ambages : l'affaiblissement de populations sous-alimentées, la misère des camps de prisonniers ont offert au fléau un terrain particulièrement favorable. Mais les États-Unis et la Suisse, qui ont été parmi les pays occidentaux les plus sévèrement touchés, ne souffraient pas particulièrement de la malnutrition !

En revanche il est probable que les déplacements massifs d'hommes d'un continent à un autre ont favorisé la propagation de la grippe. On peut admettre également que sur le plan psychologique les 200 000 morts français (dont environ la moitié de soldats), les 187 000 morts allemands, les 112 000 morts britanniques aient été inclus dans la macabre comptabilité de la guerre, même si celle-ci n'y était pas pour grand-chose.

Autre explication du calme relatif des populations : l'énorme différence entre le nombre des malades et celui des décès, deux à trois pour cent seulement. Dans la conscience collective, attraper la grippe ne vous condamnait pas comme par exemple être atteint de la peste...

En outre la maladie a frappé de préférence les jeunes — on pense que les plus âgés étaient immunisés par l'épidémie de 1889 —, et l'opinion n'a donc pu être choquée par la mort d'une personnalité de stature internationale, Clemenceau ou Wilson par exemple.

Nous serions tenté d'ajouter encore une autre explication de cette sorte de désintérêt de la mémoire collective devant la grippe espagnole. Les continents les plus ravagés furent l'Afrique et l'Asie surtout (de treize à vingt millions pour le seul sous-continent indien). Dans un monde encore dominé par l'Europe, l'effroyable hécatombe a été moins ressentie que si elle avait affecté de la même façon les pays européens.

Il faut dire enfin que le bilan de la Première Guerre mondiale ne s'arrête pas au décompte des pertes humaines qu'elle a provoquées. Elle a aussi été la cause de changements profonds dans l'évolution du monde. Ce ne fut pas le cas de la grippe espagnole.

Jean-Jacques Becker

les éditions ouvrières

Jean Maitron

Dictionnaire duMouvement Ouvrier Français

1re, 2e, 3e périodes - 15 volumes

42 000 biographies

Vente à tempérament
60 F par mois

Documentation sur demande

Les Editions ouvrières
12, avenue Sœur-Rosalie
75013 Paris

les éditions ouvrières

M.-H. ZYLBERBERG-HOCQUARD

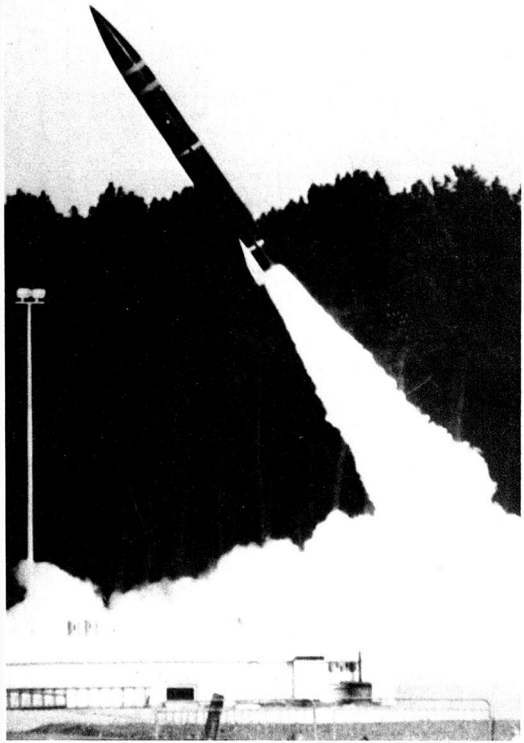
FEMMES ET FEMINISME DANS LE MOUVEMENT OUVRIER FRANCAIS

Féminisme
et mouvement ouvrier :
bien au-delà de l'imaginable.

Collection «Comprendre pour agir»
22198 — 224 pages.

La guerre à la «une»

SS 20, Pershing, bombes à neutrons... Les discours sur la guerre se multiplient. Gérard Chaliand nous explique la signification de ce regain d'intérêt pour l'art de la guerre.



L'Histoire : *Comment expliquez-vous le renouveau du «discours de la guerre» auquel nous assistons dans la presse et l'édition?*

Gérard Chaliand : Il y a depuis peu un indiscutable intérêt pour ce que vous appelez le «discours de la guerre». Je ne suis pas certain que nous parlions de la même chose, du même phénomène. Pour moi, il s'agit, de façon partielle et encore timide, d'un renouveau en France, d'un retour d'intérêt pour la pensée stratégique. On peut essentiellement l'attribuer à la perte de crédibilité des idéologies politiques, des utopies incarnées: l'URSS jadis, la Chine naguère ou les «socialismes» du Tiers Monde. On peut aussi y ajouter le mythe américain (le récent livre de Michel Crozier, *Le Mal américain* aux Éd. Fayard, en est un des signes).

Il y a eu érosion de ces mythes et des idéologies qui les sous-tendaient. Trop de choses aux yeux de trop de gens sont devenues inexplicables par le truchement commode de l'idéologie. Les intérêts des puissances, les politiques d'États se sont manifesté ces dernières années de façon si crue (intervention soviétique en Afghanistan, politique étrangère chinoise, intervention vietnamienne au Cambodge, affrontement sino-vietnamien, etc.) que le recours idéologique, par ailleurs contrebattu par les réalités, ne fournit plus de pseudo-explications du monde.

En fait, c'est un phénomène de dessillement. Ce n'est pas le monde qui a changé, c'est, pour une large partie de l'opinion, le regard sur le monde. Cela devrait permettre une vision plus stratégique, plus sensible aux rapports de forces, aux intérêts géopolitiques des États, à une évaluation froide des réalités.

Mais, dans le même temps, dans le cadre de la crise profonde et multiforme que le monde traverse, avec le renforcement militaire considérable de l'URSS et la multiplication des points de tension (dont le terrorisme n'est qu'une des manifestations spectaculaires), il y a l'apparition de ce que vous désignez par le «discours de la guerre» qui, bien souvent, correspond à une psychose plutôt qu'à un retour à la pensée stratégique.

L'Histoire : *Vous avez appelé la collection — unique en son genre — que vous dirigez chez Berger-Levrault «Stratégies». Pourquoi cette priorité à la stra-*

«Contrairement à ce que pense une fraction importante de l'opinion, le nucléaire français n'est pas une plaisanterie et peut, au cours des années 1980 devenir un facteur de dissuasion très important» *(tir de missile «Pluton», effectué au centre d'essais des Landes, sans date; cl. Keystone).*

L'ALBUM du 10 MAI

Préface Jack LANG
Présentation Sylvie COLLIARD

Club Socialiste du Livre

Vente en librairie
20 Novembre

Diffuseur Messagerie du Livre

Contrairement à une idée répandue, le nucléaire ne rend pas caduques les lois générales de la stratégie. L'élément de surprise, par exemple, reste aussi valable qu'autrefois. D'ailleurs, sur le plan conceptuel, malgré une abondante littérature et des colloques sans nombre, on a assez peu avancé. Finalement, l'une des rares choses neuves, c'est la capacité de seconde riposte. A partir du moment où aucun des protagonistes n'a la possibilité d'anéantir entièrement la capacité de riposte de l'autre (grâce aux silos, aux avions, aux sous-marins, etc.), la capacité de seconde riposte devient décisive. C'est la part d'inconnu de ce type de guerre. C'est une des rares idées neuves du nucléaire. Pour le reste, on manque d'outils. Il y a nécessité d'une épistémologie nucléaire et là-dessus, en France à ma connaissance, il n'y a que Lucien Poirier qui travaille.

Guérilla et démocratie

L'HISTOIRE : *Pourquoi, dans vos travaux, attachez-vous une telle place à l'évolution dans le temps d'une forme particulière de stratégie : la guérilla?*

GÉRARD CHALIAND : La guérilla remonte à l'aube de l'histoire[3]. Sans doute précéda-t-elle la guerre. Il s'agit d'une technique qui, soit dit en passant, n'est ni de gauche ni de droite, et qui consiste pour des éléments irréguliers à harceler une armée régulière en utilisant la surprise et la mobilité. Ce qui est neuf, à l'époque contemporaine, c'est non pas la guérilla en tant que technique mais son utilisation dans le cadre de la guerre révolutionnaire pour renverser l'ordre établi.

La grande nouveauté — et qui est due à Mao — c'est l'utilisation de l'innovation léninienne qu'est le parti d'avant-garde pour mobiliser la paysannerie. La question paysanne étant la question centrale en pays colonial ou semi-colonial, même les mouvements de libération nationale qui n'ont pas été léninistes, ont repris, consciemment ou non, les données organisationnelles du léninisme utilisées par Mao dans le cadre de la guerre révolutionnaire.

L'autre nouveauté, c'est que l'esprit du temps a changé et que les puissances coloniales classiques se sont vues contestées dans leur politique à la fois du dehors et du dedans. D'où le fait que la guérilla débouche — du moins avec les démocraties libérales — sur la négociation. En revanche, avec les dictatures (comme le Portugal d'hier) ou les régimes totalitaires (comme l'URSS), il n'y a pas de négociations possibles. Il faut que le régime s'effondre comme au Portugal pour accéder à l'indépendance. C'est pourquoi, face à l'URSS, la résistance afghane est dans une situation où elle ne peut pas gagner.

(Propos recueillis par Eric Vigne)

GASTRONOMIE HISTORIQUE

De l'eau dans le vin

Tremper le vin est une action sacrilège aux yeux des gourmets. Il n'en fut pas toujours ainsi...*

Si l'on met encore du beurre dans ses épinards au propre comme au figuré, on ne met pratiquement plus d'eau dans son vin qu'au sens métaphorique. Tout au plus nous arrive-t-il de rougir un peu l'eau d'un enfant ou d'un malade. Tremper un bon vin est une action sacrilège aux yeux des gourmets, et de bien d'autres. Or il n'en fut pas toujours ainsi : de nombreux textes attestent qu'entre le XVI[e] et le XVIII[e] siècle — pour ne rien dire d'autres époques —, on baptisait couramment son vin.

Était-ce par économie ? Par économie, en effet, on faisait pour les domestiques de la piquette — ou « dépense » — en jetant de l'eau sur le marc de raisin. Et dans les pays de bière, l'eau jetée sur « ce qui reste lorsqu'on a fait de la bonne bière » donnait une « petite bière » que buvaient les serviteurs et les enfants. C'est ce dont témoigne Jouvin de Rochefort qui visita l'Angleterre au XVII[e] siècle[1]. Mais je doute que ce principe d'économie puisse expliquer pourquoi nobles et bourgeois trempaient leur propre vin. D'autant que cela se pratiquait dans les pays viticoles plutôt que dans ceux qui importaient leur vin.

Tremper son vin n'était en effet pas une habitude générale en Europe. Les voyageurs français se sont pour la plupart étonnés de voir les Allemands, les Polonais et autres peuples septentrionaux boire leur vin sans eau. Montaigne, par exemple, le note à plusieurs reprises à propos des Allemands. Et quoiqu'il détestât l'ivrognerie germanique, il écrivait, en faveur du respect des coutumes nationales : « Je haïrais autant un Allemand qui mît de l'eau dans son vin qu'un Français qui le boirait pur[2]. »

L'Allemand Nemeitz, qui écrivit pour ses compatriotes une sorte de guide de Paris, au début du XVIII[e] siècle, nous oriente vers une autre explication : « L'on ne boit point ici de bière — comme en Hollande, Angleterre et presque toute l'Allemagne — durant les repas, mais l'on se passe à du vin trempé[3]. » Ce disant, il n'oppose pas, me semble-t-il, les pays producteurs de vin à ceux qui devaient l'importer, mais les pays buveurs de bière à ceux qui ne l'aimaient pas. Car les Allemands du Sud, grands producteurs de vin, le buvaient pourtant pur parce qu'ils pouvaient se désaltérer à table avec de la bière. L'explication, cependant, paraît courte puisque des Italiens et des Espagnols qui méprisaient la bière autant ou plus que les Français, personne ne nous dit qu'ils aient mis de l'eau dans leur vin.

Pour les Français de l'Ancien Régime, boire son vin pur était un signe d'ivrognerie (L'habit de cabaretier, *gravure allégorique de Larmessin, fin XVII[e] s., Bibl. des Arts déco. ; cl. J.-L. Charmet*).

Pour les Français, boire son vin pur était une marque d'ivrognerie. Et les Allemands, réputés les plus grands ivrognes de l'Europe, convenaient d'ailleurs qu'ils l'étaient plus que les Français. Félix Platter, qui se considérait comme Allemand quoiqu'il fût Suisse, écrivait au XVI[e] siècle : « Je n'ai jamais vu d'homme ivre à Montpellier, à l'exception des Allemands[4]. » Et Just Zinzerling, en 1616, disait des Français : « Ils n'aiment ni les repas prolongés pendant plusieurs heures, ni l'ivresse, ni les provocations à boire. » Les Polonais ou les Suisses, voire les Anglais, qui buvaient leur vin pur, avaient une réputation analogue à celle des Allemands. Mais cette piste de l'ivrognerie tourne court elle aussi du fait que les Espagnols, qui semblent n'avoir pas trempé leur vin, passaient pour la nation la plus sobre d'Europe.

Un tiers d'eau dans les cuves...

Paul Heutzner, qui parcourut la France en 1619, propose une autre explication. Pour lui les vins français seraient « trop généreux » pour être bus sans eau[5]. Montaigne, réciproquement, juge que les Allemands avaient « quasi raison » de boire le leur pur, car « leurs vins sont si petits, dit-il, que nos gentilshommes les trouvaient encore plus faibles que ceux de Gascogne fort baptisés ». On pourrait encore citer, en faveur de cette explication, une remarque du P. Labat qui écrivait dans la région de Bologne : « La coutume du pays est de mettre un tiers d'eau, ou un quart dans les cuves où l'on doit fouler le raisin. Sans cette précaution les vins seraient trop violents et trop fumeux, et par ce moyen on s'épargne la peine d'y mettre de l'eau en le buant[6]. »

Mais si telle est l'explication de la

* Ph. Gillet est l'auteur d'une importante étude sur *Le goût et les habitudes alimentaires d'après les récits de voyage des XVI[e]-XVIII[e] siècles.*

1. A. Jouvin de Rochefort, *Le voyageur d'Europe*, 5 vol., Paris 1672, t. III, p. 491-492.
2. *Essais*, livre 3, ch. 13.
3. J.-C. Nemeitz, *Séjour à Paris, instruction fidèle pour les voyageurs de condition*, Leyde, 1727, p. 473-474.
4. *F. et T. Platter à Montpellier* traduit en français (Paris, 1892), p. 47.
5. P. Heutzner, *Tour de France en 1598*, cité par Babeau dans *Les voyageurs en France depuis la Renaissance jusqu'à la Révolution* (Paris, 1885).
6. J.-B. Labat, *Voyage du Père Labat* (Paris, 1730, 8 vol.), t. II, p. 238.

tégie? Pourquoi pas à la « polémologie »?

GÉRARD CHALIAND : La stratégie n'a pas qu'une dimension militaire, à moins de prendre le mot dans son sens étroit, étymologique. *Le Prince*, pour prendre un exemple célèbre, est un ouvrage de stratégie politique. La guerre n'est qu'une des dimensions du politique. Prenons par exemple *L'art de la guerre*[1] de Sun Tzu, ouvrage chinois classique qui est un manuel de stratégie dont l'objet en somme est la non-bataille. Il s'agit de démoraliser l'adversaire à tel point qu'il n'est quasiment plus besoin de combat. Il faut lui enlever la volonté de se battre. Les écoles de guerre aujourd'hui enseignent bien d'autres choses que les conflits guerriers. La stratégie englobe un champ infiniment plus vaste. Il s'agit de maîtriser, dans l'évaluation et dans la prévision, une situation conflictuelle, un rapport de forces ou des intérêts opposés.

Quant à la polémologie, vocable forgé par Gaston Bouthoul, elle s'intéresse à tous les aspects du phénomène guerrier, y compris les causes, et pas à la stratégie, sinon de façon tout à fait marginale. La tradition stratégique à laquelle je m'intéresse (*cf. encadré « La stratégie, mode d'emploi »*) commence, en Occident, avec Machiavel et passe entre autres par Guibert, Clausewitz, Engels, etc., avec, au XX^e siècle, des gens aussi différents que Lénine et Trotski, J.F.C. Fuller, l'amiral Castex ou Raymond Aron par exemple.

La révolution nucléaire

L'HISTOIRE : *Doit-on distinguer, dans l'histoire de la stratégie, des traditions nationales selon les pays et leurs écoles historiques? Pourquoi en France — à la différence des pays anglo-saxons — y a-t-il eu un évident appauvrissement de la pensée stratégique?*

GÉRARD CHALIAND : Au XX^e siècle, il y a d'abord le pré-nucléaire : la guerre classique et le nucléaire. La grande coupure, c'est cela, non les traditions nationales. Et puis il ne faut pas oublier le rôle de la guerre révolutionnaire, la guérilla, qui a au cours des trois dernières décennies bouleversé la carte du monde. Comment ne pas citer Mao qui justement, en stratège, ne cesse jamais de se soucier d'abord de l'articulation entre le politique et le militaire ?

Si l'on parle des Anglo-Saxons, je citerai, dans le pré-nucléaire, trois noms : Mahan l'Américain, l'auteur entre autres de *La maîtrise des mers (Seapower)*, J.F.C. Fuller, le concepteur de la force mécanisée, et Liddell Hart. En France, à mon avis, le penseur stratégique le plus original est l'amiral Castex. C'est Castex qui a développé le concept du « perturbateur », celui qui, à l'intérieur d'un jeu établi, ne respecte pas la règle du jeu : c'est aujourd'hui le cas de Kadhafi. La pensée de de Gaulle, par exemple, est une pensée stratégique d'une rigueur classique. Et puis il y a les noms, ici et là, de gens connus des seuls spécialistes : Camille Rougeron en France ou le génial Douhet, l'Italien qui le premier a saisi l'importance de la guerre aérienne.

En France, la tradition stratégique vivace jusque-là s'éteint, en gros, avec le désastre de 1940. Il faut tenir compte aussi de l'énorme saignée humaine de 1914-1918 suivie d'une stagnation démographique. Le désintérêt pour la stratégie se nourrit à la fois du courant pacifiste et de l'idée que les militaires sont idiots, alors qu'en fait la caste décisionnaire est sclérosée d'arrogance à la veille de la Seconde Guerre mondiale.

Par la suite, les guerres coloniales, de 1946 à 1962, qui ne furent que des combats retardateurs à contre-courant des idées-forces d'une époque : le nationalisme, le droit à l'indépendance, ont ajouté au discrédit de la chose stratégique. De surcroît, en France où le clivage gauche/droite est tranché contrairement au cas des Anglo-Saxons, la gauche en général est pacifiste et l'extrême gauche a surtout lu Clausewitz parce que Lénine l'appréciait. Naturellement, il y a quelques exceptions, comme Pierre Naville qui s'est très tôt intéressé aux questions de stratégie. En remontant plus avant, il faut naturellement mentionner Jaurès avec *L'armée nouvelle*, un ouvrage de grande qualité. Mais, en somme, en dehors d'une poignée de spécialistes ou d'esprits ouverts, au cours des quatre dernières décennies, la stratégie n'a pas intéressé grand monde. Camille Rougeron, Pierre Naville et Raymond Aron chez les civils, et quelques noms moins connus. Chez les militaires, les généraux Beaufre, Gallois et surtout Lucien Poirier, l'auteur des *Stratégies nucléaires*.

En somme, en France, du côté du public, en matière de stratégie, on en est aux balbutiements. Le fait d'utiliser le terme à toutes les sauces, tant les modes sont puissantes (et passagères), ne remplace pas l'effort pour en savoir davantage[2].

Avec la collection « Stratégies », j'essaie de fournir des outils pour mieux comprendre les réalités politiques : d'une part en faisant mieux connaître les classiques, d'autre part en traitant de faits contemporains. Enfin, je veux aussi englober le champ non occidental en attirant l'attention sur la pensée stratégique d'autres sociétés (Chine, Japon, pays musulmans, Afrique, etc.).

Aujourd'hui en France, le nucléaire est un fait — un fait dont la gauche socialiste a pris acte. Contrairement à ce que pense une fraction importante de l'opinion, le nucléaire français n'est pas une plaisanterie et peut, au cours des années quatre-vingt, devenir un facteur de dissuasion tout à fait redoutable. Qu'on le veuille ou non, il est important pour l'Europe occidentale d'avoir des moyens militaires dissuasifs crédibles et de la détermination. C'est en étant fort que les chances de paix sont les plus grandes.

La stratégie, mode d'emploi

Il y a deux manières de lire la collection « Stratégies » (Éd. Berger-Levrault) : chronologique ou particulière.

Une lecture chronologique part des deux textes de Machiavel complémentaires du *Prince*, manuel de stratégie globale : *L'art de la guerre* qui fonde la stratégie militaire générale, et les *Discours sur la première décade de Tite-Live* qui circonscrit la stratégie diplomatico-gouvernementale. Textes fondateurs d'une tradition rappelée par Edward Mead Earle dans *Les Maîtres de la stratégie* qui resitue chacun, de Machiavel à Delbrück, à ses plus justes place et mesure. Une lecture à entrecroiser avec l'ouvrage classique de J.F.C. Fuller, *Les batailles décisives du monde occidental* : il ne s'agit pas simplement, à travers l'étude de cas célèbres, de passer de la stratégie à la tactique. En inscrivant chaque bataille dans son contexte historique, Fuller rappelle que stratégie et tactique font la part belle au dynamisme des rapports de force économiques, politiques et sociaux. Ce qu'illustre pertinemment les bilans sur la *Situation stratégique mondiale en 1979*, et *en 1980*, années de la chute du Shah et de l'invasion de l'Afghanistan, de la crise économique et de la course aux armements. L'économie influe et explique aussi la stratégie.

Mais on peut lire « Stratégies » dans le désordre, selon la spécificité du sujet. De ce point de vue les deux derniers titres s'imposent : l'anthologie de Pierre Naville des principaux textes de Mahan, le « Clausewitz de la mer » (*Mahan et la maîtrise des mers*) et surtout le *Rapport sur la résistance afghane* de Gérard Chaliand, remarquable mise en perspective géopolitique des bouleversements stratégiques créés par l'invasion soviétique et qui concernent au premier chef un Occident qui prétend ne pas vouloir « mourir pour Kaboul ».

E.V.

1. Sun Tzu, *L'art de la guerre*, Paris, Flammarion, rééd. 1979.
2. Signalons les *Cahiers de la Fondation pour les études de Défense nationale* (Hôtel national des Invalides, 75007 Paris) qui publient régulièrement des numéros thématiques ; G. Bouthoul, R. Carrère et J.-L. Annequin, *Guerres et civilisations ; Les fondements doctrinaux de la stratégie soviétique*, Paris, *Stratégie soviétique et américaine*.
3. Gérard Chaliand, *Stratégie de la guérilla. Anthologie historique de la Longue Marche à nos jours*, Paris, Mazarine, 1979.

la collection
NOTRE SIECLE
dirigée par J.B. Duroselle

aborde l'étude planétaire du XXe siècle sous les aspects les plus divers : par périodes, par pays ou aires géographiques, par problèmes.

Monica Charlot
L'Angleterre
1945-1980
Le temps des incertitudes

expose le lent déclin d'une grande nation plongée dans ses incertitudes et à la recherche de son identité.

17 × 24 cm, broché sous jaquette ou relié. 480 pages. 156 illustrations.

CHEZ VOTRE LIBRAIRE

IMPRIMERIE NATIONALE
27, RUE DE LA CONVENTION. 75015 PARIS

vieille coutume de tremper son vin, pourquoi l'avons-nous abandonnée au moment où les vins devenaient plus alcoolisés ? Pourquoi, depuis des siècles, les Espagnols buvaient-ils purs des vins généralement plus forts que ceux de France ? Et pourquoi nos ancêtres eux-mêmes ont-ils bu purs les vins d'Espagne et autres vins très alcoolisés importés de l'étranger ?

Nemeitz, qui voit les choses de Paris, écrivait au début du XVIIIe siècle que « le vin d'Orléans [...] est bon s'il est véritable ». Mais, ajoute-t-il, « les cabaretiers le mêlent avec du vin du pays ordinairement. C'est aussi pourquoi on boit le vin mêlé avec un peu d'eau, quand on est à table, au lieu de notre bière ; mais le vin de Bourgogne ou de Champagne se réserve jusqu'au milieu du repas, ou bien jusqu'au dessert, lorsqu'on aime à boire quelques coups de ce vin tout pur, comme un stomacal, quelquefois aussi le soir, quand on veut se réjouir avec quelque bon ami. Ces deux vins-là sont très délicieux si on les peut avoir purs, et l'on [n'] en est guère incommodé, quand même on en boirait un peu plus qu'à l'ordinaire. Mais qu'on se garde de boire avec excès des vins étrangers, comme celui de Laurent[7], du vin d'Espagne, du vin de Canarie, et d'autres. Ils sont forts comme une liqueur, leur usage superflu engendre ordinairement des maladies ardentes[8] ».

Il n'est pas toujours facile, dans ce texte, de démêler les conseils gastronomiques d'avec les conseils diététiques. Les vins de Bourgogne et de Champagne peuvent être bus purs (sans eau) quand on peut les avoir purs (non coupés d'autres vins de plus basse qualité). Car alors ils sont délicieux et à peu près inoffensifs. Tout se tient. Inversement, semble-t-il, c'est parce que le vin d'Orléans est le plus souvent mélangé à de petits vins locaux qu'on en boit à table mélangé d'eau. Est-ce parce que cette adultération le rend moins sain ? Ou seulement parce qu'elle le rend moins bon au goût ?

Apéritifs ou digestifs

Quelle qu'en soit la raison, il me paraît remarquable qu'en ce début du XVIIIe siècle les vins de Bourgogne et Champagne aient été distingués des vins de table courants : ceux-ci trempés d'eau et bus pendant la première partie du repas ; ceux-là bus purs au cours de la seconde. C'est une étape importante dans une longue histoire. Au Moyen Age, seuls l'hypocras, la clairette, le Malvoisie et autres vins liquoreux semblent avoir été bus purs, comme apéritifs ou comme digestifs. Fin XVIIe, début XVIIIe siècle, des vins fins, parmi les vins de table, se distinguent des vins d'ordinaire qui seuls sont encore bus avec de l'eau. Au début du XIXe siècle, selon Grimod de La Reynière, les Bordeaux et les grands Côtes-du-Rhône vont comme les Bourgognes être traités en « vin d'entremets », tandis que l'Arbois sera parfois cité avec le Champagne comme vin de dessert. Aujourd'hui que tous les vins sont devenus forts, tous se prennent pour des Malvoisie.

Pourquoi ne baptiserions-nous pas à nouveau les trois quarts d'entre eux ? Notre santé y gagnerait à coup sûr ; et la généralisation d'une telle pratique rendrait peut-être un peu de religion à nos vignerons et marchands de vin.

Philippe Gillet

7. Le vin de Saint-Laurent est en fait un vin du Languedoc.
8. J.-C. Nemeitz, *Séjour à Paris*, p. 473-474.

Platine, Montaigne et le plaisir de boire

Au dossier que nous apporte Philippe Gillet, j'ajouterai quelques remarques. D'abord qu'à l'évidence les Français d'autrefois buvaient du vin pour se désaltérer, un peu comme nous buvons aujourd'hui de la bière. C'est si vrai que ceux qui cherchaient à boire plus que de raison commençaient par se donner soif en mangeant des salaisons ou de l'ail. Aujourd'hui, au contraire, l'amateur ne craint rien tant que la soif qui risque de lui masquer les qualités du vin qu'il déguste. Seconde remarque : baptiser leur vin n'empêchait pas les Français du XVIe siècle de boire en gourmet, au contraire des Allemands, nous dit Montaigne, qui pourtant le buvaient pur (ci-dessous). Et pourquoi pas ? Il est des Beaujolais trop chaptalisés que je préfère couper d'eau et dont je n'apprécie pas moins le fruité.

Platine

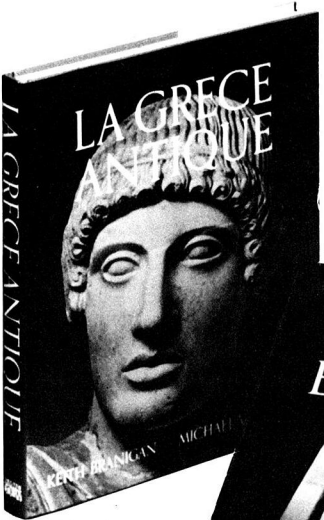
Montaigne, quoique ennemi de l'ivrognerie, n'en a pas moins écrit sur le plaisir de boire.

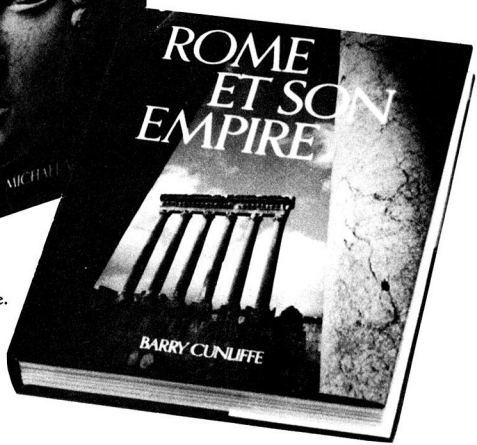
« La délicatesse y est à fuir et le soigneux triage du vin. Si vous fondez vostre volupté à le boire agréable, vous vous obligez à la douleur de le boire par fois désagréable. Il faut avoir le goût plus lâche et plus libre. Pour être bon buveur, il ne faut le palais si tendre. Les Allemands boivent quasi également de tout vin avec plaisir. Leur fin, c'est l'avaler plus que le goûter. Ils en ont bien meilleur marché. Leur volupté est bien plus plantureuse et plus en main. »

Or à quoi oppose-t-il implicitement leur manière de boire, sinon à celle des Français, plus délicate autant que plus prudente ? (*Essais*, Livre 2, ch. II).

Regarder, découvrir, apprendre...

Deux ouvrages exceptionnels où texte et illustrations, intimement mêlés, se complètent et s'éclairent sans jamais se nuire.





Une célébration exceptionnelle, par le texte et l'image, des civilisations des Grecs anciens qui se sont succédé pendant près de deux millénaires avant notre ère.

Ce livre est bien plus qu'une histoire traditionnelle. On y voit les Romains agir dans leur vie quotidienne, des origines légendaires jusqu'à la chute de l'Empire.

Chaque livre, format 24,5 x 30 cm, relié pleine toile, sous jaquette illustrée - Très nombreuses photographies en noir et en couleurs, plans, cartes, schémas.

ARMAND COLIN

ARL

« Saint Louis a-t-il existé ? »

Jacques Le Goff, qui vient de publier un livre sur le purgatoire, nourrit un rêve et travaille à sa réalisation : écrire une grande biographie de Saint Louis. A l'écouter, on découvre enfin qui fut vraiment Louis IX.

Saint Louis, cl. Roger-Viollet

L'HISTOIRE. *Jacques Le Goff, vous nourrissez, depuis longtemps, le projet d'écrire une biographie de Saint Louis. La biographie est un genre qui a ses règles. Comment un historien de « l'École des Annales » peut-il écrire une biographie?*

JACQUES LE GOFF. On considère généralement que l'histoire dite « nouvelle » et en particulier que l'École des annales ne se sont pas spécialement intéressé à la biographie. C'est oublier que Lucien Febvre a écrit un *Luther*[1] et que la grande thèse de Fernand Braudel, sur *Philippe II et la Méditerranée*[2], est aussi à sa manière une biographie. Citons enfin l'ouvrage de Pierre Goubert qui a eu un légitime succès, *Louis XIV et vingt millions de Français*[3] : on y voit comment, dans la perspective du nouveau regard de l'histoire, un grand personnage cesse d'être isolé pour dialoguer en quelque sorte avec la masse. Donc concernant la biographie comme genre, la position de la nouvelle histoire — qui elle-même n'est pas une école homogène — est plus compliquée qu'on ne le dit souvent. Il me semble intéressant d'essayer d'approcher un grand homme à la fois comme un véritable personnage de l'histoire et comme un sujet de réflexion historique.

Une biographie de Saint Louis ne peut être *stricto sensu* une biographie puisque le grand personnage y joue un rôle essentiel mais qu'on ne peut le saisir que dans une époque qu'il traverse, révèle et modèle. En ce sens, la biographie m'intéresse : elle est une approche à la fois d'une période de l'histoire mais aussi des méthodes actuelles de l'histoire.

Un personnage en quête d'auteur

L'HISTOIRE. *Quels seront les grands thèmes de votre livre?*

JACQUES LE GOFF. Mon livre s'appellera *Saint Louis, 1214-1297*. Louis est né en 1214, il est mort en 1270. Mais j'irai jusqu'en 1297, date de la canonisation, pour bien montrer que j'étudie Louis dans la tranche chronologique qui représenta pour ses contemporains sa véritable vie terrestre. Telle que je la vois à l'heure actuelle, ma biographie de Saint Louis aurait trois parties (je ne suis pas un universitaire pour rien !). Je voudrais commencer par un récit biographique classique mais intégralement respectueux des documents : raconter sa vie en essayant de ne jamais excéder ce que les documents nous disent, mais en essayant dans le même temps de répondre aux questions que se pose le lecteur d'aujourd'hui sur un grand personnage d'il y a sept siècles. Ce qui me permettra donc de placer Saint Louis dans une perspective historique et de montrer aux lecteurs d'aujourd'hui qu'il est des questions auxquelles on ne peut pas répondre, simplement parce qu'elles ne se posaient pas en ces termes à l'époque. Un exemple : imaginer que le mariage de Louis fut un mariage d'amour est un anachronisme. L'amour n'avait pas à l'époque de place dans les stratégies matrimoniales des rois et des lignages féodaux[4]. Ou bien encore indiquer qu'on n'est pas tout à fait sûr ni du jour, ni du lieu de naissance de Saint Louis, et que c'est précisément à partir de son fils que l'on connaîtra pour la première fois avec précision les données de la biographie royale. Je tiens à montrer dans cette partie ma reconnaissance pour le genre biographique à condition d'y éviter l'anachronisme : jeter un pont entre les mentalités d'aujourd'hui et les mentalités du passé. Ce sera un acte de foi dans « l'histoire comme vulgarisation ». La seconde partie de l'analyse — de loin la plus délicate et la moins élaborée jusqu'à aujourd'hui — tentera de cerner Saint Louis non plus comme individu, mais comme roi. Je voudrais montrer, dans ce qui nous est resté de la documentation du XIII[e] siècle, comment apparaît la fonction royale à l'époque de Saint Louis. En d'autres termes, je m'intéresserai à cette inflation de chartes, d'ordonnances, d'actes, de documents écrits ou figurés, dans lesquels, d'une façon ou d'une autre, apparaît la personne du roi. Beaucoup de ces documents sont signés *Ludovicus rex Franciae*, Louis roi de France, mais Louis très probablement ne les a pas lus ; c'est la chancellerie qui a apposé son sceau. Toute société et toute époque sécrètent les éléments de leur perpétuation dans le futur. Je voudrais donc essayer de voir dans quelle mesure les structures de la monarchie française à l'époque de Saint Louis ont sécrété une certaine présence, un certain contour de la personne et de la fonction royale. Ce sera une contribution au métier d'historien et à l'élaboration d'une nouvelle conception du document : le document/monument[5]. Quant à la troisième et dernière partie : « Saint Louis a-t-il existé ? », elle posera le problème de savoir si Saint Louis a vraiment existé en tant qu'individu et si nous pouvons le connaître comme tel. Ce sera mon tribut à « l'histoire-problème ».

Le roi et le saint

L'HISTOIRE. *La tâche ne vous est-elle pas facilitée par le fait que Louis IX, de son vivant, s'est voulu un modèle de vertu à imiter?*

JACQUES LE GOFF. Oui. C'est une banale évidence, mais il faut la rappeler : pour les périodes anciennes nous sommes d'autant mieux renseignés sur les personnages de premier rang qu'ils ont été, à leur époque, des modèles. Il est donc nécessaire d'étudier d'abord une époque à travers les modèles qu'elle proposait. Or Saint Louis cumule tous les grossissements exemplaires de son époque puisqu'il est, à lui seul, deux personnages — sinon les deux personnages — les plus importants de son siècle : le roi et le saint.

Aussi l'un des aspects les plus importants de l'étude que je commence, sera le rapport qui pouvait exister entre Saint Louis tel qu'il fut et la documentation que nous possédons sur lui. Nous avons l'impression de très bien pouvoir connaître Louis IX. Or il n'en est rien, Saint Louis se dérobe à nous. Le chanoine Delaruelle, analysant l'idée de croisade chez Saint Louis, écrivait : « Il faut regretter la réserve dont le roi fit toujours preuve ; s'il n'est pas pour nous inconnu, il échappe

1. Lucien Febvre, *Un destin : Martin Luther*, Paris, 1927, rééd. PUF, 1968.
2. Fernand Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, Armand Colin, rééd 1966 et 1977.
3. Pierre Goubert, *Louis XIV et vingt millions de Français*, Paris, Fayard, 1966, rééd. Livre de Poche, coll. « Pluriel », 1977.
4. Cf. la récente étude de Georges Duby, *Le chevalier, la femme et le prêtre. Le mariage dans la France féodale*, Paris, Hachette, 1981.
5. Cf. Jacques Le Goff, article « *documento/monumento* » de l'*Enciclopedia Einaudi*.

DIRECTEUR d'études à l'École des hautes études en sciences sociales (dont il a été président de 1972 à 1977), **Jacques Le Goff** s'est fait connaître par quelques ouvrages fondamentaux : *Les Intellectuels au Moyen Age*, en 1957, aux Éditions du Seuil (rééd. 1976) ; *La Civilisation de l'Occident médiéval*, en 1965, chez Arthaud ; *Pour un autre Moyen Age*, en 1978, chez Gallimard où il vient de publier très récemment une importante étude sur le Purgatoire. Les lecteurs de *L'Histoire* ont pu lire (n° 22, avril 1980) son article sur « Les ordres mendiants au Moyen Age ».

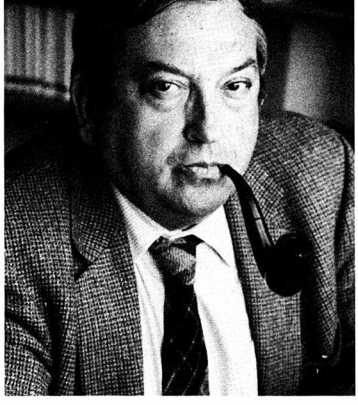
pourtant trop souvent à l'historien qui essaye de saisir sa pensée intime et l'évolution de sa personnalité. » Et Labande écrit pour son propre compte : « Ce terme de réserve me paraît fondamental pour définir l'homme dont les Français de 1970 ont célébré la mémoire. Et sans doute est-il conforme à ce que fut son tempérament. » Jacques Madaule, pour sa part, dit de Saint Louis : « Ses œuvres les plus hautes et les plus difficiles, il les a accomplies dans le secret, car il devait sans cesse prendre garde que son goût de l'humilité ne contredît à la majesté royale. Ce secret ne peut pas être révélé ; nous devons nous résigner à ne pas savoir grand-chose de la vie intérieure de Saint Louis. » Dans les trois cas, me semble-t-il, le véritable problème n'est pas posé. Je crois que c'est commettre un contresens que de parler de réserve et de secret, car ces deux notions étaient tout à fait contraires à la mentalité de l'époque. Au XIII[e] siècle il n'existait pas de valeur qui ne se manifestât pas extérieurement.

Naissance de l'individu

Dans *L'Histoire de Saint Louis* de Joinville, qui est la plus connue des œuvres qui lui furent consacrées, on voit comment, au contraire, Saint Louis tient à agir publiquement dans ce qui lui tient le plus au cœur parce qu'il estime que le devoir du roi, comme le devoir de chaque homme, c'est d'être ouvertement un modèle ou de se conformer, aussi parfaitement que possible, à un modèle. En revanche, il est une chose très différente et qu'on ne peut confondre avec de la réserve ou un goût du secret : Saint Louis estimait comme beaucoup de ses contemporains que les vraies valeurs étaient la modération, la mesure et qu'il fallait éviter et le trop et le trop peu. Si nous ne pouvons pratiquement rien dire sur la vie intérieure de Louis IX, c'est tout simplement que, du fait des structures des mentalités et de la sensibilité de l'époque, la vie intérieure n'existait pas en soi.

L'HISTOIRE. *Comment alors écrire la biographie d'un roi qui vécut en un siècle où l'on ignorait encore largement l'individu ?*

JACQUES LE GOFF. Tel est bien mon problème. Saint Louis a-t-il existé en tant que personne ? En d'autres termes, avons-nous la possibilité de le connaître comme individu et comme personne ; et les gens de l'époque l'ont-ils eux-mêmes perçu en tant qu'individu, ou ne l'ont-ils pas plutôt perçu uniquement comme une sorte de modèle de comportement, de lieu commun monarchique[6] ? Saint Louis fut-il autre chose qu'une image ? Au point où je suis parvenu de mon travail, il est prématuré de ma part de formuler une réponse. Je crois toutefois pouvoir dire que nous sommes au XIII[e] siècle à ce moment clé où à travers les lieux communs, on commence justement à se préoccuper de faire apparaître la personne et l'individu. Nous en



Jacques Le Goff, qui vient de publier* La naissance du Purgatoire *(Gallimard), prépare aujourd'hui une grande biographie de Saint Louis *(cl. J.-L. Charmet/L'Histoire).*

avons beaucoup de preuves : d'abord, il suffit de comparer les textes dont nous disposons sur Saint Louis avec ceux de la période précédente, — *La Vie de Louis VI* par Suger, les ouvrages sur Philippe Auguste. Il est évident qu'il y a, au XIII[e] siècle, la volonté d'approcher l'individualité de la personne Saint Louis beaucoup plus attentivement que cela n'avait été le cas pour son grand-père Philippe Auguste ou son trisaïeul Louis VI. Mais cette approche est grossière.

Les gens du XIII[e] siècle, je crois, n'étaient pas encore armés pour saisir une personnalité et l'exprimer. Cela rend l'étude aussi passionnante que délicate : il me faut voir comment, dans la documentation de l'époque, s'agencent cette quête de l'individu et cette impossibilité de l'exprimer autrement que par des lieux communs. Je cherche donc les failles du discours à travers lesquelles l'individu Saint Louis se glisse et apparaît.

6. Selon la distinction faite par E.H. Kantorowitz, *The King's two bodies*, Princeton, Princeton University Press, 1957, rééd. 1981. Kantorowitz a écrit une grande biographie de l'empereur Frédéric II, quasi contemporain de Saint Louis, dont une version française sera prochainement publiée chez Gallimard.
7. David O'Connell, *Les propos de Saint Louis*, préface de Jacques Le Goff, Paris, Gallimard, coll. « Archives », 1971.
8. Carla Casagrande et Silvana Vecchio, de l'université de Pavie, préparent une étude sur le *Peccatum linguæ*.

Pensez à vos amis... L'histoire pense à vous

Offrez un abonnement-cadeau d'un an à un ami, au prix de 160 F TTC, et L'histoire vous offrira un livre (offre valable pour la France).
Dès réception d'un des bulletins d'abonnement ci-dessous accompagné de votre règlement...

Abonnement à L'histoire offert par :
M.....
à M.....
adresse.....
.....

Abonnement à L'histoire offert par :
M.....
à M.....
adresse.....
.....

... vous recevrez l'un des cinq livres-cadeaux suivants, parus dans la collection Points-Histoire aux éditions du Seuil :

☐ *Pour en finir avec le Moyen Age* par Régine Pernoud
☐ *Essais sur l'histoire de la mort en Occident* par Philippe Ariès
☐ *Venise, Portrait historique d'une cité* par Philippe Braunstein et Robert Delort
☐ *Naissance de la famille moderne* par E. Shorter
☐ *La France de la IV^e République* par J.-P. Rioux

(marquer d'une croix l'ouvrage souhaité)

Ce livre sera à envoyer à :
M.....
adresse.....
.....

Les bulletins d'abonnement accompagnés des règlements sont à retourner à L'histoire 57, rue de Seine, 75006 Paris.
VALABLE JUSQU'AU 30.1.82

domaine de la pensée, les grands scolastiques sont les scolastiques du XII^e siècle : Pierre Lombard, Pierre le Chantre ont fait faire des progrès décisifs à l'intellectualité. La scolastique du XIII^e siècle est déjà beaucoup plus sage : elle catégorise, elle classifie, elle s'assagit, de même que l'institution universitaire endigue le bouillonnement scolaire du XII^e siècle[9].

Mais l'importance du XIII^e siècle tient à la vulgarisation : ce siècle a pu faire passer massivement les inventions du XII^e siècle. Dans le même temps, je constate que les grands hommes du XII^e siècle que nous pressentons comme tels aujourd'hui grâce à nos méthodes d'analyse, ne sont pas apparus comme de grands hommes à leurs contemporains, alors qu'au siècle suivant un Saint Louis, un saint Thomas d'Aquin, ou un saint Bonaventure apparurent dès leur époque comme des géants. On retrouve donc, ici encore, la volonté de percevoir l'individu et la personne. Ce qui n'existait pas tellement au XII^e siècle.

Une religiosité nouvelle

L'Histoire. *Cette invention de l'individu au XIII^e siècle a-t-elle été déterminante dans la canonisation de Louis?*

Jacques Le Goff. Mon impression aujourd'hui est que Saint Louis, en tant que saint, se trouve au confluent d'une *tradition* et d'une *innovation*.

La *tradition* de canonisation des rois est une tradition politique : l'Église est sensible à la pression de certains pays et de certaines familles monarchiques (d'où la canonisation d'Édouard le Confesseur en Angleterre, d'Henri II en Allemagne ou de Ferdinand en Castille). Cette tradition a sûrement joué dans le cas de Saint Louis. Nous savons que son frère, Charles d'Anjou, roi de Naples et de Sicile, s'est employé à obtenir du pape la canonisation de Louis parce qu'il savait les bénéfices que pourrait en tirer la famille capétienne. Quand Boniface VIII canonisa définitivement Saint Louis en 1297, il entendait très vraisemblablement faire un geste en faveur de Philippe le Bel pour éviter peut-être la crise qui n'allait pas tarder à éclater entre le pape et le roi de France. Il convient toutefois d'éviter de réduire la décision pontificale à un simple geste politique. Car avant même la canonisation, circulait déjà l'idée que le règne de Saint Louis, ce qu'on appelait « le bon temps de Monseigneur Louis », avait été un âge d'or.

Dans leur vie quotidienne, les contemporains de Louis n'avaient certainement pas ressenti ce bien-être et ce progrès, mais ce mythe de l'âge d'or apparut en opposition à l'impopularité de ses successeurs et en particulier de son petit-fils Philippe le Bel (c'est alors, ne l'oublions pas, l'époque des mutations monétaires, mais aussi les prodromes de la récession économique et démographique ; la crise du XIV^e siècle s'annonce). Au reste l'image d'un roi Louis très religieux et très saint était antérieure, elle aussi, à la canonisation. Le premier

9. Plus généralement, cf. Jacques Verger, « Les Etudiants au Moyen Age », *L'Histoire* n° 34, mai 1981, p. 34-43.
10. Cf. Jean Favier, *Philippe le Bel*, Paris, Fayard, 1978.
11. André Vauchez, *La sainteté en Occident aux derniers siècles du Moyen Age d'après les procès de canonisation et les documents hagiographiques*, Rome, École Française de Rome, palais Farnèse, 1981.

C'est une des raisons pour lesquelles j'avais été intéressé par l'entreprise d'O'Connell qui voulait justement mettre en valeur ce que l'on pouvait appeler les paroles de Saint Louis[7]. Partant de la distinction fondamentale faite par la linguistique à la suite de Benvéniste entre la langue collective et la parole individuelle, cette recherche de la parole était d'abord une quête de l'individu. Or, précisément, ce mot de parole, même s'il n'a pas le sens que nous lui donnons aujourd'hui après avoir lu Saussure et Benvéniste, est un mot qui au XIIIe siècle revient tout le temps à propos de Saint Louis. Parole signifiait alors « parole exemplaire », « leçon », « enseignement » : c'est ce que les Latins appelaient déjà un *dit*, c'est-à-dire quelque chose ayant une valeur originelle d'enseignement. Joinville nous rapporte que Saint Louis était ennemi du mensonge. Voilà qui me semble important.

Un siècle d'établissement

C'est, en effet, à partir du XIIIe siècle que le mensonge devient un très gros péché parce que nous sommes entrés dans une théologie, un apostolat et une psychologie de la parole. Au XIIIe siècle la notion de péché de bouche (ou de langue : *peccatum linguae*[8]) prend une importance croissante. Le péché de bouche a plusieurs formes : une des plus pernicieuses est le mensonge, mais il y a aussi la médisance et le silence. Jusqu'au XIIIe siècle, le silence, vertu monastique par excellence, est une des grandes valeurs de la spiritualité médiévale. Mais à l'époque de Saint Louis, le silence est devenu une sorte de contestation de Dieu : Dieu nous a donné une langue, il ne faut pas en abuser, mais il faut nous en servir. Aussi bien par défaut que par excès, tel est le péché. Nous sommes dans une morale de la condamnation du trop ou du trop peu.

Cette importance de la parole me semble être redoublée par la présence, dans les ouvrages sur Saint Louis, du corps et de tout ce qui y touche. La parole apparaît d'abord comme une parole physique, sensuelle même. Il y a dans Joinville deux très beaux passages à mon sens. Saint Louis, à propos d'un mot représentant une valeur qu'il plaçait très haut, le *prud'homme*, dit : « Ce mot vous emplit la bouche. » Et, en revanche, à propos du mot *rendre*, il disait : Ah ! quel mot horrible : rendre avec « tous ces 'r' qui vous écorchent la gorge [...] comme les rateaux du diable ». Je ne peux pas m'empêcher de penser que c'est ici Saint Louis qui vraiment parle. Par le sens tout à fait physique de la parole, je crois pouvoir approcher l'individualité de Louis.

L'Histoire. *Le XIIIe siècle, comparé au XIIe siècle, grand siècle novateur, est un siècle d'établissement plus que d'invention. Ne vous sentez-vous pas autorisé, par là même, à accorder plus d'importance à l'individu qu'à son œuvre politique?*

Jacques Le Goff. Je crois que l'on peut effectivement dire que le XIIe siècle est le siècle de la création et de l'ouverture, alors que le XIIIe siècle est le siècle de la gestion, de l'institutionnalisation et de la vulgarisation. Si nous portons un jugement sur le pouvoir politique créateur, les grands rois sont les rois du XIIe ou du début du XIIIe siècle, non seulement Philippe Auguste, mais aussi Louis VI et Louis VII. D'une certaine façon, Saint Louis à cet égard a été moins créateur. De même dans le

Pensez à vos amis...

L'histoire pense à vous et vous offrira l'un de ces livres

(voir au verso)

pape qui ordonna une enquête de canonisation (ce fut l'un de ses tout premiers actes) fut Grégoire X en 1272 — soit deux ans après la mort de Saint Louis. Pour autant qu'on puisse le savoir, il n'avait aucun intérêt politique à prendre une telle décision. J'y vois un effet de la réputation de sainteté de Louis. Grégoire X est l'un des derniers papes, peut-être même le dernier, qui aient eu véritablement l'esprit de croisade. Son pontificat qui dure un peu plus de trois ans, mais sous lequel se réunit le deuxième concile de Lyon de 1274, fut tout orienté vers la croisade. Il ne pouvait donc qu'être sensible aux gestes de Saint Louis par deux fois croisé et mort devant Tunis. Ses successeurs en revanche, ont dû être, quant à eux, beaucoup plus sensibles à la dimension politique de la canonisation, encore que la dévotion de Philippe le Bel ne peut être mise en doute[10].

Voilà pour la tradition politique. *L'innovation*, elle, était d'ordre spirituel. Saint Louis correspondait à un type nouveau de sainteté. Je suis ici les analyses d'André Vauchez sur l'idée de sainteté du XII^e^ au XIV^e^ siècle[11].

D'abord Saint Louis est un laïc, ce qui répond à la promotion des laïcs que l'on observe dès le XI^e^ et surtout le XII^e^ siècle dans le monde de l'Église. La sainteté était pratiquement réservée aux clercs et cela jusqu'au XIII^e^ siècle. Joinville le rappelle d'ailleurs avec insistance au début de son *Histoire de Saint Louis*: «C'est le laïc le plus religieux que j'ai jamais vu de ma vie.»

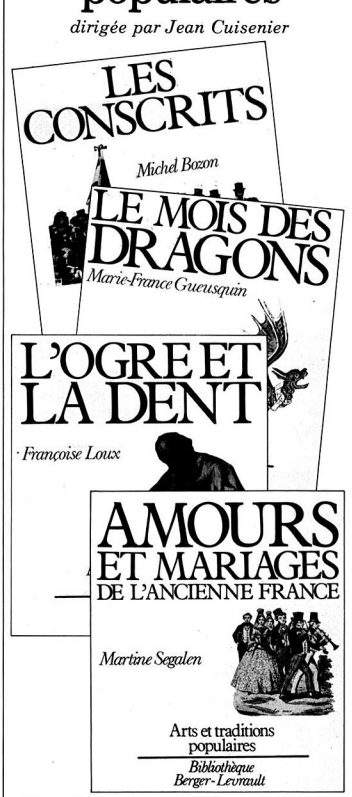
Comment s'est manifestée la sainteté de Saint Louis? Je laisse de côté ce qui est venu par surcroît mais qu'il ne faut pas minimiser: les miracles. Un saint se reconnaît à des miracles et dès le début du procès de canonisation, on a découvert au cours des enquêtes que Saint Louis vivant, et surtout mort, avait fait des miracles: c'est, pour reprendre l'expression de Marc Bloch, «le pouvoir thaumaturgique» du roi, mais le toucher des écrouelles n'a joué ici qu'un rôle secondaire. Guillaume de Saint-Pathus le signale dans sa *Vie de Saint Louis*, mais le toucher ne fut pas compté parmi les miracles qui témoignèrent de la sainteté de Louis.

Sa sainteté s'est manifestée aux yeux de ses contemporains de trois manières. Il apparaît d'abord comme ayant imité le Christ. Imiter le Christ a toujours été un des grands mots d'ordre du christianisme, mais il faut attendre la fin du XII^e^ siècle et François d'Assise pour que le modèle christologique devienne un modèle essentiel de sainteté. Or, que met-on à l'honneur de Louis? Les visites aux lépreux, le lavement des pieds des pauvres, des gestes proprement christologiques. La mort de Louis devant Tunis est interprétée comme un martyre et, ajoute Joinville, «le roi est mort à trois heures de l'après-midi comme Jésus-Christ».

Ensuite, ce qui, depuis François d'Assise, compte de plus en plus, à côté des miracles, c'est le style de vie. Un saint, c'est quelqu'un qui a bien vécu et qui a manifesté — je dirais dans sa vie quotidienne — qu'il était un saint. Ses contemporains admirèrent particulièrement chez Saint Louis qu'il ne dise jamais du mal de personne ni ne jure par le Diable, qu'il soit serviable et près de tout le monde.

Enfin, nul n'oublie que c'est un saint roi. Mais là encore il y a une rupture novatrice: les rois chrétiens des siècles antérieurs avaient manifesté leur sainteté par leur munificence, leur générosité à l'égard des pau-

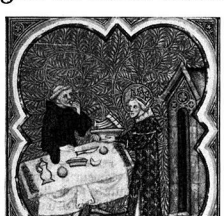
Collection
Arts et traditions populaires
dirigée par Jean Cuisenier



Abondamment illustrés, brochés.

Berger-Levrault

Le règne de Saint Louis



Grandes chroniques de France, XIV^e^ siècle, vie de Saint Louis.

• **25 avril 1214 :** Jour de la Saint-Marc, Louis IX naît (ou est baptisé ?) à Poissy.

• **8 novembre 1226 :** Il devient roi à la mort de Louis VIII. Régence de sa mère, la reine Blanche de Castille ; **29 novembre :** Armé chevalier à Soissons et sacré à Reims.

• **1227-1234 :** Révoltes des barons et notamment de Pierre Mauclerc, comte de Bretagne. Répression (Aide de Thibaud IV de Champagne).

• **1229 :** Traité de Paris avec le comte de Toulouse. Fin de la croisade contre les Albigeois.

• **1229-1231 :** Grève de l'université de Paris.

• **1233 :** Premiers inquisiteurs en France.

• **25 avril 1234 :** Majorité de Louis IX. Mariage du roi à Sens avec Marguerite de Provence le 27 mai.

• **Août 1235 :** Louis IX fait exposer la relique de la couronne d'épines ; **19 octobre :** Consécration en présence de Louis IX de l'abbaye cistercienne de Royaumont.

• **Saint-Jean 1241 :** Louis IX donne de grandes fêtes à Saumur pour la chevalerie de son frère Alphonse de Poitiers.

• **21 juillet 1242 :** Victoire de Saint Louis sur Henri III à Taillebourg (Charentes).

• **1242-1243 :** Soulèvement et écrasement du Midi.

• **1244 :** Chute de Montségur et développement de l'Inquisition en France. Décembre : maladie de Saint Louis et vœux de se croiser.

• **26 avril 1248 :** Consécration de la Sainte-Chapelle du palais royal ; **12 juin :** Louis IX quitte Paris ; **28 août :** départ d'Aigues-Mortes ; **18 septembre :** débarquement à Chypre.

• **Mai 1249 :** Arrivée en Égypte où il séjournera jusqu'au 8 mai 1250. Prise de Damiette en juin.

• **5 avril 1250 :** Défaite de Mansourah : le roi fait prisonnier ; **6 mai :** la rançon est payée et Louis libéré.

• **Mai 1250-mars 1251 :** Louis IX à Acre.

• **Mai 1251-mai 1252 :** Louis IX à Césarée.

• **Mai 1252-juin 1253 :** Louis IX à Jaffa.

• **Novembre 1252 :** Mort de Blanche de Castille.

• **Juin 1253-février 1254 :** Louis IX à Sidon.

Ces dernières années sont celles de *l'ordre chrétien* : tournées d'enquêteurs, ordonnances de 1247 sur la répression des péchés, de la violence et de l'injustice. De **1254 à 1270,** ce sera *l'ordre moral.*

• **25 avril 1254 :** Louis IX quitte Acre ; **17 juillet :** il débarque à Hyères, entrevue avec Hugues de Digne ; **7 septembre :** de retour à Paris ; **décembre :** Grande ordonnance pour la réforme du royaume.

• **1257 :** Robert de Sorbon, familier du roi, fonde un collège pour douze pauvres étudiants en théologie de l'université de Paris.

• **1258 :** Etienne Boileau est nommé prévôt pour faire régner l'ordre à Paris. Il fera rédiger le *Livre des Métiers* ; **11 mai :** Traité de Corbeil avec le roi d'Aragon ; **28 mai :** traité de Paris juré au Temple entre Louis IX et Henri III (ratifié en **décembre 1259**) : Louis IX restitue le Limousin, le Quercy et la Saintonge.

• **1264 :** Mort de l'encyclopédiste dominicain Vincent de Beauvais, précepteur des enfants de Saint Louis ; **24 janvier :** *Dit d'Amiens,* arbitrage entre Henri III et les barons anglais.

• **1263-1266 :** *Ordonnances monétaires :* monnaie royale, « le gros tournoi » et l'écu d'or.

• **24 mars 1267 :** Louis IX se croise à nouveau ; **Pentecôte :** Fêtes au Palais Royal de Paris pour la chevalerie de Philippe, fils et héritier de Louis IX.

• **1^er^ juillet 1270 :** Louis IX s'embarque à Aigues-Mortes ; **25 août :** Louis IX meurt devant Tunis, après avoir rédigé les *Enseignements* pour son fils Philippe. Le corps de Louis IX est disséqué, bouilli dans du vin et les chairs séparées des os.

• **22 mai 1271 :** Les ossements de Saint Louis sont inhumés à Saint-Denis.

• **1273, 1278, 1282 :** Enquêtes pontificales pour la canonisation de Louis IX.

• **1285 :** Lecture du rapport d'enquête au pape Honorius IV.

• **6 août 1297 :** Bulle de canonisation promulguée par Boniface VIII.

• **25 août 1298 :** Exhumation du cercueil de Saint Louis et prêche du frère Jean de Samois devant Philippe le Bel et de nombreux prélats et seigneurs (dont Joinville, témoin au procès de 1282).

• **17 mai 1308 :** Philippe le Bel partage les ossements de Saint Louis donnés comme reliques à de grands personnages et à des églises.

vres, c'est-à-dire à l'égard de l'Église, puisque c'était cette dernière qui était la dispensatrice de la bienfaisance auprès des pauvres. Ensuite, par leur respect des rites, et l'accomplissement de leur devoir religieux. Enfin, par leur obéissance à l'Église qui considérait en retour qu'ils étaient son bras séculier. Or, Louis a fait certes montre à l'égard de la hiérarchie ecclésiastique, de respect, mais pas d'une docilité particulière — qu'il se soit agi des évêques français dont on peut voir dans les dialogues qu'il leur donnait des leçons, qu'il les rabrouait, etc., ou de la papauté, à l'égard de laquelle il eut des attitudes assez libres et indépendantes. Pourquoi ? Parce que désormais, pour les gens du XIIIe siècle, la sainteté royale ne s'inscrit plus essentiellement dans l'Église et la papauté. La sainteté consiste, pour le roi, à exercer religieusement son pouvoir, en se posant comme un exemple imitatif. Mais la sainteté se manifeste aussi dans la parole royale : Louis est un roi qui parle à son peuple. Et en ce grand siècle de la parole, l'élément capital dans la dévotion et la religiosité, ce sont désormais, du côté du clergé, la prédication et, du côté des fidèles, la confession[12].

Saint Louis est donc un roi de la parole chrétienne mais il pousse jusqu'au bout ce qu'un laïc peut faire en ce domaine au XIIIe siècle. L'Église du XIIIe siècle développe une nouvelle conception de l'apostolat, grâce notamment aux ordres mendiants[13]. C'est donc tout naturellement que Louis avait d'aussi bonnes relations avec les frères franciscains et dominicains, très présents dans son entourage, mais aussi avec les cisterciens, notamment ceux de Royaumont.

Les cisterciens au XIIe et encore au XIIIe siècle avaient été, avant les ordres mendiants, les porteurs et les diffuseurs de la religiosité nouvelle. Ce sont les cisterciens, ne l'oublions pas, qui « inventent » l'*exemplum*, c'est-à-dire l'anecdote édifiante (ou plutôt son utilisation massive), qui va jouer un rôle capital dans la formation religieuse des fidèles au XIIIe siècle, et qui composent le premier ensemble de vies de saints en langue vulgaire française. Par leur action auprès des frères convers, intermédiaires entre les moines et les laïcs, et auprès des pieuses femmes, en particulier des béguines, les cisterciens ont été les premiers directeurs de conscience, avant que les mendiants ne prennent au siècle suivant le relais. Il n'est donc pas surprenant que Louis fonde derrière l'église Saint-Paul, vers 1260, le béguinage de Paris.

Monsieur Prud'homme

L'Histoire. *Saint Louis reflète-t-il cette nouvelle spiritualité?*

Jacques Le Goff. A l'époque, il y a pour l'Église trois moyens de rendre les gens chrétiens. D'abord, leur faire apprendre des citations de la Bible ou des « autorités » (les Pères de l'Église) qui furent les premiers modèles de vertu. Qui sont les lecteurs et les utilisateurs de la Bible au XIIIe siècle ? Ce ne sont pas les laïcs, ce sont les clercs. Par conséquent, on ne s'étonnera pas de trouver dans la bouche de Saint Louis si peu de citations bibliques, parce que — fût-il le roi — citer la Bible n'est pas l'affaire d'un laïc.

Ensuite, utiliser les *rationes* (les raisonnements) : la scolastique ajoute en effet à côté des autorités les raisonnements. Saint Louis, pour sa part, préfère la troisième forme de prédication : les *exempla*, c'est-à-dire les petites anecdotes édifiantes. Il laisse aux clercs les *auctoritates*, aux théologiens les *rationes*, mais il estime qu'un laïc, investi de responsabilités comme lui, peut et doit parler à travers des *exempla*.

Au point où j'en suis de mes recherches, il ne me semble pas en effet que Saint Louis ait été sensible à la grande théologie de son temps : Thomas d'Aquin, Bonaventure, Roger Bacon. Rien ne nous permet d'affirmer qu'il ait eu le moindre contact, la moindre rencontre avec ces grandes figures de la théologie. Pourquoi ? Je pense d'abord (ce ne sont là que des hypothèses) que Louis, sa vie durant, a dû se souvenir de l'un des événements marquants de sa minorité, alors que la reine Blanche de Castille gouvernait[14] : la grande grève de l'université de Paris de 1229 à 1231, qui fut un grave conflit entre la régente et l'université. La cause, qui deviendra au fil des ans plus ou moins endémique, était une dispute de juriction entre la police royale, le prévôt royal et la juridiction ecclésiastique universitaire. Le conflit dura longtemps et ne fut résolu que par l'entremise de la papauté et de l'évêque de Paris.

Je pense donc que Saint Louis a entendu dire du mal des universitaires par la reine Blanche, l'une des rares personnes qui aient eu de l'influence sur lui, et qu'il n'a jamais été très bien disposé à l'égard de ce milieu. Je pense d'autre part que ni ce milieu ni ce niveau de culture ne l'intéressaient. Saint Louis devait estimer qu'il faisait bien son métier de roi non pas en honorant les grands esprits, mais en se plaçant au niveau commun. Voyez les gens qu'il fait venir autour de lui : quel est le clerc, en dehors de frères mendiants, qui joue un rôle important ? C'est Robert de Sorbon. Ce bon chanoine qui favorisa les études universitaires en fondant un collège (ce sera la matrice de la « Sorbonne ») pour douze pauvres clercs étudiants en théologie, n'était pas un très grand esprit. Or c'est avec lui, pourtant, que Louis aime discuter. Saint Louis voit en Robert de Sorbon le type accompli du *prud'homme*. L'idéal, pour Saint Louis, n'est pas l'homme courtois, ce que l'on appellera plus tard l'honnête homme. C'est le *prud'homme*, un preux (qualificatif qui était presque synonyme de vaillant et courtois) mais qui, à la grande différence de l'idéal courtois, est aussi un *sage* et pas nécessairement un noble de naissance. Ce peut être, tel Robert de Sorbon, un noble de l'esprit. Joinville se moque d'ailleurs souvent de lui en rappelant qu'il est fils de paysan. Un fils de paysan qui a bien réussi par sa vaillance et sa sagesse intellectuelles, même s'il est d'un niveau moyen.

De plus, je crois qu'il faut que nous revenions à l'étymologie de *prud'homme*. Nous sommes, ne l'oublions pas, dans un monde qui raisonnait étymologiquement. *Prud'homme* cela vient du latin : *prodesse*, être utile ; le *prud'homme* est donc utile aux autres

12. Cf. Jacques Le Goff et Jean-Claude Schmitt, « Au XIIIe siècle : une parole nouvelle », *in* Jean Delumeau (s.d.), *Histoire vécue du peuple chrétien*, t. I, Toulouse, Privat, 1979, p. 257-280.
13. Cf. Jacques Le Goff, « Les ordres mendiants au Moyen Age », *L'Histoire* n° 22, avril 1980, p. 44-51, et « Franciscanisme et modèles culturels du XIIIe siècle », communication au VIIIe congrès de la « Società Internazionale di Studi Francisceni », Assise, octobre 1980 (actes à paraître).
14. Cf. Michel de Boüard, « La Reine Blanche », *L'Histoire* n° 33, avril 1981, p. 49-57.

hommes, il leur permet de faire leur salut. Et un Robert de Sorbon qui n'écrit pas des sommes théologiques mais prononce de bons sermons est aux yeux de Saint Louis un homme des plus intéressants et des plus utiles. Ce n'est, là encore, qu'une hypothèse; j'essaye d'expliquer le goût de Saint Louis pour la *mediocritas*, le juste milieu et le bon sens d'esprits qui ne brillent guère, et son indifférence à l'égard des grands esprits.

Un roi de l'Apocalypse

L'HISTOIRE. *Si la spiritualité de Saint Louis s'inspire de celle des frères mendiants, faut-il donner raison à cette vieille femme dont Guillaume de Saint-Pathus rapporte l'apostrophe: « Tu es roi seulement des frères mineurs et des frères prêcheurs et des prêtres et des clercs »?*

JACQUES LE GOFF. J'insisterai particulièrement sur un épisode: la rencontre de Louis en 1254 avec Hugues de Digne, telle que nous la raconte Joinville.

De retour de la croisade, Louis, pour des raisons techniques de navigation, au lieu d'aborder dans le seul port en Méditerranée du domaine royal (Aigues-Mortes), débarque aux salins d'Hyères, alors dans le territoire du comte de Provence, en terre d'Empire donc. Dès que Louis a mis pied à terre, il demande à voir un franciscain du couvent d'Hyères, frère Hugues de Digne, et il a avec lui plusieurs entretiens. Nous connaissons assez bien Hugues de Digne. C'est un joachimite, un partisan des idées de Joachim de Flore[15].

292 p. Prix en nos magasins 97,50 F

LES UTOPISMES SOCIAUX

Editions C.D.U. et SEDES 88, Boulevard Saint-Germain – 75 005 Paris

Joinville nous donne un résumé relativement plat de ce qu'Hugues de Digne aurait dit à Saint Louis. «Il faut surtout être très attentif à ce que votre justice soit bonne; ce que l'on demande surtout à un roi, c'est d'être un homme juste, qui fait régner la justice.» Je suppose qu'Hugues de Digne a bien parlé à Saint Louis de la justice royale, mais que la justice dont il s'agissait devait préparer l'avènement des justes sur la terre. La prédication d'Hugues de Digne était certainement eschatologique. Saint Louis visiblement dès les premiers jours de son règne, en particulier de son règne personnel quand il a vingt ans en 1234, a voulu être roi chrétien et réaliser un royaume de bons chrétiens.

Aussi Saint Louis a-t-il dû demander à Hugues de Digne pourquoi la croisade avait échoué, car les Français s'étaient très bien battus[16], et Louis avait essayé de refaire ce que François d'Assise avait lui-même tenté en Terre sainte en 1220-1221: convertir les musulmans non pas militairement, car Saint Louis n'en avait plus les moyens militaires, mais par la parole et par l'exemple. Aussi la réflexion de Saint Louis sur l'échec de la croisade, renforcée par la conversation avec Hugues de Digne, a-t-elle dû le persuader que les Français n'étaient pas assez purs ni assez justes, pour mériter de réussir. Par conséquent, il fallait désormais faire pénitence, se réformer chrétiennement: d'où ce grand gouvernement de l'ordre moral et de l'ordre religieux qui est le sien dans les seize dernières années de son règne.

Je crois qu'à ce moment-là, Saint Louis devient ce que j'appelle un «roi eschatologique», un roi de l'Apocalypse véritablement et essentiellement tourmenté par les fins dernières et de son peuple et de lui-même. Il ne se contente plus de pratiquer les vertus chrétiennes; il veut arriver à une véritable purification pour réaliser en définitive le royaume des purs, qui était le but de la prédication de Joachim de Flore. La volonté de faire régner partout la vertu, le bon ordre (ne plus dire de jurons, ne plus se livrer à la violence) date de cette fin de règne. C'est alors que le peuple a essayé d'interpréter cette attitude avec l'outillage mental de l'époque. Un roi qui veut construire le royaume des justes ne peut que se prendre lui-même pour un prêtre ou un religieux. Mais je ne crois pas que Louis ait jamais voulu rentrer dans les ordres: il conservait malgré tout le sentiment de la distinction entre laïcs et clercs et de son devoir de roi.

L'HISTOIRE. *Il y a donc dans les dernières années du règne un décalage de plus en plus important entre l'univers spirituel de Saint Louis et celui de ses sujets. Doit-on l'expliquer par l'absence de toute sensibilité chez Louis IX aux nouvelles exigences de la civilisation matérielle de son siècle?*

JACQUES LE GOFF. La fantastique évolution du monde

15. Joachim de Flore (1130/1145-1202), abbé cistercien italien, fondateur de la congrégation des ermites «de Flore», distinguait dans l'histoire de l'humanité l'âge du Père (de la loi et de l'Ancien Testament), l'âge du Fils (de la foi et de l'Église doctrinale) et l'âge de l'Esprit, dont l'avènement était prévu pour 1260 et qui verrait triompher l'Église des justes vivant selon les règles monacales et la pauvreté évangélique.

16. Après le désastre de Mansourah, on lui avait bien dit dans son entourage qu'il payait sa modération à l'égard des Juifs (le XIIIe siècle est l'époque où la chrétienté bascule de l'antijudaïsme vers un véritable antisémitisme avant la lettre). Louis pourtant détestait les Juifs, mais il ne semble pas que cette explication l'ait contenté.

que la France avait connue au XII[e] siècle (l'économie monétaire, la poussée démographique, l'essor urbain) avait conduit à accorder toujours plus d'attention aux choses de la terre. En conséquence on croyait de moins en moins à la proximité de la fin du monde. Les réactions d'un Saint Louis, et celles de la masse de ses sujets divergent. Les contemporains de Louis, adoptant de nouveaux types de religiosité, écoutent la prédication et se livrent davantage à la confession (que le quatrième concile de Latran avait rendue obligatoire une fois l'an), mais dans le même temps, ils cherchent à concilier avec leur salut éternel une attention croissante au monde; alors que le roi pense qu'il faut d'autant plus se détacher des choses terrestres que leur pression se fait de plus en plus forte. François d'Assise était partagé, au début du siècle, entre sa tendance à aimer toutes les choses naturelles et terrestres, création de Dieu, et son refus des perversions de l'évolution du monde (argent, orgueil, pouvoir). Saint Louis, roi joyeux, roi qui «rit» (chez Joinville), devient de plus en plus un roi de la pénitence et du refus. Il se distingue par-là de la plupart de ses contemporains.

«Roi de la modération»

Voyez son entourage. D'abord son confesseur: pendant les vingt dernières années de sa vie, c'est un dominicain, Geoffroy de Beaulieu. Nous pouvons le connaître grâce à son témoignage sur la vie et les miracles de Saint Louis au cours du procès de canonisation. A le lire, je n'ai pas l'impression que ce fut un esprit profondément mystique. Autre personnage de l'entourage: le précepteur que Louis donne à ses deux fils qui seront appelés à régner (Louis, qui meurt en 1260, puis Philippe): c'est encore un dominicain, Vincent de Beauvais, auteur de trois grosses encyclopédies dans lesquelles nous pouvons penser qu'il y a l'essentiel de l'enseignement qu'il donnait aux enfants royaux. Vincent de Beauvais non plus n'est pas un mystique. Saint Louis, je crois, était enclin à suivre parmi les franciscains les joachimites; mais il s'entoura néanmoins de ceux qui s'imposèrent par leur influence dans la société de la seconde moitié du XIII[e] siècle, c'est-à-dire des gens d'Église qui cherchaient avant tout à trouver un *modus vivendi* entre les nouvelles séductions terrestres, le développement d'une économie d'échange et de prêt, et les nécessités du salut. Autant de partisans du compromis religieux comme du compromis social, d'une évangélisation de la société nouvelle dosant l'admissible et l'inacceptable.

Saint Louis, roi prud'homme, roi de la modération, comme individu n'était plus de son siècle — si vous me passez l'expression — à la fin de son règne. Il ignorait les grands courants intellectuels à l'œuvre dans la société, et peut-être même ignorait-il aussi les courants artistiques. S'il a effectivement donné de l'argent pour faire des vitraux, pour construire des églises — Royaumont et la Sainte-Chapelle —, il ne semble pas, en revanche, qu'il ait eu une véritable politique artistique, à la différence d'un Suger pour lequel — Saint-Denis en est la meilleure des preuves — une politique artistique, bien au-delà du mécénat, était aussi une politique au service du roi et de la théologie.

(Propos recueillis par Pierrette Crouzet et Éric Vigne.)

Comment, de Mazarin à Louis XVI, furent utilisées les lettres de cachet ? A qui en imputer les us et abus ? D'où naquit la légende noire ? Claude Quétel :
• relate les faits
• évoque des noms (Voltaire, Latude, Sade...)
• décrit les maisons de force.

Claude Quétel

De Par Le Roy

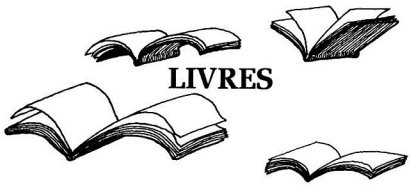
ESSAI SUR LES LETTRES DE CACHET

Privat

1 vol. 16 × 24

Un jugement fondé et argumenté sur *ce que furent historiquement les lettres de cachet.*

PRIVAT
en vente en librairie



Comment peut-on être protestant ?

Des foules chantant des psaumes dans la rue. Des militants religieux voulant contraindre le peuple à cesser de danser et de fêter. Des explosions de violence destructrice : le protestantisme du XVI^e siècle soulève encore bien des problèmes.

NOTRE connaissance du XVI^e siècle protestant français vient en quelques mois de progresser considérablement grâce à la publication de trois livres importants[1]. Chacun d'entre eux dépasse largement le sujet de cette chronique et mérite d'être lu pour lui-même.

C'est ainsi que le livre de Nathalie Davis ne se limite pas au problème protestant. Il se présente comme une série d'essais sur l'attitude du menu peuple des villes dans un temps de mutations culturelles. Il devrait particulièrement attirer l'attention des ethnologues dans la mesure où la plupart des chapitres traitent de questions qui leur sont familières : entre autres, la signification des rites d'inversion carnavalesque ou l'influence de la diffusion de l'imprimé sur la culture orale. Nathalie Davis mêle très heureusement analyses anthropologiques et historiques, confrontant enquêtes de Van Gennep et archives du Bas-Moyen Age, et refusant de s'enfermer dans une seule interprétation : ainsi les inversions des rôles (par exemple la chevauchée des femmes) ne sont pas de « simples soupapes de sûreté » liées à la farce et à la comédie ; elles envahissent la vie « sérieuse » en y apportant le trouble, la contestation et la nouveauté.

Le travail de Janine Garrisson-Estèbe est une synthèse très maîtrisée sur le groupe réformé méridional, au moment où il devient l'armature du protestantisme français tout entier. Les dimensions sociales, religieuses et politiques sont bien mises en corrélation, et on retiendra en particulier la description d'un modèle d'organisation politique très original pour la France, les « Provinces-Unies du Midi », véritable fédération de petites républiques urbaines intégrant l'ancienne tradition méridionale de la gestion communale et le nouveau système presbytéro-synodal des calvinistes. L'auteur montre bien aussi comment le petit « troupeau » est précurseur sur bien d'autres points, de la conception de la famille à la morale de l'effort et du travail, en passant par le rôle de la femme.

Solange Deyon et Alain Lottin se situent dans le courant historique qui redécouvre l'événement comme révélateur privilégié des tensions d'une société —, ici la brutale fureur qui conduit plusieurs centaines de protestants du Nord de la France à saccager les églises pendant l'été 1566. Le plan même reflète cette perspective : la première partie raconte les faits, des origines lointaines aux conséquences : répression et échec durable du calvinisme dans la région. La seconde partie s'interroge sur les multiples interprétations à donner de cette explosion : phénomène spontané ou prémédité, logique ou irrationnel, fruit de la misère ou des passions religieuses ? Là encore, les questions posées vont bien au-delà de l'évé-

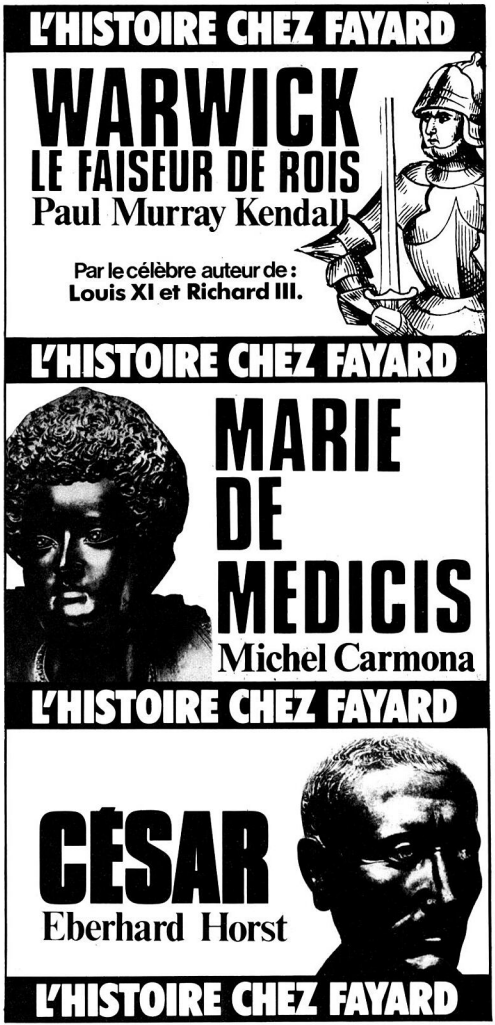
1. Nathalie Davis, *Les cultures du peuple, rituels, savoirs et résistances au XVI^e siècle*, traduit de l'américain par Marie Noëlle Bourguet, Paris, Aubier-Montaigne, 1979 ; Janine Garrisson-Estèbe, *Protestants du Midi, 1559-1598*, Toulouse, Privat, 1980 ; Solange Deyon et Alain Lottin, *Les casseurs de l'été 1566, l'iconoclasme dans le Nord de la France*, Paris, Hachette-littérature, 1981.

nement lui-même et de la période considérée.

Mais une lecture entrecroisée donne un intérêt supplémentaire à ces trois publications, permettant de résoudre selon moi quelques problèmes historiographiques majeurs, en discussion depuis plusieurs décennies.

Et tout d'abord, la sociologie du protestantisme français: recrutement populaire, comme l'affirmaient ses premiers adversaires pour le déconsidérer, ou choix d'une élite, comme on l'a dit ensuite? Les statistiques établies par Janine Garrisson-Estèbe à partir des sources judiciaires apportent une réponse précise. On ne sera pas surpris de la place occupée par les artisans — plus du tiers — mais l'intérêt principal me paraît ailleurs, dans les différences de comportement des catégories d'artisans. L'opposition est ici nette entre les nouveaux métiers — le textile, l'orfèvrerie, très attirés par les idées nouvelles — et l'artisanat traditionnel — celui de l'alimentation par exemple — attaché à l'ancienne religion. Conclusion que confirme entièrement Nathalie Davis: à Lyon, les protestants proviennent des métiers les plus récents ou les plus qualifiés et de ceux qui ont été porteurs d'innovations.

Mais l'historienne américaine suggère une sociologie plus dynamique, qui évolue dans le temps. C'est ainsi qu'en 1560, les compagnons imprimeurs partagent la foi nouvelle avec leurs maîtres, même si l'expression de cette foi diffère: ils défilent dans les rues en chantant des psaumes, tandis que leurs patrons se réunissent en conventicules. Quelques années plus tard, ils ont rejoint l'Église catholique: ils ont été déçus de ne pas avoir de place dans le consistoire, mais surtout heurtés par les critiques des autorités protestantes contre leur participation à la fête des Saints-Innocents ou leur adhésion à la compagnie des Griffarins, qui défend leurs conditions de travail. Phénomène exceptionnel ou cas représentatif d'une évolution générale? La comparaison faite par Janine Garrisson-Estèbe entre la statistique des protestants traînés devant les tribunaux autour de 1560 et celle des hommes du consistoire, forcément plus tardive, est troublante: nobles et artisans sont beaucoup moins représentés que les marchands et les hommes de loi. Est-ce seulement lié à la nature du consistoire qui privilégie l'appel aux notabilités et aux professions de type juridique? Je n'en suis pas sûr: les artisans émigrés à Genève après 1572 sont comparativement moins nombreux que ceux arrivés dans la ville de 1549 à 1560. La lecture de ces ouvrages suggère l'hypothèse d'un protestantisme français qui, en s'institutionnalisant, se resserrerait autour des classes moyennes, perdant à la fois une partie



UNE SÉLECTION D'OUVRAGES DE QUALITÉ

LE MOBILIER FRANÇAIS
depuis les origines jusqu'à nos jours

Album relié, couverture couleur
Tome I : depuis les origines jusqu'à Louis XV
240 pages, 296 illustrations, 190 F
Tome II : depuis le style Transition jusqu'à 1925
284 pages, 250 illustrations, 225 F

Documentation très complète concernant les meubles les plus typiques de chaque époque, leur fabrication, les grands ébénistes, etc.

LA MANIPULATION DES ESPRITS
et comment s'en protéger

In-8, 256 pages, couverture couleur, 54 F

Un ouvrage collectif qui vient en son temps, montrant les manipulations souvent inconscientes dont nous sommes l'objet : politiques, sentimentales ou commerciales et comment conserver son libre arbitre.

TIBET VIVANT

Album 24 × 32,5, illustré de 112 photographies couleur, relié sous jaquette couleur, plastifiée, 270 F

Magnifique ouvrage sur les marches isolées au pied de l'Himalaya où les Tibétains chassés de leur pays d'origine se sont réfugiés, leur cadre de vie, arts, religion, etc.

MÉMOIRES DU COMTE HORACE DE VIEL-CASTEL
sous Napoléon III

2 vol. illustrés, 520 pages, 85 F

Les dessous de la vie politique, littéraire et mondaine relatés par un témoin sans complaisance.

MÉMOIRES DU PRINCE DE METTERNICH

4 vol. in-4, illustrés couleur, 600 F
Tirage limité à 1 500 exemplaires numérotés. Reliures aux armes

L'intérêt et l'importance des Mémoires de celui qui fut le maître incontesté de la politique de l'Europe au XIXe siècle n'échappera à personne.

MÉMOIRES D'UN BOURGEOIS DE PARIS
par le Dr Véron

2 vol., 496 pages, broché, illustré, 60 F

Chronique du Tout-Paris de Louis XVIII à Napoléon III présentée par le Dr Véron, fondateur de la Revue de Paris, *du Constitutionnel, directeur de l'Opéra, etc.*

MÉMOIRES DE BARRAS

In-8, 454 pages, broché, 45 F

C'est la peinture vivante de l'époque Directoire et du Consulat dont Barras fut la figure la plus représentative.

Notices descriptives sur demande :
En librairie et chez l'éditeur
GUY LE PRAT
5, rue des Grands-Augustins, Paris-6e
En cas d'envoi à domicile, ajouter 10 % pour frais d'expédition

de sa force nobiliaire et de ses assises populaires.

Une telle évolution expliquerait l'un des traits de la religion nouvelle, mis en valeur par l'historiographie actuelle : la lutte contre les cultures traditionnelles (dites populaires), que celles-ci se manifestent dans les calendriers festifs ou dans la profusion des images et des dévotions. Janine Garrisson-Estèbe en donne une interprétation chiffrée avec son relevé des types de fautes prises en considération par les autorités ecclésiastiques. Les consistoires s'attaquent surtout à la danse et au jeu, tandis que les synodes nationaux ou régionaux s'intéressent essentiellement aux fêtes (en particulier carnaval) et aux charivaris. Quant à l'iconoclasme de l'été 1566 dans le Nord de la France, n'est-ce pas l'expression la plus spectaculaire de la rupture avec l'ancienne culture religieuse ? Pourtant ce dernier épisode montre bien l'ambiguïté de cette notion d'acculturation. Une explication trop simple la présente en effet comme la seule greffe artificielle d'une culture savante, venue « d'en haut » et violentant traditions coutumes populaires.

Certes, pasteurs et anciens ne comprennent pas toujours ce monde de la culture orale, et leur attitude intransigeante est l'une des raisons du refus de la Réforme de la part des paysans. Janine Garrisson-Estèbe le suggère après E. Le Roy Ladurie[2]. Mais les autorités protestantes savent aussi nuancer leurs positions, quand elles ferment par exemple les yeux sur la « magie », comme le montrent les relevés des affaires évoquées par les synodes et consistoires méridionaux[3]. Et surtout les formes utilisées pour marquer la rupture sont souvent empruntées à la culture traditionnelle. Le fait est très clair dans le cas de la violence sur laquelle nos auteurs fournissent des réflexions très suggestives.

Violence rituelle

Ils examinent d'abord les rapports entre la violence religieuse et la conjoncture économique. Nathalie Davis nie le lien direct entre les deux séries de phénomènes en relevant plusieurs cas où il n'existe pas de coïncidences, par exemple à Paris en 1557 ou à Toulouse en 1562. Plus nuancés, Solange Deyon et Alain Lottin ne contredisent pas, cependant, l'historienne américaine. Certes, la flambée iconoclastique de 1566 s'inscrit dans une période de mauvaises récoltes et de hausses céréalières, mais le déclenchement précis des troubles intervient au moment où la disette se fait moins sentir : les difficultés de subsistance ont rendu la population flamande plus réceptive sans pour autant avoir provoqué le mouvement.

Les deux ouvrages s'accordent aussi sur la sociologie des violences, qui ne se réduisent pas à des manifestations de déracinés et de marginaux. Les participants sont largement représentatifs de la société globale : marchands et bourgeois, parfois même nobles, y côtoient ouvriers et paysans. Monde complexe, concluent Solange Deyon et Alain Lottin, qui n'est pas sans évoquer celui des sans-culotte de l'An II. Tout au plus peut-on remarquer une présence plus grande de groupes habituellement exclus des activités politiques, celui des femmes et des adolescents. A ce propos Nathalie Davis note une similitude entre le « droit à la violence reconnu aux jeunes dans le cadre de l'émeute religieuse et le droit festif qui, dans les villages et les petites villes, permet aux adolescents des abbayes de jeunesse d'agir au nom de la communauté en matière de conflits domestiques ». Il est d'ailleurs d'autres points de ressemblance entre culture folklorique et violences religieuses, ne serait-ce que la large utilisation par les huguenots comme par les papistes des rites de dérision empruntés au carnaval ou au charivari : parodie de la messe, victime juchée à rebours sur un âne ou protestant conduit à la mort dans une brouette aux cris de « vinaigre, moutarde ».

Dans ces comportements, qui paraissent aberrants à l'observateur extérieur, il n'y a donc rien de gratuit, et les violences ne sont jamais réellement aveugles : elles doivent d'abord être reliées au climat millénariste du XVIe siècle[4] qui, persuadé de l'approche des derniers temps, redoute, en prélude, le règne de l'Antéchrist et l'empire de Satan. Chacun guette le signe avant-coureur de l'armée satanique, l'hérétique. Cet hérétique affaiblit la communauté en lui infligeant une souillure. La violence est d'abord un rite de purification, purification qui passe par le sang versé réellement ou symboliquement. Dans le cas des images déchirées ou des statues brisées, il y a ainsi « meurtre par substitution ». Mais la violence joue aussi un autre rôle, elle doit accoucher d'un monde nouveau, ou plutôt régénéré. En dévastant les églises pendant l'été 1566, les émeutiers affirment leur volonté de rupture radicale ; ils créent l'événement fondateur.

On voit combien le modèle proposé par ces livres dépasse largement l'horizon du XVIe siècle et intéresse notre présent le plus immédiat.

Philippe Joutard

2. E. Le Roy Ladurie, *Les paysans du Languedoc*, SEVPEN, Paris, 1966, 2 volumes.
3. Sur cette question, je me permets de renvoyer à mon article « Protestantisme et univers magique : les Cévennes », *Le monde alpin et rhodanien* ; n° spécial sur « la religion populaire », 1977, p. 145-171.
4. Voir J. Delumeau, « La peur de Satan », *L'Histoire* n° 6, novembre 1978, et « Les peurs de l'Occident », *L'Histoire* n° 22, avril 1980.

Joan of Arc.
The image
of the female heroism
par M. Warner
Weidenfeld and Nicholson,
Londres, 1981, 349 p.

MARINA WARNER s'est fait connaître par quelques études sur le développement mythique de la biographie de certains illustres personnages, et notamment par un livre: *Une femme unique: mythe et culte de la Vierge Marie*. C'est dans le même esprit qu'elle s'attache à distinguer entre «l'héroïne d'un des plus fameux épisodes de l'histoire *(history)* et la protagoniste d'une histoire *(story)* célèbre dans le monde anhistorique du mythe». Elle se propose d'élucider ainsi la création et la constante réinterprétation de ce mythe.

Le livre comprend donc deux parties respectivement intitulées «Vie et mort de la Pucelle», et «La survie de Jeanne d'Arc». La première n'apporte rien de nouveau, mais l'auteur fait preuve d'une bonne et intelligente connaissance des sources en cause, en évoquant l'arrière-plan des croyances religieuses et des luttes politiques. M. Warner aurait toutefois pu noter que l'assurance avec laquelle les «prophètes» s'adressent directement aux princes ou au pape est assez caractéristique des derniers temps du Moyen Age. Elle aurait pu, d'autre part, insister davantage sur les raisons de l'entêtement avec lequel Jeanne refusa de quitter ses habits masculins. Car cette renonciation au costume féminin, dont on a des exemples dès les premiers siècles chrétiens, signifiait peut-être alors, pour une femme, le renoncement à une vie sexuelle. Or, au temps de Jeanne d'Arc, la tendance hostile au mariage lui-même prévalait à nouveau dans le monde ecclésiastique. Georges Duby le rappelait tout récemment.

M. Warner reconnaît que l'on n'a toujours pas de réponse aux questions depuis longtemps pendantes: pourquoi Jeanne fut-elle acceptée par le dauphin Charles et son parti? Quel fut exactement son rôle dans les épisodes militaires des années 1429-1430? Pourquoi ne fut-elle pas rachetée après sa capture alors que la pratique de la rançon était courante?

Dans la seconde partie de l'ouvrage, le lecteur est invité à suivre les vicissitudes que connut jusqu'à nos jours le mythe de Jeanne. Le caractère ambigu du procès et de la sentence de réhabilitation est bien mis en lumière. Puis l'auteur évoque le mythe de l'Amazone dont il cherche l'origine chez des auteurs de l'Antiquité, tels que Homère, Virgile, Ovide, que connaissaient bien les lettrés du XVe et du XVIe siècle. Mais, dans cette tradition culturelle, le port de vêtements masculins indique chez une femme l'affirmation et non l'abdication de la sexualité.

Le mythe de Jeanne a pu subir aussi l'influence d'une littérature et d'une iconographie moralisantes dans lesquelles les vertus d'Espérance, de Foi, de Charité, de Prudence, etc. sont incarnées en des femmes, jamais en des hommes.

Le dernier avatar du mythe fut sans doute sa récupération par le sursaut patriotique qui suivit en France la défaite de 1870 et la perte de l'Alsace-Lorraine, et survécut d'ailleurs à la revanche de 1918. Le rôle de l'Action française est, à cet égard, bien connu. Mais on sait moins qu'en 1888 fut créé à Paris un «Comité républicain pour la Fête civique de Jeanne d'Arc».

Ce dernier livre de M. Warner a reçu dans le monde anglo-saxon un accueil très favorable. Parmi les récents ouvrages consacrés à la Pucelle et destinés à un large public, c'est, à n'en pas douter, l'un des plus originaux, des mieux documentés et des plus captivants.

L'Islam d'hier à aujourd'hui,
s.d. B. Lewis,
Paris, Elsevier-Bordas,
1981, 420 p.

BERNARD LEWIS a réuni en un volume bien charpenté une douzaine de contributions provenant de divers spécialistes de l'Islam. Une unité de ton,

Mouton Éditeur

Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales

M. BALARD

GÊNES ET L'OUTRE-MER
Tome 2
Actes de Kilia du notaire Antonio di Ponzo (1360)

● Deuxième volume d'une œuvre retraçant l'expansion des Occidentaux dans les régions pontiques aux XIIIe et XIVe siècles ● Localisation et topographie des comptoirs danubiens établis avec certitude grâce aux actes notariés ● Les régions danubiennes servent de grenier à blé pour Constantinople ● Les actes de Kilia constituent le plus important dossier d'actes privés sur la Roumanie médiévale.

Collection: Documents et Recherches sur l'économie des pays byzantins, islamiques et slaves et leurs relations commerciales au Moyen Age. 13. 216 p. Broché.

Déja paru: GÊNES ET L'OUTRE-MER, tome 1: Les actes de Caffa du notaire Lamberto di Sambuceto, 1289-1290. Collection Documents et Recherches sur l'économie des pays byzantins, islamiques et slaves et leurs relations commerciales au Moyen Age, 12. 420 p. Broché.

J. GUILAINE

PREMIERS BERGERS ET PAYSANS DE L'OCCIDENT MÉDITERRANÉEN

● Seconde édition d'un travail de synthèse consacré à la néolithisation de la Méditerranée occidentale ● Ouvrage bien illustré, de lecture agréable dans lequel l'éminent préhistorien qu'est Jean Guilaine retrace la naissance des premières sociétés rurales sur le bassin méditerranéen de l'Italie du Sud jusqu'au Portugal ● L'histoire du néolithique commence et ne saurait aboutir sans l'étude des paléoécosystèmes et de leurs transformations.

Collection: Civilisations et Sociétés 58. Deuxième édition augmentée d'une Postface. 296 p. Broché.

sous la direction de
J. LE GOFF et J. C. SCHMITT

LE CHARIVARI
Actes de la Table Ronde organisée à Paris (25-27 avril 1977) par l'École des Hautes Études en Sciences Sociales et le Centre National de la Recherche Scientifique

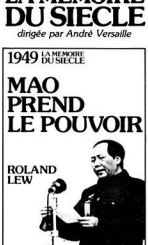
● Débat sur le charivari à travers les âges et les civilisations ● Les diverses attitudes devant le charivari amènent à poser des problèmes essentiels sur les jeunes, les femmes, les divers types de pouvoirs, entre musique et paroles ● Relations entre le charivari et la culture dans laquelle il se développe, "populaire", féodale", "traditionnelle" ● Cet ouvrage marque une étape de réflexion sur un phénomène sans le circonscrire tout à fait.

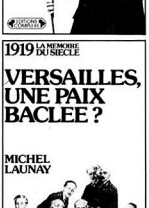
Collection: Civilisations et Sociétés 67. 448 p. Broché.

Diffusion: Librairie de la Nouvelle Faculté,
10, rue Casimir Delavigne, 75006 Paris
et
Éditions de l'École des Hautes Études
en Sciences Sociales
131, bd Saint Michel, 75005 Paris

LA MEMOIRE DU SIECLE

dirigée par André Versaille





Déjà parus :

1. GERARD CHALIAND ET YVES TERNON 1915-1917. LE GENOCIDE DES ARMENIENS
2. HENRI MICHEL 1939. LA DEUXIEME GUERRE MONDIALE COMMENCE
3. MARC FERRO 1917. L'OCCIDENT DEVANT LA REVOLUTION SOVIETIQUE
4. FRED KUPFERMAN 1944-1945. LE PROCES DE VICHY : PUCHEU, PETAIN, LAVAL
5. OLIVIER CARRE 1970. SEPTEMBRE NOIR *Refus arabe de la résistance palestinienne*
6. HENRI MICHEL 1944. LA LIBERATION DE PARIS
7. PIERRE BROUE 1940. L'ASSASSINAT DE TROTSKY
8. KAREL KAPLAN 1952. PROCES POLITIQUES A PRAGUE
9. HENRI ARVON 1921. LA REVOLTE DE CRONSTADT

EDITIONS COMPLEXE

Diffusion PUF

assez rare dans les ouvrages collectifs, permet au lecteur de naviguer entre des sujets difficiles à exposer simplement. On ne peut donc que déplorer vivement l'absence d'un index des noms et des notions citées, d'une table des matières détaillée et, curieusement, d'une bibliographie. La chronologie annexe comporte des inexactitudes, mais on ne peut que louer l'emploi simultané dans le texte de la double datation islamique et chrétienne.

Deux types d'études se partagent le volume : des analyses globales de certains aspects de la civilisation islamique (fondements sociaux et société au Moyen Age, art, vie urbaine, mystique, littérature, science, art militaire) et des exposés historiques sur des sociétés musulmanes particulières (Andalousie, Iran, Empire ottoman, Inde, Islam contemporain). Auxquels il faut ajouter la présentation d'ensemble de B. Lewis qui introduit et conclut l'ouvrage. Rien, en revanche, sur la naissance de l'Islam, la philosophie en terre d'Islam, ni sur le rôle des non-musulmans dans la société islamique.

Les tableaux, vivants et très fouillés, que brossent la plupart des contributions éclairent successivement les multiples visages de l'univers islamique. L'attitude subtilement apologétique de certaines communications n'en entame nullement l'excellente tenue. Il n'est donc que plus surprenant de découvrir au terme du livre l'article confus et incomplet sur « l'Islam d'aujourd'hui ». Une accumulation désordonnée de faits parcellaires tente d'y gauchir une réalité que l'auteur ne semble pas de taille à dévoyer dans le sens qu'il voudrait. Un tel impair est bien regrettable dans un ouvrage de cette valeur.

1587 : a Year of no Significance, the Ming Dynasty in Decline,
par R. Huang,
Yale University Press,
New Haven et Londres, 1981,
278 p.

UNE année sans importance, telle apparaît bien cette quinzième année du règne de l'empereur de Chine Wan-Li (qui a régné de 1573 à 1620). Ni invasion étrangère, ni rébellion, ni calamité naturelle, rien donc qui vienne troubler l'ordre établi. En feuilletant les archives de l'époque, l'auteur découvre pourtant quelques faits significatifs — les funérailles grandioses offertes par la population de Nankin au censeur Hai Jui, l'homme qui avait osé, en 1565, défier le grand-père du présent souverain, l'empereur Chia-ching ; la mort, pour ainsi dire inaperçue, de Ch'i Chi-kuang, le vainqueur des « pirates japonais » ; la prise de tonsure de Li Chih, le « philosophe maudit » contraint au suicide quinze ans plus tard — mais il s'agit, en réalité, de disparitions ou d'événements négatifs peu susceptibles de figurer en bonne place dans les annales du règne. L'auteur a choisi de brosser une série de portraits psychologiques évoquant, à grand renfort de retours en arrière et de projections dans l'avenir proche, les protagonistes d'une crise idéale dont on cherchera en vain le récit dans les écrits de l'époque.

Et de fait, par-delà les relations circonstanciées des mille intrigues qui se nouent dans ce XVIe siècle finissant entre le jeune empereur, son « tuteur », le grand secrétaire Shen Shih-hsing et quelques-unes des personnalités marquantes de la première moitié du règne, c'est bien, d'une certaine manière, le destin de la Chine moderne qui se joue en cette année 1587. En refusant de se plier au rituel fastidieux des « séances d'étude », puis de discuter avec ses conseillers du problème de sa succession, Wan-li entame une manière de grève du règne qui aboutit à laisser l'Empire sans pouvoir d'arbitrage. Une telle situation, qui n'était pas sans précédent dans l'histoire de la Chine, ne pouvait qu'accélérer le déclin de la dynastie. L'originalité de cette crise venait de ce qu'elle se produisait quelques années seulement après la disparition du grand secrétaire Chang Chü-cheng, l'homme fort de la régence, l'un des rares hommes d'État de l'époque à avoir perçu les dangers du décalage entre un système de gouvernement et d'administration fondé sur le rituel et les impératifs du temps. La galerie des portraits présentés vise à illustrer, magnifiquement, la contradiction majeure de l'époque. Pas plus que les indignations de Hai Jui, les innovations introduites dans l'art militaire par Ch'i Chi-kuang ne sont en mesure de réformer la Chine. La révolte individualiste de Li Chih, rebelle sans programme, est caractéristique du XVIe siècle chinois. C'est dans une modernisation des techniques administratives et du droit qu'aurait résidé le salut. Signalons au lecteur français l'existence d'ouvrages récents sur deux des personnages brillamment mis en scène : *Une réforme locale en Chine au XVIe siècle : Hai Rui à Chun'an*, par M. Cartier (Paris, Mouton, 1973) et *Li Zhi, philosophe maudit (1527-1602)* par J.-F. Billeter (Genève, Droz, 1979).

Agronomes andalous du Moyen Age,
par L. Bolens,
Genève-Paris, Droz, 1981,
305 p.

UNE approche de la science agronomique médiévale andalouse qui est un apport précieux à l'histoire de la transmission culturelle. L'auteur rappelle les constantes historiques de l'Espagne : contacts et mélanges entre le fonds ibéro-celtique et les apports phéniciens, grecs, carthaginois, lors de la romanisation et de l'invasion arabe. Au XIe siècle, le nouvel équilibre politico-économique musulman mis en place, sans gommer la vie des particularismes locaux, s'épanouit après l'éclatement du khalifat de Cordoue. Dans le contexte particulier de deux civilisations antagonistes vivant en symbiose (1085 marque la reconquête chrétienne de Tolède) s'exprime alors l'école agronomique andalouse. Les maîtres en sont Ibn Wafid, Ibn Bassal, Abu'l-Kayr le Sévillan, le botaniste anonyme de Séville, Ibn al Awwam, Hadj al-Tighnari ou Ibn Hadjadj. Tous occultent les noms des agronomes chrétiens qu'ils connaissaient pourtant. En effet, ces agronomes

andalous étaient les héritiers d'une riche tradition qui venait de l'agriculture nabatéenne et aussi de la romanité par la tradition plus ou moins directe de Columelle.

La pensée aristotélicienne est dépassée par de nouvelles observations agronomiques qui mettent l'accent sur l'importance d'une chaleur équilibrée, source de vie combinée à l'eau et à la régénération naturelle des terrains. La récupération de tous les sols passe aussi par leur retournement, en l'espèce par des labours profonds au moyen d'instruments aratoires appropriés. Rotation des cultures, rôle de la jachère, intégration de l'élevage, irrigation, engrais sont autant de techniques qui illustrent l'éclosion de la pensée préscientifique, synthèse faite d'une double tradition : celle, orale, paysanne, locale, des pratiques ibériques et romaines, et celle, écrite, antique, du Moyen-Orient, de la Grèce et de Rome.

Historia de España,
s.d. Manuel Tuñón de Lara,
Barcelone, Labor, 1980
I : **Introducción. Primeras culturas e Hispania romana,** 479 p. ;
IV : **Feudalismo y consolidación de los pueblos hispánicos (siglos XI-XV),** 475 p. ;
X : **España bajo la dictadura franquista (1939-1975),** 605 p.

Cinq ans après la mort de Franco, une ambitieuse *Historia de España* en dix volumes — trois sont déjà publiés — à la volonté marquée de rompre avec l'historiographie complaisante et officielle des quarante dernières années.

Pour une synthèse d'une telle ampleur — de la Préhistoire à 1975 —, le problème de la périodisation est évidemment central. La division chronologique est fondée sur le concept de « formation sociale » (ensemble résultant, pour une époque donnée, du « mode de production dominant », de la présence d'un bloc de classes « hégémoniques » et de la nature de l'État).

La méthodologie marxiste employée ici avec souplesse a permis de situer l'Espagne dans le contexte de l'histoire « universelle », tout en démontrant avec succès l'originalité — si ce n'est la marginalité — de la chronologie hispanique par rapport à celle d'autres pays européens, et en dégageant fortement les ruptures et les crises dont elle est marquée. Ainsi, le XIXe siècle espagnol (ère du « capitalisme bourgeois ») ne commence qu'en 1834. Deux volumes seront spécifiquement consacrés à l'*Espagne musulmane* (III) et à l'*Amérique hispanique* (VI).

Le volume I propose une brillante synthèse de la préhistoire ibérique : son étude, longtemps négligée, est aujourd'hui en plein devenir, et l'auteur ne manque pas d'en souligner les points encore obscurs et les acquis provisoires. Les civilisations préromaines, les phénomènes complexes des colonisations successives et de la romanisation sont étudiés avec une aisance érudite.

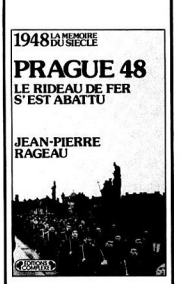
La période traitée par le volume IV (XIe-XVe siècles) est celle où se manifestent de façon aiguë les contradictions permanentes de l'Espagne médiévale et moderne : celle entre l'extrême diversité des peuples hispaniques et les tendances unificatrices et centralisatrices ; le conflit triangulaire entre la monarchie, la haute noblesse et les villes. L'accent a été mis sur la diversité puisque trois auteurs étudient séparément les royaumes de Castille-Léon, d'Aragon-Catalogne, et de Navarre, ce qui permet d'exposer la distance qui sépare le féodalisme castillan de l'aragonais (ce dernier n'excluant pas la présence d'une importante bourgeoisie urbaine).

Le volume X, consacré à la période franquiste, était le plus problématique de tous, comme l'indique Tuñón de Lara qui avoue avoir hésité à l'inclure dans l'ensemble. La première partie dresse un bilan bien construit et sans complaisance de la gestion franquiste de l'économie. Les parties II et III, qui ont été rédigées par Tuñón lui-même, présentent certaines faiblesses qu'on peut attribuer au manque de recul historique et pourquoi pas, affectif. En adoptant une division chronologique poussée à l'extrême, l'auteur est conduit à de multiples et gênantes répétitions, sans aboutir, malgré des aperçus brillants, à l'indispensable synthèse sur la nature du régime franquiste, sur les forces réelles de l'opposition, l'Église, etc. Pourtant la troisième partie, « Culture et idéologie », montre non sans finesse, sous l'hypocrite rigidité de l'idéologie officielle, l'évolution de l'opposition intellectuelle, des mentalités et de la vie quotidienne. Mais quelles raisons ont bien pu justifier l'absence de tout portrait de l'homme qui pendant trente-cinq ans a tenu les Espagnols sous la mitre et l'épée ?

Cette œuvre didactique offre des cartes et des tableaux fort utiles, des chronologies en fin de volume, des bibliographies récentes, des index (auxquels on peut reprocher leur thématique trop limitée qui laisse de côté tout le vocabulaire des institutions). En dépit de faiblesses de détail, bien compréhensibles dans une entreprise de cette ampleur, les dix volumes de l'*Historia de España*, lorsqu'ils seront tous publiés, fourniront aux hispanistes un remarquable outil de travail.

Histoire du parti communiste tchécoslovaque des origines à la prise du pouvoir,
par J. Rupnik, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1981, 288 p.
Prague 48. Le Rideau de fer s'est abattu,
par J.-P. Rageau, Bruxelles, Éd. Complexe
1981, 218 p., dif. PUF

Deux solides ouvrages qui éclairent d'un jour nouveau le drame tchécoslovaque. J. Rupnik montre dans son étude de référence que tout s'est joué en 1929, avec la « bolchevisation du Parti » et l'accession au pouvoir des gottwaldiens. C'est alors que l'appartenance du PCT au mouvement communiste international est définitivement jugée plus importante



EDITIONS COMPLEXE
Diffusion PUF

« XIX^e siècle » : le nouveau Funcken.

Liliane et Fred Funcken font revivre, avec une précision et une minutie exemplaires, les uniformes et les armes du XIX^e siècle à travers la France, la Grande Bretagne et l'Allemagne (1814-1850). Ils passent en revue l'infanterie, le génie et l'artillerie, dans un formidable déploiement de de couleurs teintées de romantisme. Ce recueil s'ajoute à une collection déjà importante, qui représente une véritable documentation sur « les uniformes et les armes » de tous les temps.

casterman

alliance

Le monde islamique

L'histoire

a publié

Le pèlerinage à La Mecque
par M. Chodkiewicz, n° 16

Babur Chah, fondateur de l'empire des Indes
par J.-P. Roux, n° 4

Le voyage d'Anselme Adorno en Orient
par J. Heers, n° 31

Fatehpur Sikri, la "Ville des victoires"
par R. et R. Isar, n° 24

La Peste noire en terre d'Islam
par J.-N. Biraben, n° 11

Le calife an-Nacir et l'unité de l'Islam
par A. Miquel, n° 12

Les janissaires
par V. Monteil, n° 8

Zanzibar, terre d'esclaves
par S. Picon, n° 29

La révolte des cipayes
par J. Pouchepadass, n° 27

René Caillié et les chemins de Tombouctou
par B. Nantet, n° 26

La prise d'Alger
par P. Michelbach, n° 25

Lyautey l'Africain
par D. Rivet, n° 29

Les Frères musulmans
par R.-P. Mitchell et G. Kepel, n° 26

Voir bon de commande page 114

que son insertion dans le système politique tchécoslovaque. Que sur une tradition démocratique nationale se greffe une pensée — en attendant l'expérience d'après-guerre — totalitaire. Que s'établit enfin un rapport à l'État national qui n'a qu'un seul et même but : substituer à l'État-nation, le Parti-État. Substitution qui explique aussi bien le soutien à l'autonomie des nationalités dans les années vingt, que l'hyper-centralisme de 1945 au profit de Prague et aux dépens de Bratislava. Beaucoup de ceux qui, à un moment ou à un autre, se seront opposés au Parti, sur l'un de ces trois points, seront victimes des procès des années cinquante.

Aujourd'hui encore, cette dualité d'un communisme totalitaire greffé sur une culture politique démocratique explique qu'il ait finalement fallu que les chars viennent à la rescousse d'une impossible normalisation d'un « printemps » démocratique. Cette dualité avait un temps fait la force du PCT. J.-P. Rageau le rappelle dans sa minutieuse étude : de 1945 à 1948, le PCT conduisit une expérience de parlementarisme et de planification autoritaire, profitant largement du « complexe de Munich » dans l'opinion. Les démocraties occidentales ayant lâchement abandonné Prague en 1938, seule l'alliance avec Moscou en 1945, aux yeux des Tchèques, pouvait défendre le pays contre une renaissance de l'Allemagne.

Mais les libéraux commirent l'erreur de l'oublier et apparurent dans l'opinion, guidée par l'appareil de propagande du Parti, comme des « diviseurs » et des obstacles aux réformes radicales qui semblaient devoir éviter une nouvelle crise de 1929, porteuse d'un nouveau Munich. Il y eut bien, démontre Rageau, un authentique mouvement populaire lors du coup de Prague, porteur de nouvelles réformes, dont le PCT se servit d'abord, endigua ensuite, mit au pas enfin. Que ce même peuple fut la première victime de la dictature du Parti est une autre histoire. Celle qu'écrivent aujourd'hui encore les procès sans fin et sans nom...

LE FIL DE L'HISTOIRE

ANTIQUITÉ MOYEN AGE

• **Mythe, Mémoire, Histoire,** par M.F. Finley, Paris, Flammarion, 1981, 270 p.

Un recueil de divers essais dont le titre ne doit pas laisser croire à l'éclectisme. Dans ces réflexions sur l'esclavage, la naissance de l'histoire, Socrate ou la liberté du citoyen dans la cité grecque, une question sous-jacente prédomine : comment restituer l'*altérité* du monde antique pour le comprendre et pour éviter que son usage en référence ne soit un abus d'un passé révolu ? En d'autres termes, peut-on parler de progrès dans notre connaissance du passé ? La réponse est dans ce livre. Elle réveillera — souhaitons-le — ceux qu'a déjà gagnés le sommeil dogmatique.

• **Charles VII, Louis XI et la minorité de Charles VIII,** par C. Petit-Dutaillis, Paris, Tallandier, 1981, 490 p.

• **Le Moyen Age,** par J. Michelet, Paris, Laffont, 1981, 1 098 p.

Deux rééditions qui devraient enrichir notre réflexion sur l'historien et sa manière d'écrire l'histoire selon les préoccupations de son époque. Le Petit-Dutaillis, volume de l'histoire de France de Lavisse où l'on retrouve tous les faits, est un exemple achevé de l'idéologie républicaine (sur la Pucelle, Louis XI, l'État et la construction de la nation). Avec Michelet, on passe incontestablement à l'étage supérieur : le style, l'épopée, le souci, sinon du vrai du moins des hommes « maîtres des pierres vives »... Un Moyen Age romantique, mais dont J. Le Goff a déjà dit ailleurs combien, aujourd'hui encore, il devrait compter *(Pour un autre Moyen Âge,* Gallimard).

• **Poèmes héroïques vieil anglais,** par A. Crépin, Paris, UGE / 10-18, 1981, 192 p.

Voici le *Béowulf* enfin accessible en français dans une édition de poche. Plus anciens que la *Chanson de Roland* ou les *Nibelungen,* ces 3 182 vers traduits vers l'an mil en vieil anglais nous replongent dans le monde anglo-saxon du VI[e] siècle. L'introduction est bien courte pour amener ce si riche et si énigmatique poème : les fragments qui le suivent demanderaient d'autant plus d'explications. Mais l'ensemble se lit avec intérêt.

• **Rural England, 1066-1348,** par H.E. Hallam, Londres, Fontana, 1981, 280 p.

Deux qualités rares en Angleterre dans ce bon petit manuel : une perspective historiographique, centrée sur la thèse malthusienne de Postan, mais éclairée par la curiosité de l'ethnologue ; et surtout une approche régionale qui nous éloigne enfin des manoirs de l'évêque de Winchester...

• **Moyen Âge et colportage. Robert le Diable et autres récits,** par L. Andriès, Paris, Stock, 1981, 240 p.

Choix de récits provenant du Moyen Age et colportés par la « Bibliothèque bleue » et ses successifs remaniements ou rééditions. Passionnant pour voir le devenir d'un roman du XIII[e] siècle *(Robert le Diable)* auprès d'un public populaire jusqu'au XIX[e] siècle. Et la Griselidis qui inspira Massenet comme Pelléas féconda Debussy.

XVI[e]-XIX[e] SIÈCLE

• **Église, culture et société. Essais sur Réforme et Contre-Réforme, 1517-1620,** par P. Chaunu, Paris, CDU-SEDES, 1981, 544 p.

Vingt-cinq leçons d'agrégation sur les Réformes protestante et catholique, où l'on retrouve les grands thèmes du *Temps des Réformes* (Fayard, 1975). Avec, en plus, l'ambition de fonder une anthropologie du fait religieux chrétien : « On ne peut séparer le christianisme de la culture puisqu'il est communication par la mémoire, l'histoire et la culture, avec, en arrière de notre mémoire, ce point de l'espace et du temps qui contient l'histoire dont le déroulement dans le temps propose son sens à l'espace et au temps. »

HISTOIRE MONDIALE DE L'EDUCATION

publiée sous la direction de Gaston Mialaret, Jean Vial et divers auteurs.

Tome 1 : Des origines à 1515,

Tome 2 : De 1515 à 1815,

Tome 3 : De 1815 à 1945,

Tome 4 : De 1945 à nos jours.

PUF.

les éditions d'organisation

LA CHRONOTHÈQUE

Tables historiques de poche

Une série d'aide mémoire offrant un panorama chronologique des événements marquants d'une période dans les domaines politique, économique, social, artistique, littéraire et scientifique, en France et dans le monde. Chaque table comporte : les mots clés d'une période et leur définition ; ce qu'il faut en retenir et ses particularités.
Seule la chronothèque offre une telle richesse d'informations en si peu de pages.

LISTE DES CHRONOTHÈQUES DISPONIBLES

N°	Titre et Auteur	Dates
1	**L'Egypte et le monde biblique** *Georges GOYON*	(– 5500 à – 306)
2	**La Grèce antique** *Pascal PETEL*	(– 2700 à – 338)
3	**Le monde Romain** *Jean-Claude BLANCHET*	(– 753 à + 476)
4	**Le Haut Moyen-Age** *Paul SICOULY*	(476 - 987)
5	**Capétiens et Croisades** *Pierre MONTSEC*	(987 - 1328)
6	**Valois et Guerre de Cent Ans** *Pierre MONTSEC*	(1328 - 1492)
7	**La Renaissance** *Michelle COMMEIGNES*	(1492 - 1610)
8	**Le XVII^e siècle** *Mireille DI MARTINO*	(1610 - 1715)
9	**Le XVIII^e siècle** *Jean-Loup FAYET*	(1715 - 1789)
10	**La Révolution Française** *Béatrice GALIEVSKY*	(1789 - 1799)
11	**Le Consulat et l'Empire** *Jean-Loup FAYET*	(1799 - 1815)
12	**De la Restauration à la fin du Second Empire** *Béatrice GALIEVSKY*	(1815 - 1870)
13	**La III^e République** - 1^re période *Michel VOREPPE*	(1870 - 1914)
14	**La III^e République** - 2^e période *Michel VOREPPE*	(1914 - 1940)
15	**La Seconde Guerre Mondiale** *Michel ROCHE*	(1939 - 1945)

LA CHRONOTHÈQUE :

Une seconde mémoire pour tous ceux qui s'intéressent à l'Histoire.

Chaque mémento
16 pages au format
poche 12,5 × 19,5 cm

14 F

EN VENTE AUX EDITIONS D'ORGANISATION
5 rue Rousselet 75007 Paris - Tél. 567.18.40

• **Facets of Taoism. Essays in Chinese Religion,** ed. H. Welch and A. Seidel, New Haven et Londres, Yale University Press, 1979, 302 p.

Les rapports du taoisme « orthodoxe » avec les cultes populaires liés à des sanctuaires locaux, à l'occasion des grandes rébellions des II^e et IV^e siècles, dont les initiateurs ont été des sorciers ou mediums, fondateurs de sectes entraînant les populations rurales de secteurs déterminés. Au V^e siècle, c'est le taoisme orthodoxe qui devient, à la faveur de l'adhésion d'un souverain de la dynastie Wei, religion d'État. Les taoistes cessent alors d'être suspects d'animer les révoltes.

• **Une femme d'affaires au XVIII^e siècle,** par S. Chassagne, Toulouse, Privat, 1981, 160 p.

• **Une famille nombreuse au XVIII^e siècle,** par M. Gresset, Toulouse, Privat, 1981, 182 p.

Il n'y a pas de document historique plus riche et plus évocateur que les sources narratives, mémoires, journaux intimes, correspondances, livres de raison. Serge Chassagne présente une cinquantaine de lettres de Mme de Maraise à Oberkampf, groupées surtout de 1773 à 1786. Ses lettres nous montrent une femme d'action à l'âge des « Lumières », attentive aux cours du marché, un peu bas-bleu, si l'on en juge par l'abondance très curieuse de ses conseils sur l'éducation des enfants et la santé de ses proches. Maurice Gresset a édité ici le livre de raison d'un notaire bisontin, nommé Barbier, dont les notes s'échelonnent de 1762 à 1776. Le journal de ce fâcheux est riche de détails sur le train d'une maison, le coût de la vie, le travail des vignes et la médiocrité d'un petit praticien.

• **Campagne 1793-1837 de F. Vigo-Roussillon, grenadier de l'Empire,** Paris, France-Empire, 1981, 323 p.

Le journal d'un engagé volontaire de 1793 qui termina lieutenant-colonel en 1813 et qui nous fait partager la vie quotidienne des soldats de l'armée d'Italie en 1795-1797 puis en Égypte, en Allemagne, en Pologne et enfin en Espagne. Mélange pittoresque de détails concrets sur les campagnes et les batailles décrites, d'appréciations sur les lieux, les actions et les gens, et de renseignements utiles pour la connaissance de l'époque.

• **Napoléon, Lettres d'amour à Joséphine,** Paris, Fayard, 1981, 461 p.

Les 296 lettres conservées envoyées par Napoléon à Joséphine de 1795 à 1814, pour la première fois publiées dans leur intégralité et avec l'appareil critique et historique nécessaire. On peut s'intéresser à la vie amoureuse de l'Empereur, mais cette édition permet plutôt de mieux connaître le difficile rapport entre l'homme public et l'homme privé, de mieux cerner le caractère de Napoléon, ses talents en orthographe, ses idées sur les femmes. Il n'y a pas de grande et de petite histoire, il n'y a qu'une réalité saisie sous des aspects différents.

• **Alexis de Tocqueville, un monarchiste indépendant,** par X. de la Fournière, Paris, Librairie académique Perrin, 1981, 280 p.

M. de la Fournière nous montre un Tocqueville sensible, voire aventureux dans les lettres à Kergorlay, son ami d'enfance. Il cite de belles pages des *Carnets de voyage* sur l'Amérique, la Sicile, l'Angleterre ou l'Algérie et évoque ensuite l'activité politique du député et du ministre condamné à mettre en œuvre une politique qui n'est pas la sienne, puis la retraite assombrie par la maladie.

On peut toutefois regretter que l'auteur n'ait pas eu accès aux nombreux documents inédits qui permettraient de saisir l'unité entre l'activité politique et les grandes œuvres dont les thèmes ne sont guère évoqués que par quelques allusions à la vie politique récente.

XX^e SIÈCLE

• **Journal de guerre d'un ouvrier creusotin,** Avallon, Civry, 1980, 155 p.

• **Poilus savoyards (1913-1918),** C. Jacquiry et J.-F. Louie, 3, av. de Lyon, Chambéry, 1980, 247 p.

Plus la guerre de 1914 s'éloigne dans le temps, plus

elle semble fasciner. Peut-être parce qu'on sent davantage combien elle a été un moment de rupture dans l'histoire du monde.

Le journal de guerre d'un ouvrier creusotin, écrit après coup, est le récit d'un jeune soldat mobilisé en 1917 et qui fit campagne pendant les dernières batailles de l'année 1918. On ne sait pas grand-chose de l'auteur, mais c'est un récit à la fois naïf et profond, ni noir ni rose, au style coloré.

Le deuxième ouvrage est différent: c'est «simplement» la publication de 320 lettres échangées par les membres d'une humble famille de paysans savoyards pendant la guerre, essentiellement entre un des fils qui ne quitta guère le front pendant toute la guerre et sa famille restée au village. Impossible d'évoquer en quelques mots la richesse de cette correspondance. Disons qu'il n'y a guère d'ouvrages qui aient su rendre à ce point l'effroyable longueur de cette guerre vécue quotidiennement, pour les uns l'attente journalière de la mort même si on fait face crânement, pour les autres l'angoisse poignante de l'arrivée des lettres.

Autre trait que l'on commence à bien connaître: ces paysans devenus soldats ne quittent guère leurs fermes par la pensée, se passionnant pour les travaux auxquels ils ne peuvent participer, donnant leurs conseils.

• **Un diplomate belge au service de son pays (1915-1917)**, par E. Beyens, Bruxelles, Centre Guillaume-Jacquemins, 1981, 278 p.

Le baron Eugène Beyens était ambassadeur de Belgique en Allemagne quand la guerre de 1914 éclata. Il fut ministre des Affaires étrangères du gouvernement belge installé au Havre de 1915 à 1917. C'est à l'évocation de cette période que son fils a consacré cet ouvrage. A défaut d'une activité considérable, les responsables belges avaient à débattre de ce que serait la position internationale de la Belgique après la guerre. La défense de l'indépendance belge, combinée à celle de sa sécurité, n'était pas une chose simple à définir, d'autant qu'il fallait en même temps repousser les tentations de ceux qui voulaient profiter de la guerre pour assouvir les revendications territoriales belges aux dépens des... Pays-Bas!

• **Histoire de l'Armée Rouge, La Révolution et la guerre civile, 1917-1924**, par D. Verner, Paris, Plon, 302 p.

Une des premières histoires en langue française de l'Armée Rouge depuis longtemps. A regarder de près: l'information est sûre, le propos clair, les sources maîtrisées, — même si la perception de l'ensemble du phénomène révolutionnaire dépend trop unilatéralement des seules analyses d'A. Besançon et ignore les vues renouvelées d'un M. Ferro. Le ton toutefois surprendra par ce qu'il laisse deviner des conceptions de l'auteur: de ce qu'à l'issue de la guerre civile seuls demeurent sur le terrain les bolcheviks (pour des raisons par ailleurs pertinemment saisies), doit-on conclure à l'aptitude à survivre du lénino-stalinisme, «remarquable exemple du darwinisme social»?...

• **Le retour du Père et autres récits**, Paris, Belfond, 1981, 284 p. (trad. H. Denès).

Ces onze récits publiés souvent clandestinement lors du «Printemps de Pékin» en 1978-1979 par de jeunes Chinois ayant vécu la contre-«révolution culturelle» et dont certains sont aujourd'hui en prison, n'ont peut-être pas toujours la force des mots des inoubliables nouvelles de Chen Jo-Hsi (*Le Préfet Yin et autres histoires de la Révolution culturelle*, Denoël, 1980), mais ils en ont la force des choses vécues: archaïsme, corruption de la classe dirigeante, gâchis de générations entières de jeunes n'ayant aujourd'hui le choix qu'entre le chômage, la délinquance ou la soumission à un régime totalitaire déconsidéré. Des crimes inscrits, comme le dit la dernière et peut-être la plus belle des nouvelles, «dans les véritables archives de la société —, le cœur des victimes, un registre que personne ne pourra jamais détruire».

• **Bernanos**, par M. Estève, Hachette, 1981, 328 p.

Michel Estève, un des

Gutenberg Reprints

(livres rares en fac similé / tirage très limité)

UNE COLLECTION D'OUVRAGES HISTORIQUES ESSENTIELS

DE LA DÉMONOMANIE DES SORCIERS

par I. Bodin, Angevin. A Paris, M. D. LXXXVII.

576 p. - 155 × 225
broché - 320 F

La « Démonomanie des sorciers », paru en 1580, connaît un rapide succès. Malgré une dizaine d'éditions, entre 1580 et 1604, l'ouvrage reste rare. Il se divise en quatre livres. Dans le livre I, l'auteur définit le sorcier, les esprits bons et mauvais, leur commerce avec les humains, la divination et la prédiction. Dans le livre II, Bodin recherche ce qu'est la magie en étudiant les évocations, les pactes, le sabbat, l'extase, la lycanthropie ; le livre II traite des maux que peut créer le sorcier et le livre III des moyens de les prévenir. Le juriste s'occupe, dans le livre IV, de la manière de poursuivre les sorciers et de les reconnaître.

LES PLUS SECRETS MYSTÈRES DES HAUTS GRADES DE LA MAÇONNERIE DÉVOILÉS OU LE VRAI ROSE-CROIX *traduit de l'anglais ; suivi du NOACHITE traduit de l'allemand.*

Bérage, 1774.
Préface de P. Bunout.

Ce texte constitue sans doute la première divulgation importante concernant les rituels entourant les hauts grades de la Franc-maçonnerie. Parue pour la première fois en 1766, cette publication, au succès considérable, attribuée à Bérage, présente un système de sept grades supérieurs qui survivent toujours dans la nomenclature des grades du rite Écossais Ancien. Nous avons donc affaire à un document essentiel de la Franc-maçonnerie.

208 p. - 120 × 180
broché - 150 F

ÉCRIVEZ-NOUS POUR RECEVOIR
NOS CATALOGUES DÉTAILLÉS
(Histoire - Ésotérisme - Sociétés secrètes - Arts et techniques)

Adressez vos commandes à **GUTENBERG REPRINTS**, 216, boulevard Saint-Germain, 75007 PARIS, en libellant votre chèque (augmenté de 18 F de frais de port) à l'ordre de N.O.E.

Centre d'études
de géographie tropicale
Bordeaux

LE COMMERCE DU CAFE EN HAITI

Habitants, spéculateurs et exportateurs

C.A. Girault

● le café et le commerce mondial situent Haïti dans un contexte de dépendance interne et externe ● la macro-économie actuelle du café et le corps social haïtien dont l'auteur dégage le maillon essentiel : les spéculateurs ● la taxation des paysans et les pratiques usuraires, cause de la désagrégation de l'espace haïtien.

21 x 30 / 296 p. / dos collé
42 tabl. / 21 fig. / 13 planches
ISBN 2-222-02813-2 **140 F**

L'ANNEE 1768 A TRAVERS LA PRESSE TRAITEE PAR ORDINATEUR

J. Varboot et P. Jansen

● interrogation de douze périodiques de l'année 1768 et traitement par ordinateur des résultats de leur dépouillement ● constitution de « Listings » relatifs aux auteurs, aux œuvres et aux thèmes ● introduction et principes de la méthode.

16 x 24 / 260 p. / broché
16 fig. / 3 tabl.
ISBN 2-222-02910-4 **47 F**

Documentation gratuite sur demande

Librairie des Editions du CNRS
15 quai Anatole-France 75700 Paris

meilleurs connaisseurs de Georges Bernanos, dirige la publication des œuvres de celui-ci dans la Bibliothèque de la Pléïade (à ce sujet, regrettons qu'après un premier volume des *Essais et écrits de combat*, on attende toujours la suite dix ans plus tard !). Il nous offre aujourd'hui une étude globale sur le grand écrivain catholique, « romancier visionnaire » et « monarchiste révolutionnaire ».

ETHNOLOGIE, HISTOIRE RÉGIONALE

● **Le rameau d'Or. Le roi magicien dans la société primitive. Tabou et les périls de l'âme**, par J.-G. Frazer, Paris, Laffont, 1981, 1004 p.

Qui n'a pas lu cette grande œuvre de l'ethnologie du début du siècle ? Freud, Mauss, Malinowski, Lévi-Strauss, tous ont puisé ou critiqué (mais après l'avoir lu) cette « encyclopédie des faits religieux » compilés par un victorien docte et convaincu que l'humanité évoluait sur le modèle de la civilisation blanche, de la magie à la religion puis à la science. M. Nizard et N. Belmont nous restituent en introduction la place de ce classique de l'analyse des mythes heureusement réédité dans son intégralité. A nous, ensuite, de voler de nos propres ailes et de découvrir des belles histoires troublantes... puisqu'elles parlent aussi de nous.

● **L'expérience soviétique et le problème national dans le monde 1920-1938**, Paris, Publications des Langues orientales (2, rue de Lille, 75007), 1981, 2 vol., 642 p. et 468 p.

La Révolution russe et les nationalités : en URSS d'abord ; comme modèle dans le monde ensuite (d'Arménie et d'Algérie au Vietnam en passant par la Mongolie ou les Balkans). Des actes d'un colloque de 1978 qui ne sont pas seulement riches par la multiplicité des points de vue, mais aussi par leur diversité, les échanges et débats réellement *critiques* auxquels ils ont donné lieu.

● **Le musée des Plans reliefs, Hôtel National des Invalides**, par C. Brisac, Éd. Pygmalion, Paris, 1981, 94 p.

Enfin un ouvrage récent et accessible sur cette merveilleuse collection, si unique que les Allemands en méditèrent le transfert à Berlin pendant l'Occupation, et si méconnue qu'y amener des étudiants ou des élèves suscitait, encore récemment, la stupéfaction et l'incrédulité. Et pourtant ! ces 79 maquettes réalisées avec le plus grand soin, de ces villes et de leur plat pays avant la révolution industrielle, les destructions des guerres et les saccages du paysage par les architectes des années 1950 sont irremplaçables pour l'histoire des villes et des campagnes, non seulement du XVII[e] siècle à la fin du XIX[e] siècle mais également du Moyen Age et des débuts des Temps modernes. A quand une édition complète et en couleurs ?

● **La reliure en France**, par Y. Devaux, Paris, Éd. Pygmalion, 1980, 96 p.

L'étude des reliures n'est pas seulement une histoire de l'artisanat des matériaux (or, cuir, papier), des styles, des symboles, des livres et des grands collectionneurs. Elle est également créatrice d'histoire, source d'histoire par tout le contexte artistique, économique et intellectuel qu'elle suppose ou permet de restituer. Ce livre ne répond que partiellement à ces exigences, mais il a le mérite de bien classer et présenter les problèmes spécifiques de la reliure : bien court sur le Moyen Age, un peu perdu dans les détails pour la suite, il donne cependant des matériaux pour une étude de ce champ plus étendue.

● **A travers l'Asie Mineure**, par L. Robert, Paris, de Boccard, 1980, 458 p.

Un gros livre, nourri de l'érudition la plus rare, celle de l'épigraphiste, lecteur de pierres inscrites. Paysages, économie ancienne et moderne, préparation du torchis ou des galettes en bouse de vache pour le chauffage : une vie millénaire continue devant nous, illustrée par des documents peu communs, et rend intelligibles les stèles, les scènes frappées sur les monnaies, les récits historiques ou les poèmes. La méthode de l'auteur — éclairer les faits en les replaçant dans des séries —, le réseau serré des justifications de tout ordre qui accompagnent chaque étape, demanderont parfois au lecteur des efforts largement récompensés.

● **L'État du monde 1981. Annuaire économique et géopolitique mondial**, Paris, Maspero, 1981, 496 p.

L'État du monde selon les grandes questions stratégiques, la chronologie de l'année passée, l'analyse des faits et chiffres (selon une multiplicité d'indicateurs démographiques, culturels, militaires, économiques et commerciaux) des 33 plus grands États et des 34 ensembles géopolitiques du monde. Enfin, les grands événements scientifiques, religieux, technologiques ou diplomatiques de l'année, avec les portraits de leurs principaux acteurs. Une suggestion pour les éditions à venir de cet atlas sans pareil : une recension particulière des violations des droits de l'homme. La diversité générale du ton fait que les atteintes à ces droits sont signalées en URSS, Argentine ou Afghanistan mais nullement dans l'article d'Y. Lacoste, d'une surprenante complaisance, sur le Vietnam...

● **Histoire de la Légion étrangère (1831-1981)**, par G. Blond, Paris, Plon, 1981, 383 p.

Le 10 mars 1831, Louis-Philippe signe l'acte de naissance de la Légion étrangère. Dès lors, et pendant cent cinquante ans, l'histoire de la Légion épousera étroitement les temps forts de notre histoire nationale, depuis le baptême du feu en Algérie au début de la monarchie de Juillet jusqu'à l'intervention du 2[e] REP à Kolwesi au printemps 1978. A ceux pour lesquels le 30 avril 1863 évoque immédiatement Camerone qui frissonnent (d'aise) en entendant *Tiens, voilà du boudin !* et se passionnent pour les « corps d'élite », le livre de Georges Blond procurera de grandes joies. Les autres pourront seulement noter l'ampleur de la documentation, la minutie et le talent de certaines reconstitutions (notamment le combat de Camerone).

LIVRES DU MOIS

PRÉHISTOIRE MOYEN AGE

☐ P. Aubé, *Baudouin IV de Jérusalem. Le roi lépreux*, Paris, Tallandier, 506 p.

☐ E. Bellecour, *Nostradamus trahi*, Paris, Laffont, 288 p.

☐ A. Berthier, *La Numidie. Rome et le Maghreb*, Paris, Picard, 224 p.

☐ E. Bréhier, *Histoire de la philosophie. Antiquité et Moyen Age*, Paris, PUF, rééd. 702 p.

☐ M. Grant, J. Hazel, *Dictionnaire de la mythologie*, Paris, Marabout, 384 p.

☐ G. Ifrah, *Histoire universelle des chiffres*, Paris, Seghers, 568 p.

☐ E.H. Kantorowicz, *The King's two Bodies. Study in Medieval Political Theology*, Princeton, Princeton University Press, rééd. 568 p.

☐ H. Le Boterf, *Nominoë et l'époque des rois bretons*, Paris, France Empire, 222 p.

XVI^e^-XIX^e^ SIÈCLE

☐ F. Carlier, *La prostitution antiphysique*, précédé de: Ambroise Tardieu, *La pédérastie*, Paris, Le Sycomore, 250 p.

☐ M. Carmona, *Marie de Médicis*, Paris, Fayard, 636 p.

☐ P. Chevalier, *La séparation de l'Église et de l'école. Jules Ferry et Léon XIII*, Paris, Fayard, 486 p.

☐ J.-C. Chesnais, *Histoire de la violence*, Paris, Laffont, 436 p.

☐ *1848: les utopismes sociaux*, Paris, SEDES-CDU, 290 p.

☐ R. Drinnon, *Facing West. The Metaphysics of Indian-Hating and Empire-Building*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 572 p.

☐ F. Eggan, *The American Indian*, Cambridge, Cambridge University Press, 194 p.

☐ R. Price, *An Economic History of Modern France, 1730-1914*, Londres, MacMillan Press, 252 p.

☐ J. Godechot, *The Counter-Revolution. Doctrine and Action, 1789-1804*, Princeton University Press, 406 p.

☐ R. Lockyer, *Buckingham. The Life and Political Career of George Villiers, First Duke of Buckingham, 1592-1628*, Londres - New York, Longman, 506 p.

☐ J. Lynch, *Spain under the Habsbourg*. Vol. I *Empire and Absolutism, 1516-1598*. Vol. II *Spain and America, 1598-1700*, Oxford, Basil Blackwell, 400 et 328 p.

☐ A. Manfred, *Napoléon Bonaparte*, Moscou, Éd. du Progrès, 660 p.

☐ R. Monnier, *Le Faubourg Saint-Antoine (1789-1815)*, Paris, Société des Études robespierristes, 368 p.

☐ M. Rheims, *Les collectionneurs. De la curiosité, de la beauté, du goût, de la mode et de la spéculation*, Paris, Ramsay, 458 p.

☐ D. Roche, *Le Peuple de Paris. Essai sur la culture populaire au XVIII^e^ siècle*, Paris, Aubier-Montaigne, 288 p.

☐ E. Verougstrate, *Les sources de la Trinité, de fils de Dieu à Dieu le fils. Les trois siècles qui ont fait le dogme*, Paris, Éd. Universitaires, 112 p.

XX^e^ SIÈCLE

☐ H. Arendt, *La vie de l'esprit*. T. I *La pensée*, Paris, PUF, 244 p.

☐ R. Aron, *Fragments d'une vie*, Paris, Plon, 250 p.

☐ Y. Ballu, *L'épopée du ski*, Paris, Arthaud, 214 p.

☐ J. Berger, J. Mohr, *Une autre façon de raconter*, Paris, Maspero, 300 p.

☐ C. Bertho, *Télégraphes et téléphones, de Valmy au microprocesseur*, Paris, Le Livre de poche, 540 p.

☐ C.A. Diop, *Civilisation ou barbarie*, Paris, Présence Africaine, 526 p.

☐ M. Genevoix, *Marcheloup*, Paris, Plon, 560 p.

ÉTUDES AUGUSTINIENNES
3, rue de l'Abbaye, 75006 Paris

Jacques Fontaine:
Naissance de la poésie dans l'Occident chrétien (III^e^-VI^e^ siècles). 304 p.

Pierre Hadot:
Exercices spirituels et philosophie antique. 180 p.

(Colloque). Hagiographie. Cultures et sociétés (IV^e^-XII^e^ siècles). 600 p.

Françoise Thelamon:
Païens et chrétiens au IV^e^ siècle. L'apport de l'« Histoire ecclésiastique » de Rufin d'Aquilée. 535 p.

André Vernet:
Études médiévales. 700 p.

PILATE ET LE GOUVERNEMENT DE LA JUDÉE

par
le professeur J.-P. Lémonon

Un volume 16 × 24,5
314 pages

Prix en nos magasins : 240 francs

ÉDITIONS GABALDA
90, rue Bonaparte, 75006 Paris

☐ D. Koenker, *Moscow Workers and the 1917 Revolution*, Princeton, Princeton University Press, 420 p.

☐ D. Irving, *La guerre entre les généraux*, Paris, Belfond, 394 p.

☐ J. Marseille, *Une famille d'ouvriers de 1770 à nos jours*, Paris, Hachette, 232 p.

☐ A. Mathieu, *Valaï!... 3 septembre 1985: l'Armée rouge déferle sur l'Europe*, Paris, Lettres du monde, 142, rue du Faubourg-Saint-Antoine, 150 p.

☐ N. Matossian, *Iannis Xenakis*, Paris, Fayard, Fondation SACEM, 326 p.

☐ M. Moorcock, *Byzance 1917*, Paris, J.-C. Lattès, 452 p.

☐ C. Palloix, C. Zarifian, *De la socialisation*, Paris, Maspero, 192 p.

☐ G.-M. Proux, *La Traversée, 1941*, chez l'auteur, Bridiers par 23300 La Souterraine, 134 p.

☐ J.-P. Ravier, *Les syndicats britanniques sous les gouvernements travaillistes, 1945-1970*, Lyon, Presses Universitaires, 278 p.

☐ «Tant qu'il y aura des arbres. Pratiques et politiques de nature, 1870-1960», numéro spécial de la revue *Recherches* n° 45, sept. 1981, 262 p.

☐ H. Thomas, *An Unfinished History of the World*, Londres-Sydney, Pan Books, 792 p.

☐ Tim, *Époque épique*, Paris, Albin Michel, 320 p.

☐ Vercors, *Cent ans d'histoire de France, I. Moi Aristide Briand. Essai d'autoportrait*, Paris, Plon, 334 p.

ETHNOLOGIE HISTOIRE RÉGIONALE

☐ Air Afrique, *Mali, Niger*, Paris, Hatier, Guides touristiques de l'Afrique, 156 p.

☐ Air Afrique, *Centrafrique, Congo, Gabon*, Paris, Hatier, Guides touristiques de l'Afrique, 144 p.

☐ Air Afrique, *Sénégal, Mauritanie*, Paris, Hatier, Guides touristiques de l'Afrique, 148 p.

☐ E. Olafson, Hellerstein, L.P. Hume, K.M. Offen, *Victorian Women*, Londres, The Harvester Press, 534 p.

☐ C. Peterson, *Peter the Great's Administrative and Judicial Reforms*, A.B. Nordiska Bokhandeln, 448 p.

☐ K.O. Kupperman, *Settling with the Indians*, Totowa, Rouwman and Littlefield, 224 p.

☐ J. Levreu, *Versailles ville royale*, Roanne, Éd. Horvath, 206 p.

☐ J.-C. Masanelli, *En Languedoc sous l'Ancien Régime. Gaujac à l'époque de Louis XIV*, Paris, librairie Clavreuil, 106 p.

☐ C.-L. Maire, *Les Possédés de Morzine 1857-1873*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 134 p.

☐ P. Maurice-Garçon, *Poissy historique et touristique*, Paris, Éd. Christian, 32 p.

☐ G. Raillard, *La Provence de Bosco*, Aix-en-Provence, Edisud, 100 p.

☐ C. Raynaud, F. Raynaud, *Évolution du mouvement gaulliste en Dordogne, 1958-1968* (chez l'auteur, «Garamantes», 24150 Lalinde), 88 p.

☐ M. Roquebert, *Les Cendres de la liberté*, Toulouse, Privat, 208 p.

☐ P. Salmon, *Histoire et critique*, Éd. de l'université de Bruxelles, 198 p.

☐ R.E. Schultes, A. Hofmann, *Les plantes des dieux*, Paris, Berger-Levrault, 192 p.

☐ J.M. Synge, *Les Iles Aran*, Paris, Arthaud, 182 p.

☐ M. Thébault, *La Légende de la Vendée, Niort (145-147, av. de Paris)*, Éd. du Terroir, 268 p.

☐ A. Toynbee, D. Ikeda, *Choisir la vie. Un dialogue*, Paris, Albin Michel, 410 p.

☐ G. Vergès, *Abbaye du soleil*, Toulouse, Privat, 142 p.

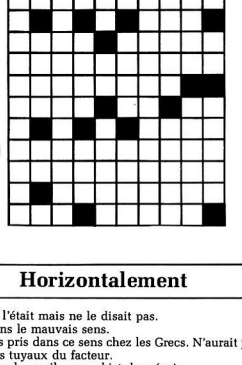
☐ F. Weyergans, *Macaire le Copte*, Paris, Gallimard, 158 p.

☐ M. Agulhon et M. Bodiguel, *Les associations au village*, Actes Sud, 13520 Le Paradou, 108 p.

☐ B. Mancet, *Le triangle des Landes*, Arthaud, 220 p.

PHILIPPE RUZÉ

Mots croisés



Horizontalement

I. Théocrite l'était mais ne le disait pas.
II. Sortie dans le mauvais sens.
III. N'est pas pris dans ce sens chez les Grecs. N'aurait jamais joué sans les tuyaux du facteur.
IV. Était pour les scribes un objet de mépris.
V. Celles d'Agrippa furent fatales à Cléopâtre.
VI. Coule ou décore. Trouvées dans le désert. Initiales : il n'était pas heureux dans l'avant-guerre.
VII. Ne se conçoit point sans cérémonie.
VIII. Certains lui doivent leur liberté.
IX. Alla un temps se faire voir chez les Grecs.
X. A fait sans le vouloir la célébrité de Vaucanson.
XI. On en a fait tout un plat pour une histoire d'héritage. Il faut le retourner pour y trouver Cerbère.

Verticalement

1. Tout noble qu'il était, on l'a fait lanterner.
2. Ses Cuèpes ne piquaient pas les Grecs. Se déroule en pleine révolution.
3. Question stratégie, c'était un béotien.
4. En état de manque. Bleu, ou blanc, ou rouge.
5. Forme le carré avec ses compagnons. Blanche ou noire, ça dépend des portées. Cloche.
6. Allait à l'église avant la révolution. Inversé : eut la primeur des sonorités beethoveniennes.
7. Pour le comprendre, il faut avoir connu l'Exode.
8. Est plus léger quand il est froid. User de bas en haut.
9. Fut cloué sur la Croix en même temps que Jésus. N'intéresse pas le pédiatre.
10. Pronom. Les Grecs lui trouvaient l'air froid.

Solution du n° 39

Horizontalement. I. Mégalopolis. II. Alène. Eton. III. Calame. A.T. (Arturo Toscanini). IV. Avitaminose. V. Démon. Pan. VI. E.M. (Emmanuel Mounier). Spahis. VII. Marivaudage. VIII. Il (ou Li). Trogne. IX. Sète. Aérée. X. Éperons. Sel.
Verticalement. 1. Macadamisé. 2. Élavé. Alep. 3. Gelimer. Te. 4. Anatomiser. 5. Leman. 6. E.M. (Étienne Marcel). Satan. 7. Pé. Impures. 8. O.T.A.N. Ador. 9. Lotophages. 10. In. Saignée. 11. Pensée.

L'histoire

revue mensuelle éditée
par la Société d'éditions scientifiques
57, rue de Seine, 75280 Paris Cedex 06

Téléphone :
Rédaction : 329.12.15

Documentation, réalisation
et relations extérieures : 354.32.84

Abonnement et comptabilité :
354.83.95

CCP Paris 20288-35 L

DIRECTEUR
Claude Cherki

CONSEILLER DE LA DIRECTION
Michel Winock

RÉDACTEUR EN CHEF
Stéphane Khémis

CHEF DE RUBRIQUE
Éric Vigne

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION
Hélène Maillard

COMITÉ DE RÉDACTION
Robert Delort
Jean-Noël Jeanneney
Philippe Joutard
Jean Lacouture
Catherine Perlès
Jean-Pierre Rioux

DOCUMENTATION
Sophie Marcus-Antier

RÉALISATION
Gérard Mazataud
Daniel Fouché

PUBLICITÉ
Simone Sicsic
tél. : 325.04.90

La rédaction de L'Histoire est responsable des titres, intertitres, textes de présentation, encadrés, notes, illustrations et légendes.
Les prix mentionnés pour les livres sont des prix approximatifs de vente en librairie.
La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du code pénal.
Commission paritaire n° 60634.

© 1981 Société d'éditions scientifiques

5 **Letter: Paris defends its children,** by Michelle Perrot

6 **The Basques: a Hundred Years of Fighting against Spain,** by Antonio Elorza

ETA puts very much in the news the Basque problem. Still, behind spectacular attentats, there remains a crucial interrogation: whence does originate this nationalism, perpetually oscillating between independance and self-government?

16 **The Gauls, our Sole Ancestors?** by Michel de Boüard

In view of the commendable case of Normandy where systematic campaigns of excavations are conducted, and as yet missing other evidence, it appears that the Gauls were not our sole ancestors.

26 **«Paix et Liberté»: the Fourth Republic against the French Communist Party,** by René Sommer

Well-known is the pro-communist Peace Movement. But who remembers «Paix et Liberté», founded in 1950 in order to fight «Moscow's propaganda»? Those were the times when a merciless war raged between Socialists and Communists.

36 **Westerners at the Sultan's Court,** by Anne-Marie Moulin et Pierre Chuvin

In the 18th century, Protestants and Jews driven away by an intolerant Europe took refuge with the Prince and became his councillors. The future of the Ottoman Empire was in their hands.

48 **A Rumor in Paris: Children Kidnappings in 1750,** by Jean Nicolas

The rumor was spreading: plain-clothes detectives were kidnapping street urchins. In the mid-18th century, children were mysteriously disappearing, and Parisians trembled. To protect their little ones, they were ready to take arms. But against whom?

58 Journey into Time
The Mauretanian Caravan Cities, by Bernard Nantet

Chinguetti, Ouadane, Tichit, Oualata... The splendid cities of the Mauretanian desert may well vanish, and with them historical vestiges of a past greatness.

68 Informations

72 Historical Miscellany

72 **When was Jesus born?** *by Jean-Paul Parisot*

75 **Middle Ages: Real estate speculation in Paris,** *by Simone Roux*

77 **Old France: they shared firewood...,** *by Andrée Corvol*

79 **Women's Rights: Victor Hugo as a «feminist»,** *by Jean Rabaut*

82 **Twenty millions dead! Spanish influenza took its toll,** *by Jean-Jacques Becker*

84 **Frontpaged war,** *an interview with Gérard Chaliand*

87 History of Gastronomy
Watering one's wine, *by Philippe Gillet*

90 An interview with Jacques Le Goff
«Did Saint Louis exist?»
Legends abound about this benign king! Currently preparing a biography of Saint Louis, Jacques Le Goff tells us who Saint Louis was in fact.

100 Books

Can one actually be a Protestant? *by Philippe Joutard*

H 40

carte d'abonnement

Je souscris un abonnement d'un an (11 numéros)
à **L'Histoire,** à servir à l'adresse suivante :

M
Mme
nom

profession

adresse n° voie nom de la voie

complément d'adresse

commune de résidence

code postal bureau distributeur

☐ Je règle aujourd'hui la somme de .....

☐ par chèque bancaire ci-joint
☐ par chèque postal (3 volets) ci-joint
☐ par mandat ci-joint

à l'ordre de **L'Histoire**

France: 160 F (ttc) (2 ans: 300 F)
Belgique: 1 480 FB (1 430 FB + 50 FB de port) (2 ans: 2 890 FB)
Autres pays: 190 FF (2 ans: 360 FF)

Pour expédition par avion: nous consulter.

A renvoyer sous enveloppe à
L'Histoire, 57, rue de Seine, 75280 Paris Cedex 06
Pour la Belgique :
Editions Soumillion, avenue Massenet 28, 1190 Bruxelles

H 40

bon de commande

NUMÉROS DÉJA PARUS (Tous les numéros sont disponibles, sauf les n° 1 et 17.)
Index des numéros parus: joindre 5 F en timbres.
Veuillez m'envoyer, franco de port, les numéros de **L'Histoire:**

N° .....

Prix de l'exemplaire:	France	Belgique	autres pays
du n° 1 au n° 34	15 F (ttc)	122 FB	18 FF
à partir du n° 35	18 F (ttc)	146 FB	21 FF
n° 36 « spécial la Mer »	20 F (ttc)	162 FB	24 FF

RELIURES:

Veuillez m'envoyer, franco de port, un écrin reliure **L'Histoire** pour les onze numéros de l'année au prix de 36,00 F (ttc) pour la France, 250 FB pour la Belgique, 45,00 F (ttc) pour les autres pays (envoi en recommandé).

Je règle aujourd'hui la somme de .....
par chèque postal (3 volets) ci-joint
par chèque bancaire ci-joint
par mandat ci-joint

M .....

adresse .....

ville ..... code postal .....

A renvoyer sous enveloppe à
L'Histoire, 57, rue de Seine, 75280 Paris Cedex 06
Pour la Belgique :
Editions Soumillion, avenue Massenet 28, 1190 Bruxelles

index des annonceurs

4/89	Armand Colin (ARL)
81	Arthaud (JMH)
109	Belfond
95/99	Berger Levrault
69	Bibliothèque des Arts (ARL)
106	Casterman (Alliance)
98	CDU-SEDES
86	Club Socialiste du Livre
104/105	Complexe
110	CNRS
73	Dervy (ARL)
108	Éditions d'Organisation
115	Éditions du Rocher (Regard Publicité)
111	Éditions Gabalda
102	Éditions Guy Le Prat
83	Éditions Ouvrières
71	Éditions Syros
111	Éditions Augustiniennes
101	Fayard
70	Gallimard (MBC)
103	Hautes Études en Sciences Sociales
2/45/46	L'Histoire
93/94/106	
88	Imprimerie Nationale
76	Librairie Pages d'histoire
78	Maloine
68	Payot (ARL)
100	Privat
47	Publitotal
107	PUF (Alice)
115	Seuil

ÉCRIN RELIURE 1981

Un écrin reliure recouvert de skivertex, pouvant contenir les onze numéros de **L'Histoire,** est disponible. Voir bulletin de commande ci-contre.

Tarif d'abonnement

France : 160 francs (ttc)

Etranger : 190 francs

Représentant en Belgique :

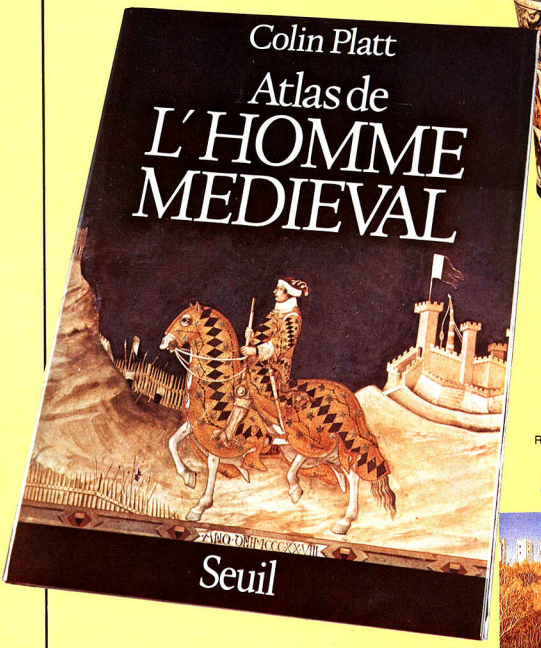
Editions Soumillion
Avenue Massenet 28
1190 - Bruxelles

Réclamations : prière de joindre la dernière étiquette-adresse

Changements d'adresse: joindre la dernière étiquette-adresse et 3,20 F en timbres.

Imprimerie Paris Province Impression, 51, av. Jean-Lolive, 93 Bagnolet - Dépôt légal : 4e trimestre 1981. Directeur de publication : Claude Cherki.

Le Moyen Age mondial



256 pages 22 x 29 cm,
dont 64 pages en 4 couleurs
et 192 pages en 2 couleurs.
Près de 500 photographies,
gravures, estampes, tableaux,
miniatures, dessins,
cartes et tableaux "enluminés".
Relié toile sous jaquette 4 couleurs.

au Seuil

BON DE COMMANDE

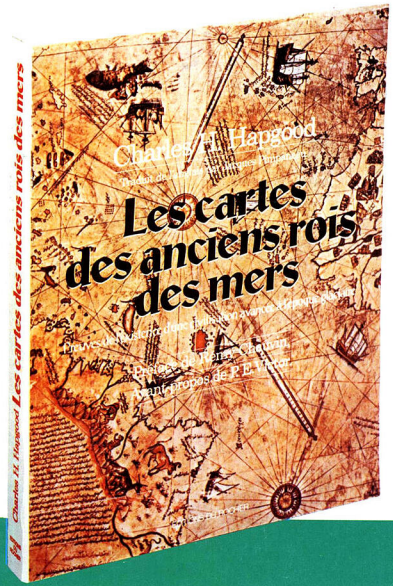
A retourner à la Librairie de l'Université
17 rue de la Liberté B.P. 1070 - 21025 Dijon Cedex

NOM . . . . . .

ADRESSE . . . . . .

. . . . . .

désire recevoir . . . . . exemplaire(s) de **L'Atlas de l'Homme médiéval** au prix de 152 F plus frais d'expédition en recommandé pour la France 21 F
Veuillez trouver mon règlement par : ☐ Chèque bancaire ☐ Mandat ☐ Chèque postal (3 volets) ci-joint à l'ordre de la Librairie de l'Université.



Charles H. Hapgood

Traduit de l'anglais par Jacques Pimpaneau

Les cartes des anciens rois des mers

Preuves de l'existence d'une civilisation avancée à l'époque glaciaire

Préface de REMY CHAUVIN
Avant-propos de PAUL-EMILE VICTOR

EDITIONS DU ROCHER